GEORGES RAMAEKERS

Le Chant

des

TROIS RÈGNES

POÈME

1902-1905

BRUXELLES

ÉDITIONS DE DURENDAL

Revue catholique d'art et de littérature

22, RUE DU GRAND CERF, 22

MCMVI

à Mr Jean-Marc Bernard
hommage de
Emile Verhaeren

35
VCM

Le Chant des Trois Règnes

1902-1905

GEORGES RAMAEKERS

Le Chant

des

TROIS RÈGNES

POÈME

1902-1905

BRUXELLES

ÉDITIONS DE DURENDAL

Revue catholique d'art et de littérature

22, RUE DU GRAND CERF, 22

MCMVI

Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

https://archive.org/details/chantdestroisreg00rama

345 R143
C1

Préface au " Chant des Trois Règnes „

PRÉFACE

Des amis compétents, des poètes, m'ont vivement conseillé une préface à ce livre de vers. Voici donc, pour les personnes que la chose intéresserait, quelques préliminaires élucidations concernant Le Chant des Trois Règnes par l'examen des tendances littéraires de son auteur.

Le sang de bâtisseur que j'ai dans les veines m'a fait désireux de bâtir. Aussi ce livre n'est pas un recueil de morceaux épars et sans pensée une, réunis comme par hasard en volume sous un titre arbitraire.

Le Chant des Trois Règnes forme un tout en lui-même et fait (dans mes projets) partie d'un autre tout plus vaste, ou s'uniront à lui en ordre logique, les thèmes très variés et déjà choisis de mes subséquents poèmes. Cet ouvrage est à l'ensemble de l'œuvre que j'élabore comme est le mur de soutènement à l'église qui s'édifie.

Un professeur bienveillant mais inquiet m'ayant charitablement rappelé que Jacques Delille publia, voici près d'un siècle, un ouvrage intitulé pareillement Les Trois Règnes (de la Nature), le lecteur est prié, instamment, de ne pas confondre.

Malgré le danger flagrant pour mon livre d'un rapprochement quelconque avec l'œuvre périmée de ce versificateur didactique (qui ne fut guère plus poète qu'il ne fut canoniquement abbé), force m'est d'y maintenir un titre similaire. Si les titres se ressemblent j'ose espérer que les œuvres diffèrent.

Non que je me défende, moi brabançon-flamand, d'être un tantinet didactique. Le Belge qui écrit est toujours un peu didactique. Iwan Gilkin, le poète de *La Nuit,* le faisait judicieusement remarquer dans une interview récente (1), quand il disait à Edouard Ned en lui parlant du mondial Maeterlinck : " Sa *Vie des Abeilles* est un livre tout-à-fait belge par le fond, *parce qu'il est didactique.* Ses essais de philosophie *didactiques* et moraux. *C'est bien là le genre vers lequel ont toujours incliné naturellement les Belges* „.

Obéissant ici en toute bonne foi à la sagesse impérative de l'antique " Connais-toi toi-même „, je ne crois nullement, pourtant, que " didactique „ soit l'intégrale réponse à cette question :

Littérairement que suis-je ?

(1) Dans « l'*Energie belge* » opinion d'un élite réunie par Edouard Ned. (Dewit, édit. Bruxelles).

Un NATURISTE ? Oui sans doute, mais plutôt selon Saint François d'Assise que selon Saint-Georges de Bouhélier.

Un RÉALISTE ? Un DESCRIPTIF ? Oui, encore, mais à la manière des gothiques flamands pour qui tout était matière à symboles jusqu'aux tons de la palette !

Un SYMBOLISTE, donc ? Evidemment ! mais moins à la façon subjective des aînés vivants, que j'admire, qu'à celle lithurgique et traditionnelle des poètes du Moyen-Age, ces merveilleux " CLASSIQUES CHRÉTIENS „ que le chanoine Guillaume et l'abbé Baelde se sont donné si vaillamment pour tâche de réhabiliter enfin dans nos " humanités „ belges, comme l'a tenté en France Mgr. Gaume et après lui et plus durablement sans doute, Joris-Karl Huysmans dans *En Route, la Cathédrale,* et l'*Oblat,* Remy de Gourmont dans son *Latin Mystique,* Louis Denise dans sa *Merveilleuse Doxologie du Lapidaire* et Léon Bloy dans maints endroits de ses chefs-d'œuvre.

Le sujet du CHANT DES TROIS RÈGNES est, je ne le cache pas, fort ancien, aussi ancien que le monde. C'est même de celui-ci qu'il est question dans ce livre. Mais la vision que j'ai du monde, créé à l'image de la Trinité, paraîtra fort nouvelle à ceux — or ils sont nombreux — qui n'ont connu que d'ouï dire ou bien ignorent totalement la conception religieuse des LAPIDAIRES, des PLANTAIRES et des BESTIAIRES du Moyen-Age.

C'est en effet à cette vision chrétienne de la création trinitaire des écrivains médiévaux que s'apparente le symbolisme, ou mieux : la symbolique du CHANT DES TROIS RÈGNES.

Dans le CHANT DES TROIS RÈGNES seront évoqués tour à tour les symboles de l'argile, du sable et des rochers, des métaux ardents et des pierres précieuses — les symboles des céréales, des corolles de fraîcheur, des végétations vireuses, des vergers et des forêts — les symboles des papillons, des dorades et des paons bleus, des aigles et des serpents, des sauriens antédiluviens et de ces animaux excessivement modernes: les grenouilles, les singes et les pourceaux; enfin l'égoïsme des chats et la colère des lions...

Il suffira de s'enquérir à la table des matières de quelques titres de poèmes pour différencier cet ouvrage des tentatives antérieures, de celle de Delille par exemple.

Aussi les trois grandes divisions du livre, je ne les intitulerai pas : *Règne minéral, Règne végétal, Règne animal,* mais bien RÈGNE DU PÈRE, RÈGNE DU FILS, RÈGNE DU SAINT-ESPRIT. Et chacun des panneaux de ce tryptique s'éclaire, comme d'une lampe de Sainte-Face, d'un poème initial où est mis en lumière (du moins l'ai-je tenté) le rapport existant entre le règne minéral de la nature et le *culte minéral* des juifs au Dieu d'Israël; entre le règne végétal et le culte chrétien à l'*Arbre* de la Croix, au *Blé* et à la *Vigne* eucharistiques; entre le règne *animal* et le culte d'*âme* et d'*amour* que toute la Vie rénovée rendra, un jour, à la *Colombe*...

Plusieurs titres de poèmes, tels : *Le Limon de l'Eden, L'Argile de Babel, Les Rochers de la Certitude, Le Veau d'or, L'Argent-Dieu, Les Gemmes éternelles, Le Plantaire théologal, Les Fleurs prophétiques, Le Rosier satanique, La Faune infernale, Le Troupeau de l'Enfant-Prodigue,*

Les Chiens de l'Evangile, Les quatre Chevaux de l'Apocalypse, manifestent d'emblée que tous les êtres des trois règnes y nouent des en rapports symboliques avec le monde spirituel et qu'ils y servent d'éléments au symbolisme catholique.

Là réside certainement, mieux encore que dans le ton très moderne, je crois, de ces poèmes, leur originalité. Ils n'apparaissent nouveaux à plusieurs que parce qu'ils retournent, selon le vœu de Paul Verlaine, au " Moyen-Age énorme et délicat „, pour y retrouver, toujours jaillissantes, les sources raciques de la Poésie la plus populaire comme la plus haute : la Poésie religieuse, l'éternelle Jeunesse de la Tradition. J'ambitionne, ni plus ni moins, de rénover cette Tradition !

Le Chant des Trois Règnes, c'est donc la reprise, en mode moderne, de la symbolique du monde telle que les hauts esprits des temps les plus chrétiens nous l'eussent certainement léguée comme l'inépuisable et divin trésor où doivent puiser les artistes : architectes, sculpteurs, peintres, compositeurs et poètes, si la " Renaissance „ charnelle, dressant dans son orgueil païen la forme sans pensée des viandes colossales, n'avait par ce rempart de chairs dérobé à leurs yeux tout le passé artistique de leur Race, tout ce patrimoine adorant et ineffable des "Primitifs „, autrement harmonisé pourtant à notre sensibilité profonde, autrement " occidental „ dirait le mystique Mithouard, que l'Art déraciné de l'antiquité grecque et sa contrefaçon par Rome...

Tandis que les métaux et les gemmes du premier règne, aussi les sonnets épars dans mon livre m'appa-

rentent un peu aux orfèvres et aux joalliers du Parnasse, voire à l'Ecole somptuaire du flamand Hector Fleischmann, ma vision symboliste du monde et le verslibrisme de maints poèmes, me rapprochent, d'autre part, à la fois des poètes du Moyen-Age et des plus récents novateurs. Je me reconnais tributaire de Hugues de Saint-Victor et de notre grand Verhaeren. Et vraiment cette alliance du Passé le plus chrétien au Présent le plus moderne n'est pas du tout pour me déplaire.

Ainsi donc me voilà à la fois didactique, naturiste, réaliste, descriptif, symboliste, un peu parnassien et très verslibriste !

Après cela, si je n'abuse et ne m'abuse, j'aurai peut-être le droit de me revendiquer de l'*Intégralisme* cher au poète S. Ch. Lecomte. Mais c'est trop d'écoles pour un seul poète ! Et puis, voilà ! je me défie des écoles littéraires. C'est dommage vraiment, car j'en vois encore au moins deux où je pourrais habilement m'introduire. Et chacun sait combien cela est profitable, surtout pour un écrivain débutant œuvrant, tel moi, chétif, loin de la Ville-Lumière, chez " les Barbares „.

Quant au ton de ces poèmes, le vocable CHANT dans le titre avertit de quelque lyrisme. Le lyrisme est au cœur de l'esprit poétique le foyer des enthousiasmes et l'enthousiasme c'est un Dieu en nous ! Nul ton ne convient mieux au Poète qui prie. Or, " qui chante prie deux fois „.

Enfin, nourrie de textes scripturaires et d'allusions lithurgiques, ma poésie sera mystique comme est mystique la Foi de son auteur, né au pays de Jean Ruysbroeck.

La mystique est au cœur des âmes religieuses, ainsi

qu'un Horeb idéal où brûle sans se consumer le buisson ardent de l'Amour divin. Par la mystique et par elle seule, le sens de l'univers se révèle en toutes ses correspondances mystérieuses, en tous ses rapports harmoniques. Elle vérifie cette formidable parole de l'Apôtre Saint Paul : " Les perfections invisibles de Dieu sont devenues visibles par la connaissance que nous en ont donnée les choses créées „.

C'est de cette Parole que je suis parti.

Au surplus une revue : La Lutte (1896-1900) et un Congrès littéraire (tenu au Palais des Académies les 19 et 20 mars 1898) déterminèrent, je crois, mon esthétique assez publiquement pour qu'il soit peu urgent d'y insister ici. Sectateur intransigeant de la Beauté qui est divine, prisant peu les techniciens et les rimeurs sans pensée, concevant l'Art d'écrire un moyen, non un but, j'opposai " à l'Art pour l'Art „ cette devise : " L'Art pour Dieu ! „

Bref, à me résumer, que suis-je ? sinon : un poète catholique.

Or poète signifie créateur et catholique veut dire universel. Aussi je tremble de ne pouvoir hausser ma taille intellectuelle à la hauteur de mon moi idéal. Et mon plus cher désir en deçà de la mort est de ne pas trop ravaler par mes livres le sens littéral et profond de pareils titres de noblesse...

G. R.

Bruxelles, le 8 Décembre 1905.
En la Fête de l'Immaculée.

A L'ARCHITECTE

JEAN RAMAEKERS

MON PÈRE

JE DÉDIE " LE CHANT DES TROIS RÈGNES „

EN JOIGNANT AUX RESPECTS DU FILS

LA RECONNAISSANCE DU POÈTE CHRÉTIEN

G. R.

Prélude du " Chant de Trois Règnes „

LE MIROIR DIVIN

Ce qui ressemble à Dieu peut seul lui rendre hommage.
Il est l'Être, le Verbe et l'Amour très parfait.
Il se cherche Lui-même en tout ce qu'Il a fait,
Le Cosmos innombrable est sa multiple image.

Invisible à la chair, c'est par ses attributs
Qu'en l'œuvre des six jours Il se donne à connaître.
Sa Beauté transparaît sous le moindre des êtres
Au poète exilé dont son Cœur est le But.

Les trois règnes du globe animent la Matière
En trois révélations de la Divinité.
La ternaire unité de l'Auteur de la Terre,
Se reflète, éclatante, en leur triple unité.

L'univers végétal du minéral procède,
Tel le Verbe hostial naît de Dieu paternel ;
Et le monde animal des règnes qui précèdent,
Tel du Père et du Fils naît l'Amour éternel.

Par le règne imposant des métaux et des pierres,
Par le règne espérant des végétaux bénits,
Par le règne amoureux des terriers et des nids
La vie a révélé son Seigneur trinitaire.

Le Savoir, aigle ardent conquérant des espaces,
Dans le giroiement d'or du sidéral sémis
A divulgué — miroirs de l'Infini ! — la trace
Des règnes adornant les soleils endormis.

Bethel ! et sur l'échelle où se croisaient les anges
Dans la fête de feu des ailes de l'ardeur,
La création s'élève, admirable mélange,
Vers les cieux descendus jusqu'en ses profondeurs.

Chrétien, je chanterai l'échelle des trois règnes
Où la vie ascendante aspire vers les cieux,
Afin qu'aux exaucés leur symbolisme enseigne
L'Ascendante unité des trois règnes de Dieu.

Afin qu'aux délaissés, conférant l'œil de l'aigle
Qui dans l'aube du Fils scruta les derniers jours,
Leur trinité prédise en ce couchant des siècles
L'Avènement brûlant du Paraclet d'Amour.

Trinitaire splendeur de la Foi catholique :
Père Saint que bénit le Verbe rédempteur,
En l'unité du Saint-Esprit-Consolateur,
Illuminez, Seigneur, ces vers apostoliques
Où le chant pictural des règnes symboliques
Vous révèle en votre Œuvre à vos adorateurs.

Ihavéh, Jésus, Esprit, Absolu de Lumière,
Inondez-les de vos symboles radiants,
Et que — tel autrefois le Berger de Madian —
Mon âme, gravissant l'Horeb de la Matière,
Voie le Buisson ardent sur la nature entière.

Et pour que ma louange, o Dieu, soit moins indigne,
Et pour que vos bontés consacrent mon destin,
Je vous nomme en traçant sur ces pages le Signe
De l'Hôte qui m'appelle à son divin Festin.

I

Le Règne du Père

LE CULTE MINÉRAL

Par la pierre où Jacob reposait à Bethel ;
Par le roc de l'Horeb d'où jaillit, délectable,
L'Eau qui sauve au désert les exodes charnels ;
Par le roc du Sina, où le texte des Tables,
Engendra dans la foudre un granit éternel ;
Par l'airain de la mer, par l'airain de l'autel ;
Par l'or du Tabernacle et cet acier mortel
Qui sut rendre Israël à Baal redoutable ;
Par les blocs érigeant le Temple du Très-Haut
Et par le pectoral où, pierres de lumière,
Les tribus se nombraient dans un jeu de joyaux,
Le Cosmos minéral a célébré le Père.

Son culte, où sur l'airain résonnaient les marteaux,
L'airain du Bon-Serpent le rendit solidaire
Du Verbe, et l'Esprit-Saint fulgure en ses métaux,
Comme en l'occulte ardeur du sombre lapidaire
Qui rayonne, o Ihavéh, sur l'or de ton manteau !

Le culte du Dieu fort fut un culte de pierre
Et de métal et de cristal en angles durs.
Le brocanteur hébreux, au fond de sa tannière
Tapi dix-neuf cents ans sans avoir vu l'azur,
Se souvient de l'ephod aux lueurs de verrière...

Mais sa race a banni le Juste et les hommages
Rendus au Roi des Juifs par les rois des nations
N'ont pas conquis le cœur du banni de Sion.
L'or pur est à Celui qu'ont adoré les mages.

Ariane mystique en la nuit de saphir,
La Croix de Jésus-Christ remplace aux cieux l'étoile.
Iscariote ! le Temple a déchiré le voile :
Les chérubins ont fui et le Dernier Soupir
Retentit à jamais sur la montagne, où pâle,
La Chair de Dieu vendu ne cesse de mourir !

Soif de l'or ! désormais qui pourrait t'assouvir ?

Livrant le Corps divin à la rage impudique,
Corrompu par les doigts des banquiers talmudiques,
L'or apparaît — proxénétique simulacre ! —
Un calice d'orgie à des lèvres de diacre !

Reniant ton Go'HEL au milieu des gentils,
La Kabbale transmue, o race nostalgique,
L'or, symbole du Père, en blasphème magique,
Et le Veau d'or survit au temple anéanti.

O Juive adoration des métaux précieux,
O rituel désir de joyaux dans leurs yeux !
Vous restez — Atavisme ! — un flagrant témoignage
Du culte minéral dû à l'Ancien des âges.

Opulence hébraïque, et tu m'es apparue
Joaillière de pleurs loin du natal séjour,
Après dix-neuf cents ans de Lumières accrues,
Mirant dans tes métaux l'Astre des anciens jours.

Oui, miroirs minéraux pris aux flancs de la terre,
C'est par vous qu'ici-bas le Seigneur du Mystère
Eternise son règne aux bibliques splendeurs.

Par vous l'Irrévélé à nos yeux se révèle.

En vous, les vignerons de la Bonne-Nouvelle
Ont reconnu, rochers, sa Force et sa Grandeur.
Les marbres ont narré sa Puissance impassible ;
Les granits affirmé sa Volonté ; l'airain,
Le fer et l'acier fiers dénoncé l'Invincible.

Vous, perles, proclamez aux abîmes marins
Qu'Il règne au plus profond des cieux immarcessibles.
Et vous cuivres, saphirs, clairs trésors souterrains,
Qu'il est le Bien caché, la Richesse invisible.

Gloire à l'Esprit humain, s'il prend vers Dieu son vol.
L'obscurité sans fond des profondeurs divines,
Par votre nuit profonde ici-bas se devine,
Charbons qui remplissez l'obscurité du sol.

Nuit sublime de Dieu, jamais ne nous rebute !

En attendant le jour où toute vérité
A nos fronts immortels s'imposera sans lutte,
Nous cherchons des brillants dans ton obscurité.

Nos yeux à la lueur de nos lampes mystiques
Explorent en tremblant les mystères divins :
Mines d'or et d'argent des profondeurs christiques
Où rayonne en rubis la promesse du Vin.

O Temple minéral de la gloire du Père,
Saint des Saints redoutable où reluit l'Arche d'or,
Cristaux, métaux, joyaux où sa Lumière opère,

Et sur nos fronts ravis, comme en haut du Tabor !

I

Des flancs du sol

LE LIMON DE L'EDEN

La glaise, où le sculpteur, d'un doigt puissant, modèle,
Offre sa forme humaine aux rayons d'un ciel d'or.
Il dit : " C'est un Adam „... L'heure est belle ; dehors
La rose du laurier sourit à l'asphodèle.

L'enclos, ce soir d'été, est vibrant de bruits d'ailes.
L'Eden fut évoqué par cet humble décor.
Voici la Majesté du plus ancien des morts ;
Une Eve de limon va se couler près d'Elle.

L'ombre d'un arbre proche entre comme un mystère.
La fièvre de l'artiste échaffaude la terre :
Déjà la tentatrice offrant le fruit, s'ébauche.

L'homme au labeur divin dépose l'ébauchoir ;
Il écoute... Mêlé au bruit de faulx qui fauchent,
L'Angelus rédempteur s'élève au fond du soir.

L'ARGILE DE BABEL

I

Vision d'Ardenne

> Or il se servirent de briques au lieu de pierres et de bitume au lieu de ciment. Genèse (chap. XI).

Repaires de dragons que déchire ou sillonne
La crevasse attestant le travail d'un chaos ;
Mastodontes de pierre où l'on heurte des os,
Blocs convulsés, issant de la terre wallonne,
Sous les longs couloirs bas
De vos grottes sonores,
O le bruit de mes pas
De la nuit sans aurore !...

Je me vois reporté, tandis que j'y médite,
A l'âge où dans vos flancs s'aimaient les troglodytes.

Mon rêve, par delà leurs sauvages baisers
Evoque cette époque où vos antres farouches,
S'ouvrant à ras des flots en grimaçantes bouches,
Emergaient, un à un, du déluge apaisé.

Durs moments de Dieu, dominateurs des siècles,
Pyramides, castels, clochers,
Rochers !
Habitacles des aigles !
Avant de croupir nu au fond de vos cavernes
L'ancêtre blasphémant des vermines modernes
— Dont l'atavique orgueil, seul, est illimité —
Alors, pour vaincre Dieu, voulut vous imiter.

Préférant le bitume au ciment et l'argile
— Pauvre brique fragile
Cuite au feu de ses fours —
A la pérennité de vos remparts de pierre,
Sa révolte de nain construisit une tour.

Cœur affolé par une ivresse altière
Il rêva l'ériger jusqu'au Trône du Jour !
Il ignorait — son sang l'ignorera toujours —
Que le blasphème humain c'est encor la Prière.

Déjà leurs yeux brillaient du feu de la victoire ;
Sur l'horizon du soir rouge du sang d'Abel,
Se carrait, tel un mont, la masse pourpre et noire
De Babel.

— : " Je mettrai la discorde en leurs voix impuissantes,
Ne se comprenant plus ils se disperseront. [cente! „
— : " Mais leurs briques, Seigneur, sont ma glaise inno-
Cria la Terre — Et Dieu : " Leurs briques resteront. „

Je songe, dans votre ombre, en explorant vos grottes,
Rochers contemporains de ce décret vengeur,
A l'argile du Birs-Nemrod
Que les bergers d'Hillah montrent au voyageur.

II

Banlieue riche

La fête des villas éclaire la banlieue.

Bigarrure au couchant de ces jolis cottages
Qui mêlent dans les fleurs ma ville à mes villages.
Calme plein-air du soir. Nettes, des ombres bleues
Sur les pelouses des jardins
(Où des moineaux dans la lumière se querellent)
Silouhettent aux flancs des pignons à gradins
Des tourelles.

Rosiers luxuriants sous la force des arbres ;
Gentil jet d'eau d'argent sur des vasques de marbre...
Dans l'ombre qui s'embrase aux vitres des croisées
A deux battants ouvertes,
De jeunes-filles-fleurs rêvent à des baisers
Sous les persiennes vertes.

Aisance de ce site où se chauffent les fleurs
Du luxe et du repos dans la grande clarté
De ce couchant d'été.
Coin d'Eden écarté ?
Oasis du Bonheur ?

Echos lointains de cloches...
Hélas ! fièvres trop proches :
Artères de la ville
Dont les monuments lourds, aux nettetés trop dures,
Emergent des verdures,
Et dont le sourd murmure,
Venu du centre urbain par de nouvelles rues
Incessamment accrues,
Propage à travers champs les hantises civiles ;
Hélas ! fièvre trop proche : artères de la ville...

Entre les jardins neufs de larges terrains vagues
Démasquent des déserts creusés comme des vagues,
Où peu à peu s'attise avec la fin du jour,
Des couronnes de sarde aux fronts carrés des fours.

Tandis qu'au loin, à coups de pioche, à coups de pelle,
Des torses nus creusent la glaise,
La brique vole à ceux qui peinent près des braises,
Depuis le sol, de bras en bras, par les échelles.

Pour bâtir des villas aux banquiers citadins,
Dont les pignons d'orgueil aggravent les dédains,
Les fours ! glaise en fournaise où les pauvres fabriquent :
Argile aux tons de sang humain, les briques !

Ces torses plébéens n'ont plus la Foi d'antan.
Par leur exemple impie, ou leurs sottes huées,
Voltairiens et païens, les bourgeois l'ont tuée.
Et les fours, ces enfers, sont les forts d'où Satan
Propagera bientôt sur la ville agrandie
Par tes villas d'orgueil, o peuple du Veau-d'or,
Les brandons clairs et néroniens des incendies,
Tours de flammes brandies
Vers ton luxe qui dort...

Soir volcanique ; Été du soir ; Silence rouge.

Sur les villas couleur de briques et de sang
Et sur les fours dans le couchant cruorescent,
Où, sans répit des torses nus ardent et bougent :
Soir volcanique ; Été du soir ; Silence rouge.

SABLE ET RÉCIF

Au loin sur la mer et vues de la dune,
Dramatisant le chaos du naufrage,
La lanterne du phare, la lune,
Visages
Affolants et blancs... démons foudroyés ?
Ou élus noyés ?...

Déchirants, les cris des échos,
Par le heurt des flots
Fous dans la rafale,
Aux flots renvoyés
Comme des balles,
S'éloignent, reviennent, s'écrasent, broyés
Sur du sable sourd.

Demain, quand renaîtra le faste en feu du jour,
Dans le calme de l'Été-roi,
Oubliant l'angoisse et niant l'effroi,
Les fils de l'insensé bâtiront sur le sable.

Mais-toi,

Qui veux dresser un œuvre impérissable,
Sachant le sable mol, érosible, mouvant,
A la merci des flots, à la merci des vents,
Tu choisis pour bâtir la tour de ta Prière
Dominant la dune et la mer,
Récif immarcescible et sûr,
D'un geste immuable indiquant l'azur,
La Pierre !

LE DESTIN DE LA PIERRE

Le plus grand des destins fut donné à la pierre.

Dès l'origine elle est pour Caïn comme Abel,
La première matière
De leur premier autel.

David et Salomon, l'humanité entière,
Les lévites divins et les prêtres de Bel,
L'âme humble et l'âme altière
Durant six milliers d'ans l'érigent vers le ciel.

L'Orient la revêt de gloire auréolaire.
Encrant la Basilique en sa Base angulaire,
L'Occident étagea les donjons du vrai Dieu ;

Puis, un jour, l'Art ailé ajoura, joie des yeux !
Les tours d'amour des Notre-Dame tutélaires,

Et la pierre, en clochers, s'élança dans les cieux !

LA ROCHE IMMACULÉE

Au cœur des rochers roux, par le dégel salis,
Quelle est à l'horizon, la roche qui s'élève,
Blanche de la blancheur éclatante des lys ?

N'est-elle pas, gothique en son bliau de rêve,
Parmi les rochers lourds, droite comme un défi,
Tour de David offerte en refuge à ses fils,
Celle dont la Blancheur sauva les enfants d'Eve ?

N'est-elle pas, vraiment, la roche immaculée,
L'Epouse à qui l'Époux du cantique éternel
Promit que sur les rocs aux neiges éboulées
Descendrait le pardon de son cœur maternel ?

N'est-elle pas la Tour d'ivoire au geste immense,
Dominant l'Amana et les pics de l'Hermon,
Vierge dont la Blancheur triompha du Démon
Et dont la royauté est faite de clémence ?

Montagne de lumière et de virginité,
Sur le ciel assombri rayonnante et sereine,
N'est-elle pas, debout dans sa propre clarté
Ainsi qu'en une armure ardente et souveraine,
Celle que le Roi-Pur a proclamée la Reine
De son Cœur éternel et de l'éternité ?...

LES SOMMETS DE LA CERTITUDE

Géants que nul assaut, jamais, ne vit broncher,
Himalayas chrétiens, cuirassés de rochers,
Bénit soit l'instinct sûr qui vous a fait chercher,
Au cœur des profondeurs où règne le mystère,
La base inébranlable et le soutènement
Qui permet à vos fronts d'inexpugnablement
S'ériger radieux, dans la lumière.

Tours de la Vérité qui crevez les orages,
Au-dessus de la nuit diurne des nuages
Dressant dans l'air du ciel vos fronts chenus,
A ce qui grouille en bas, purs sommets inconnus!

Ceux des bas-fonds paludéens et ceux des plaines,
Dès qu'ils lèvent vers vous leurs yeux brûlés de haine,
-- Yeux de forçats toisant les murs de leur prison —
Ameutant les démons dont leur colère est pleine,
Hurlent : " Les Dogmes noirs nous barrent l'horizon ! „

Ces nains n'ont point gravi vos flancs hiératiques,
Et pour l'avoir nié, ne connaîtront jamais,
Dans l'immortalité de la neige mystique,
Quel immense horizon révèlent les sommets.

Ces nains ne savent pas que du haut de vos glaces
Les gestes pygméens des races
Sont aussi vains, aussi fugaces,
Que les flots qu'effacent
Les flots éphémères,
Gonflant et creusant, sans laisser de trace,
Les mers.

Ces nains, rochers de Dieu, fourmillant dans votre
[ombre,
Trop lâches pour tenter d'escalader vos flancs,
Voudraient de vos grandeurs faire un tas de décombres.
Vous, vous les protégez de la fureur du Vent!

Dès cette heure infaillible où sur la Pierre
L'Echo du Saint-Esprit vous fit vous ériger,
Dans un geste infini votre élan s'est figé
Impassiblement blanc au-dessus des tonnerres.

Et tel, vertigineux et redoutable,
Et tel,
Vers les cieux ébranlés quand sonnera l'appel
Des trompettes épouvantables,
Sur les débris croulants des trônes, des autels,
Le dernier jour verra votre geste immuable,
O dogmes! o rochers, o vieillards immortels!

La Force des Métaux

LE VEAU D'OR

Moïse à Jehovah parlait sur la montagne.

Moïse s'attardait. L'or accablant des jours,
Par la plaine où le peuple attendait son retour,
S'éternisait. Couché sous du plein soleil lourd,
Le peuple exténué regrettait la campagne
Où les sphinx des tombeaux interrogent toujours.

Aux sables infinis plus seul que dans un bagne,
Le peuple sans Moïse aimait le sol des morts.
Moïse était l'esprit, le peuple était le corps,
Et l'esprit de ce corps était sur la montagne.

— : " Hors des sables ardents qu'enfin nous accompagne
Des dieux de bronze et d'or ; les dieux du Pharaon.
Que Râ nous soit clément qui brûle ce pays.
Mais c'est par trop languir. En haut du Sinaï
Moïse est mort de peur devant Adonaï !
Fuyons la mer arride. Entends-nous, Aaron !
La haine du désert nous mange les sandales ! „

Le frère de Moïse ouvre ses lèvres pâles.
Il veut calmer l'émoi du peuple et redoutant
Que leur fièvre attentive à la lenteur du temps
N'octroie à leurs sueurs des idoles sans âme
En coulant l'or qui brûle aux oreilles des femmes,
Murmure — : " Apportez-moi parures et pendants „

Eux croient que sa frayeur leur accorde des dieux ;
Et trompant son attente à l'instant miroitèrent
Devant sa tente, au clair du désert odieux,
— Magnétiques monceaux de joyaux radieux —
Les ors que leur orgueil avait pris à la Terre.

Solaire entassement des vanités du monde,
Flamboiement de luxure en hochets féminins,
Parcelles de puissance échue aux mains des nains,
Tyran des pauvres et des riches, l'or inonde,
Sous l'été désertique, infécond et moqueur,
L'Aaron éternel et lui trouble le cœur.

Métal en incendie, enfer de la matière.

Halluciné par cet effervescent trésor :

Or vibrant sur du sable, aveuglante lumière,
Lâchement Aaron méconnaît le Dieu fort.
Il cède et s'instaurant pontife des idoles
Fait couler — car Dieu tarde à donner sa Parole —
Le veau déifiant la Bêtise de l'Or.

Or mondain, or maudit, ostensoir du mensonge,
Contempteur mort de l'or divin, de l'or vivant,
Or sacrilège, or imposteur, or triomphant,
Néant dominateur, père de tous les vols,
Jusqu'au jour d'épouvante où le courroux du Vent
L'engloutira dans les ténèbres du Schéol !

Simulacre avili du Silence des cieux,
Blasphème bestial de la Face de Dieu,
Le veau-d'or, tentateur de la future Eglise,
S'érige au pied du mont comme en descend Moïse
Après quarante jours de colloque divin.

Le peuple tout entier vers le veau se prosterne
Et danse et semble en proie à la fureur du Vin.
Moïse entend ; il voit !... Son âme se consterne.
— : " O tables de la Loi, je vous apporte en vain ! „

Hérissant les rayons de ses cornes de feu

L'Elu de Jéhovah embrase ses cheveux ;
Sa voix mâle a tonné sur ces troupeaux d'esclaves ;
Sa barbe illuminée est un fleuve de lave.

Alors — geste abyssal ! — le Voyant redoutable
Casse aux angles du roc l'éternité des Tables
Et puis, d'une ruée, âme irruant la foudre,
Culbute le veau d'or et le piétine en poudre.

L'ARGENT-DIEU

Plus lumineux que l'or
Et plus sonore,
Métal fatal que notre engeance adore.
Force contradictoire, inerte aux flancs du sol,
Mais aux mains des humains vivante ;
Qui, décrétant l'orgie ou l'épouvante,
Suscite à la fois l'aumône et les dols !

Puissance où le plus lâche a puisé l'héroïsme.
Charité profanée à tous tes chapiteaux
O Bourse, temple athée où aboie l'égoïsme !
Père sept fois damné des péchés capitaux !

Fruit du labeur immense, aliment de la vie
Espérance du Pauvre incessamment ravie !...
Pour Lui les glèbéens arcboutés sur les glèbes
Depuis des siècles et des siècles sont acharnés.
Pour Lui les bras myriadaires de la plèbe
Font, dans les antres noirs, des gestes décharnés.
Pour lui, pour l'Argent-Dieu, nul ne connaît d'affront.
Les Judas roux renaissent dès qu'il passe.

Il a tout avili et la race rapace
Nous a mis sa hantise inéluctable au front.

Aimant mystérieux vers qui la mer humaine
D'un unanime élan bondit ;
Dieu des femmes, dieu des banquiers, dieu des bandits,
Propagateur d'orgueil, de luxure et de haine,
Missionnaire du Maudit !

Bienheureux qui préfère à l'argent de ce monde
L'argent des firmaments, trésor des nuits profondes.
Mais malheur au repu qui devant la souffrance
Ne reconnaît ici le Dieu de sa rançon.
L'argent du Pauvre est Dieu et le Pauvre a raison
De mettre en l'Argent-Dieu sa dernière espérance.

Ils ont dit vrai — les bonnes gens ! —
Quand ils ont dit : " La Parole est d'argent ! „
Le Verbe est la Parole offerte à l'indigent.

L'Argent va te juger riche des Paraboles.
Voilà dix-neuf cents ans qu'Il te menace en vain !
A ta mort, déchirant les voiles du symbole,
L'Esprit te montrera que l'Argent est divin.

Lazare ! et cet Argent que ce riche te vole,
Lazare ! cet Argent c'est le Pain, c'est le Vin.
Les temps sont annoncés et le jour vient enfin
Où tu pourras manger, o mon frère, à ta faim,
L'Argentine blancheur du Pain de la Parole !

LA PIERRE PHILOSOPHALE

Au fond d'un clair-obscur fait de pénombre et d'or,
Penché sur Avicenne ou sur Denis Zachaire,
Grimoire où d'autres fronts autrefois se penchèrent,
L'Alchimiste anxieux surveille l'Athanor.

Le matras spagyrique en ce sombre décor
Brûle. Ses doigts nerveux cent fois s'en approchèrent,
Furent cent fois déçus, cent fois se raccrochèrent
Quand même à l'âpre espoir de transmuer les corps.

Oui le feu peut blanchir ce qu'on lui restitue.
Le souffre et le mercure étaient noirs tour à tour.
Et les voici plus blancs que de vierges statues.

O chercheur! éclairé dans l'ombre par des flammes,
Quand découvriras-tu que la Pierre est ton âme
Et que le Feu purifiant se nomme Amour!

LES SIÈCLES DE FER

Le soir de cuivre éclaire un manoir germanique.
Tour de massif orgueil, bloc à peine ébréché,
Après combien d'assauts rouges et titaniques,
Burg défiant le ciel du haut de son rocher.

En vain l'orage et l'ouragan, dans leurs attaques
Contre les murailles opaques
De ce nid d'aigles
Depuis des siècles
Se sont ligués.
Orage et ouragan se taisent, fatigués.

Sous l'arc pesant de pierres, au bout
D'un couloir de ténèbre en ces ruines mornes
Où rampent lierres et viornes,
— Couloir s'ouvrant soudain sur le soir jaune et roux —
Quelqu'un, couvert de fer, se découpe, debout.

Immobile, muet, serti de feu dans l'ombre,
Le guerrier métallique et sombre,
Ganté, casqué, masqué de fer,

Apparaît sur un fond de flamme et de décombres
L'Esprit bardé du Mal aux portes des enfers.

L'antre humide a rouillé des pieds au casque
Le porte-glaive altier des révoltes d'antan.
Sur son casque baissé cette rouille démasque
L'ennui qui ronge au front les anges de Satan.

Voyageur, et ton poing a soudain cette audace
De frapper la cuirasse
Où, noir, le Néant dort.
Et l'armure de fer, grondant dans les ténèbres,
Réveille longuement sous des couloirs funèbres
L'écho lugubre et gourd d'un immortel remord.

Un long ronflement sourd monte de la vallée.
Est-ce le bruit d'en-bas qui, dans le soir, répond
Au sombre son du fer chu du burg sur le pont,
En ricochant parmi les roches éboulées ?

Le ronflement s'accroît, s'enfle, devient la mer
Rythmiquement implacable et farouche.
Le jour baigne, tué, dans le sang de sa couche.
Le fleuve entre les rocs est rouge... Un pli amer
Dans le soir qui t'empourpre ironise ta bouche,

LIBRARY
UNIVERSITY OF ILLINOIS
AT URBANA-CHAMPAIGN

Voyageur, et ton front songe aux siècles de fer.

Le bruit d'en bas grandit : tels au fond de cavernes
Les nibelungen batteurs d'or sous le manoir.
Et c'est au fond du val, comme en un gouffre noir,
Le gigantesque ahan des usines modernes.

Hauts-fourneaux comburant jour et nuit des charbons,
Parmi les torses nus d'une phèbe grouillante,
Pour, jour et nuit, couler — fer en lave bouillante —
L'acier des cuirassés hérissés de canons...

Engins cyclopéens des mitrailles immenses,
Ils vomiront la mort aux jours des grands combats !
O Prince de la paix leur métal de démence
Doit être cher au cœur féroce du Très-Bas.

Métal de sa puissance et de sa servitude :
Fers des forçats, fers des soldats, fers des martyrs ;
Fer par qui les Césars domptent les multitudes,
Fer par qui les Césars croulent sans repentir.

Lances des Ganelon, piques des Sarrazins,
Poignard que l'Anarchie en sa faim de massacre
Plante, en coup brusque, au cœur des rois sans sacre,

Glaives des châtiments au poing des assasins !

Par la force du fer carburé en acier,
Quand le démon d'orgueil veut que la guerre éclate,
Le déferlement fou de la mer écarlate
Noie dans du sang humain canons et cuirassiers.

Par la force du fer la révolte infernale,
Qui déjà gronde à l'Occident du monde,
Soûlera la racaille immonde
Avec du sang
Frais et jaillissant,
Pour lui faire, à nouveau, danser la saturnale
— En attendant le jour du Jugement de Dieu. —
Sur les murs écroulés de Babylone en feu !

Hélas, le verbe est vain que nul homme n'écoute.
Il fait noir, tout est mort. D'anémiques ramées
Du haut du burg pendent inanimées.
Au fond du val s'embrase la fumée
D'un train qui passe en ébranlant la route.
Reptile agile en fuite dans la nuit,
Et rails intersectés en croisements fatals...

Hydre de fer, ouragan de métal,
Où la vapeur rythme le sang du bruit,
Il emporte en ses flancs vers l'Asie qui s'irrite,
Fusils, torpilleurs et canons.

Car l'imprudente Europe et cet ours moscovite
Que le Soleil-Levant du jeune et fier Nippon
Refoula pour toujours dans son immense Hiver,
Car l'imprudente Europe aux peuples du Dragon
Enseigne la puissance implacable du fer.

L'ARMURE

Sombre arsenal où dans l'ombre des casques brillent,
Le musée féodal, donjon toujours obscur,
Laisse filtrer du jour aux fentes des hauts murs
Couverts de boucliers et d'armes assombries.

Par l'ogive exiguë, où s'éclaire l'Ombrie
D'un frais vitrail versicolore à fond d'azur,
Le soleil estival projette, d'un jet sûr,
Sa vigueur sur l'éclat d'une armure qui prie.

Seul, parmi la pénombre aux lueurs métalliques
Fulgure, agenouillé comme un roi catholique,
Ce crucifère acier qui défia la mort.

L'œil lit sur le granit, où l'acier s'agenouille
Sans qu'à travers les temps sa lumière se rouille,
" Armure de combat du Cid Campéador. „

LE RÈGNE DU CUIVRE

Chantre éclatant des assauts et des chasses,
Il sonne l'hallali où la charge et le fer
Ebranle à sa voix sa menace
Contre les suppots de l'enfer.

Les plus incertains lointains de l'histoire
Retentissent de ses victoires.
Métal brûlant comme le cœur
Des Gédéons qu'il a rendus vainqueurs.

Son chant héroïsant domine le carnage,
Son chant couleur de soir sanglant,
Son chant rallume nos courages,
Et, buffles roux rassemblés par l'orage,
La horde des péchés se disperse en beuglant.

Cuivre des trompes et des cors,
Quand se lève la paix que sa vertu mérite,
Quand Constantin-le-Grand succède aux Néron morts,
Son rouge ardent produit la sereine azurite.

Or, depuis lors,
Pareil à l'or
Et à la gloire,

Aigles des lutrins, châsses des saints corps,
Lys des chandeliers, supports des ciboires,
Lampes du croissel,
Fermoirs des missels,
Cuivre des autels
Et des baptistères,
Cœurs des encensoirs,
Il rehaussa par l'art le règne du Mystère,
Dans l'Eglise où brillaient les feux des ostensoirs.

Et, wagnériens, vers Dieu les cuivres éclatèrent.

Mais au jubé le démon vint s'asseoir.
Dans l'Eglise que les lumières désertèrent,
Descend l'équivoque du soir.

Relents d'encens fumeux, silence d'après-vêpres.
Les cuivres des autels jettent dans les ténèbres
Sataniques et magnétiques, des lueurs sombres.
Nul œil n'a vu, horrifiante lèpre,
L'oxyde vert qui les ronge dans l'ombre...

Il se fait tard, o Fils de l'Homme en ici-bas,
Déjà le feu central par de vastes ravages,
Prélude à son ouvrage.
Et les clairons du Mal sonnent le branle-bas.

Déjà tes envoyés achèvent le cuivrage
Des vaisseaux du triomphe et du dernier combat.

Déjà les pharisiens suivis de démagogues
Et guidés par Mathan,
Hagards comme des loups, grondant commes des dogues,
Te chassent de leurs synagogues !
Et dans le fol aboi
Des meutes de Satan,
Déjà celui qui voit
Entend
Des trompettes de Jéricho
L'écho
Prophétique et strident !

Pécheurs et le temps vient où, tel un bâteau ivre,
Ce globe que vous habitez,
Dans l'ouragan de feu roulant désorbité,
Entendra tout-à-coup le dernier chant du cuivre,
Convoquer les vivants et les morts qu'il délivre
Au pied de ce Jésus que vous avez quitté !

Les Trésors de la Terre

LE TRONE DE SALOMON

Beau d'un faste hébraïque, hiératique et ample,
Le palais érigé au sommet de l'Ophel,
Le palais vaste et clair était semblable au Temple
Et le Temple lui-même était semblable au ciel.

Là le roi des vaisseaux qui recouvraient la mer,
Le sage de Sion, célèbre dans Saba,
Le maître de Tadmor et d'Aziongaber
Règnait dans la douceur d'un immortel sabbat.

Le trône était d'ivoire en ce palais superbe.
Autour de sa blancheur la pourpre, les métaux,
Imitaient les lueurs des fleuves et des gerbes
Dans la royale ardeur des soirs orientaux.
Et mille autres trésors surchargeaient ses bateaux
De Tyr jusqu'à l'Ophir où tintaient ses marteaux.

Plus claires que vos dents, vierges Chananéennes,
Six marches exhaussaient sa gloire éburnéenne,
Et nul n'en a gravi la sextuple candeur
Qui n'eût dans Israël affermi sa grandeur

En consacrant les jours que le Seigneur accorde
Aux six œuvres d'amour et de miséricorde.

Douze félins de métal fort gardaient ces marches :
Douze lions de bronze vert. Leur attribut
Etageait jusqu'au roi la force des tribus
Et l'or du siège auguste avait l'éclat de l'arche.

Le trône était splendide au cœur d'un peuple en fête,
Goûtant sous ses figuiers la paix de ses conquêtes.
Les parfums de Saba montaient, admirateurs,
Dans un calme sacré. Le fils du Roi-Prophète
Préfigurait ton règne Amour-Consolateur.

A LA GLOIRE DES MARBRES

Les prélats somptueux que des moines admirent,
Sous le scintil des lustres d'argent réunis,
Discutent savamment l'art sobre, le fini
D'une table de marbre où s'anime et se mire
Leur groupe violet dans un lac de porphyre.

Au centre un serti d'or tracé par Cellini
Dessine une madone en manteau lazuli,
Couvant son Bambino rose comme un sourire.

Près de la cheminée aux flores de Carrare,
Un moine humble, muet devant ces beautés rares,
Songe. Des marbres purs il connaît tout le prix,

Lui qui sut incruster, rouge et marmoréenne,
Dans le bleu lazuli de son âme chrétienne,
L'image en fleur de sang du Cœur de Jésus-Christ.

MOSAÏQUE

Sous sa coupole byzantine
La basilique constantine
Offre au matin somptueux et riant
— Opulences très archaïques —
Ses floraisons de mosaïques,
Où l'Art baptise l'Orient.

Diaprures de marbre, orfèvreries d'émail,
Gemmes de verre,
Argile et sable obscur, rocs durs qu'un pur travail,
Par le fer et le feu, pour orner les portails,
Fit éclore au soleil en fête de lumière.

Portiques byzantins, brillants et prophétiques,
O préfigurateurs des célestes portiques :
Là, dans les ceintres d'or
Ornant le seuil suprême,
Argile, sable mort
Et marbres de la chair,
Fondus, taillés, polis, ouvrés plus que vous-mêmes,
Par le feu du remords
Et le fer des revers,
Fleuriront à jamais, mosaïque immortelle,
Sous le dôme éclatant de l'Église éternelle.

LE CRISTAL VIVANT

Vif et pareil aux scintils des rosées,
Aiguail de feu des feuilles arrosées
Dans la jeunesse des aurore;
Plus argentinement sonore
Que le battant et musical métal
Qui tinte au faîte aigu des fins clochers légers,
Au cœur du Rocher
Fleurit le cristal.

Géométrique et d'une ordonnance parfaite
Sa rigidité réfractante est faite
De mille facettes
Aux arrêtes vives.
Blessé, il se guérit et sait cicatriser
La trace où le choc l'a brisé.
Il naît, s'engendre et meurt comme les corps qui vivent;
Et le penseur, devant l'analogie étrange
Qui rend ce naissant et mortel cristal
Par la vie et la mort aux mortels presque égal,
Tandis que sa clarté l'apparente à l'archange,
Songe, o Leibniz, au grand lien fondamental.

Monade des cristaux, âme des pierres,
Offrant à l'air leurs transparentes nudités ;
Miroirs choisis, prismes purs habités
Par les sept dons de la Lumière des Lumières ;

Jardins de flamme froide enfouis sous des voiles
De roc obscur, d'où les extirpent des marteaux,
Ne sont-ils pas, les radieux cristaux,
Frères de ces cristaux célestes : les étoiles ?

Dans la nuit de ce monde, étoiles de la Terre,
Les cristaux du Très-Pur laissent mourir leurs feux...
— Réveillez-vous, comme Lazare, Je le veux,
Afin que vos rayons réjouissent mon Père. —
Oh! la voix de Jésus fuyant toujours Hérode.
Obélisques nains des géodes,
Il passe en votre Egypte et dans vos roches brunes,
Comme du clair de lune
Aux frissons des ruisseaux,
Il épand sa Lumière à travers vos faisceaux.

La candeur arde en eux des limpides baptêmes
Et du fleuve d'eau vive apparu à Saint-Jean.
Le ciel des cieux s'y mire et son regard plongeant,
Silencieusement semble dire : " Je t'aime ! „

A la vierge clarté de leurs glaces d'argent.
Polyèdres brillants que le jour transpénètre,
Tels des glaciers foudroyés d'or sous le soleil,
Le feu des cieux descendu dans leurs aîtres
Rend leur Hiver splendide à son Eté pareil.

Cristal mystique, étagements du gel,
Fourmillement des glaces symboliques,
Au cœur nacré du Rocher catholique
Vierges se renvoyant leur éclat mutuel!

LES GROTTES FIRMAMENTAIRES

Avant que leur éclat nous les rende célèbres,
Que d'astres purs, Seigneur, fleurissent les ténèbres
Du silence éternel, en des grottes funèbres.

Pour votre seul amour, ô Vous leur seul Amant,
Dans la nuit millénaire où les morts se confondent,
Les dômes cristallins des cavernes profondes
Ont allumé, sous terre, un second firmament.

Votre œil l'a visité. Des miroirs sans pareils
Armurent de splendeur blanche la voûte nue.
Votre regard, Seigneur, est un jeune soleil
Descendu, magnétique, aux grottes inconnues.

Dès qu'en leur ombre immense éclate sa visite,
Sur le roc, hérissé d'albâtres stalactites,
Courent des serpents de feux bleus, sur les pilastres
Formés par l'eau du sol, vibre un poudroiement d'astres
Où, par milliers, étincellent les satellites...

Seigneur, loin de la grotte en pierres lumineuses,
S'allonge au fond des puits du sol inexploré
Un labyrinthe dont les caves ravineuses
N'ont pas miré le jour de vos yeux adorés.

Les charbons entassés dans cette crypte noire
Sont les cadavres des damnés, pain des enfers,
Pour éternellement hors de votre mémoire.
Mais leurs quartzs, radieux comme les nuits d'hiver,
Sont les larmes des morts qui pleurent vers la gloire!

Des feux, plus scintillants que les cristaux du gel,
Feux, plus éblouissants que des grottes de sel,
Parmi les charbons vils, brillent, Dieu tutélaire,
Et constellent la nuit de leurs prismes stellaires.

Purs comme votre Mère en sa maternité,
Parangons éternels nés des corps combustibles,
Le vierge amour de leur lumière incorruptible
Aux yeux las des mortels parlent d'éternité.

Heureux qui les extrait de leurs gangues opaques,
Ainsi que Vous des gangues sombres de la mort
Avez surgi, prophétisant par votre Corps
Notre chair éternelle au jour des grandes Pâques.

Clivage des brillants où leur propre vertu
Les change tout-à-coup en la clarté d'eux-mêmes ;
Clairoyant renouveau des limpides baptêmes
Où de son propre éclat l'esprit s'est revêtu !...

J'ai vu les diamants qui, dénudant les pierres,
Les dépouillaient, mon Dieu, de leurs ternes manteaux.
Ainsi l'éternité, céleste joaillière,
Avec le temps pour lime et la mort pour marteau,
Dénude l'âme et l'offre à votre albe Lumière.

Mirant la blanche ardeur de l'Ange impétueux
Leur cristal infrangible est nommé indomptable.
Mais le recueillement des dormants somptueux,
Maître, m'a fait rêver près de la Sainte-Table,
Aux anges prosternés devant votre candeur
Qui voilent humblement leurs discrètes splendeurs.

Aigrettes et colliers, bagues et diadèmes,
Semis sur les tuniques des Dominations,
Brillants aux fronts des saints, au front divin lui-même,
Rivières de brillants des vierges de Sion !...
Quelle gemme en beauté leur est supérieure ?
Des pierres d'ici-bas voici la souveraine,

Avivant devant Vous sa flamme intérieure,
Dieu, lune eucharistique, en la nuit souterraine.

Electriques rayons, corruscations d'acier,
Ruissellement la nuit du glacis des glaciers,
Fulgurantes lueurs que les grottes réfractent,
Lunaire écroulement de larges cataractes,
Toute blancheur rayonne en ces prismes bénits,
Qui dans des mains d'enfant tiennent si peu de place.

Vous les fîtes pareils aux mondes de l'Espace :
Poussières de clarté dans vos cieux infinis.

LES GRENATS D'ORIENT

I

Ici l'Orient d'or sur l'Occident l'emporte
Et les grenats orientaux,
Reine des Séraphins, ornent sur ton manteau
L'azur ensoleillé que ta majesté porte.

Escarboucles ! Midi au couchant s'y marie,
Comme à ton sang virginal, o Marie,
L'inextinguible feu de l'Amour essentiel.

Nobles grenats des roches de Syrie,
Gemmes rouges, joyaux providentiels
Du sol où l'homme a répandu le sang du Ciel.

Après dix-neuf cents ans dans la nuit souterraine
Au mont des Oliviers, père des Colisées,
Le Grand'Œuvre d'Amour garde, cristallisée,
— Grenats de l'Agonie avant l'affreux baiser —
La Couronne de Sang des Douleurs surhumaines.

Du sang fier des croisés au Liban maronite
En filons inconnus les grenats ont germé,
Le Golgotha les aime et le Jardin fermé
Pare ses bras fleuris de leur splendeur bénite.

II

Le croissant règne et les harems du faux prophète
Profanent à loisir les Lieux-Saints, sa conquête.

Dans le sordide Orient de ses bouges,
Sur des ongles et sur des dents,
Des breloques aux pierreries rouges
Dardent comme un déclin ardent.

Esclaves triomphales, détestant qui vous tient,
Ainsi que Salomé dansant devant Hérode,
Pour tuer votre ennui, votre douceur obtient
D'un maître que le feu des bas instincts corrode,
Parfois, le sang grenat des *djaours* chrétiens.

Couchées et comparant ce sang frais dans la fiole
A la couleur de vos bagues, vous pâlissez.
La cernure de vos yeux noirs qui s'étiolent,
S'écarquille. Vos doigts laissent glisser
Entre vos seins où des grenats ruissellent
Le sang incandescent des chrétiennes pucelles.

Gemme de feu sur vous ! sang des vierges tuées
Par vos pères, promus à cette noble tâche,
Bracelets, gorgerins, ils parent vos chairs lâches,

Prêtresses des instincts, ouris prostituées.

Dans vos nuits de péché, dans vos fêtes en deuil,
Sang des saints profanés, vos grenats sont des braises,
Colliers cruorescents guillotinant l'orgueil
De vos gorges mauvaises...

Lampes de l'Agonie en la crypte funèbre,
La fleur du sang chrétien saigne dans vos ténèbres.

LES ORIPEAUX DE LA PROSTITUÉE

Hors du sable infini enlisant les éteules,
— Occidental désert où ne croît plus l'Amour —
La Femme dont la force est sur les sept collines,
Forte de se savoir orgueilleusement seule,
Impérière d'or vers l'astre qui fulmine,
Se dresse, défiant la majesté du jour.

Un flot de haine ardent s'irruant de son œil,
Fixateur comme un œil de condor et qui brille,
Oppose aux dards du ciel sur un manteau d'orgueil
Le faste incandescent de mille pierreries.

Contre la force en feu du ciel qui se réfracte
Dans le luxe arrogant de ses lourds oripeaux
— Sans que sa lèvre rouge et railleuse rétracte
Ses blasphèmes, ni qu'un frisson glace sa peau —
Elle érige, tel un drapeau,
Son corps voluptueux revêtu d'écarlate.

Tout l'Orient païen dans sa parure éclate.
La gorge de la Femme est brillante de perles,
Jeu de joailleries précieuses et riches,

Mais la Terre à ses pieds demeure en friche
Sous les torrents de la Lumière qui déferle.

Géométriques pendeloques !
Le Kabbalisme maçonnique
Pare d'insignes qui s'entrechoquent
Sa parodiante tunique.

En sa pourpre cardinalice
Sa main d'un geste de malice
— Ironique élévation —
Lève le vase d'abomination :
Brassin d'impureté sans nombre et des vices
Dont se soûle au désert sa prostitution.

Comme un Graal immonde et clair,
Dans la fournaise en or de l'air
La Femme
Lève la coupe d'or de son orgie infâme.
Et son geste éternise un défi de statue,
Et l'or du vase entre ses doigts se prostitue ;
Et l'or ensoleillé de ce vase est pareil
Dans le désert où brûle un éternel midi,
A un soleil maudit
Par son orgueil brandi
Contre l'Ostensoir du soleil !

L'ONYX

Lapidis calliginis et umbram mortis.
JOB.

Œil que la troisième heure a fait fleurir sous terre,
Œil injecté d'un sang fané par le remords,
Œil laiteux qui s'ouvrit avec les yeux des morts,
Quand expira le Verbe abandonné du Père.

Œil résorbant l'effroi que la mort du soleil,
Fit jaillir ce jour-là des prunelles hagardes,
L'œil de l'onyx, dont nous parla Sainte Hildegarde,
Reste ouvert de terreur aux heures du sommeil.

Sa lueur dans la nuit évoque les lémures,
Fantômes renaissants des péchés anciens ;
Le sort de l'insensé sera semblable au sien :
Sa honte vigilante est déjà sa torture.

Mais le rosâtre onyx remémore la rose
De l'éphémère amour que l'homme accorde à Dieu:
Fleur d'enfance, fanée avant que d'être éclose,
Où scintille en silence un lamentable adieu...

LES GEMMES DE L'IDOLE

Contre le mur obscur de la pagode énorme
Où grimace et se tord l'art hideux de l'erreur,
Dans un tombal silence aggravant la terreur
Trône l'idole immonde à la face difforme.

Au pied du lourd autel, veules, ses prêtres dorment.
L'excès de leur péché mit trêve à leur fureur.
Quand brusquement dressés dans un sursaut d'horreur,
Leur effroi voit l'idole illuminer ses formes.

Les yeux du monstre immense ardent vers eux farouches,
Ses yeux de chrysoprase et la nuit de sa bouche
S'éclaire à la lueur de ses regards d'or vert.

Des topazes d'orgueil s'embrasent sur sa tête,
Des rubis de luxure au signe de la Bête
Empourprent l'impudeur de son rictus pervers.

Le magnétique attrait d'une lumière occulte
Allumant les joyaux de leur monstre de bronze
A figé, sans un cri, l'athéisme des bonzes
Qui se riaient entre eux des dieux creux de leur culte.

Yeux béants, ils sont là, muets, l'âme en tumulte,
N'osant nier ce feu dont les dards clairs enfoncent,
Vert, rouge, violet, plus cruel que des ronces,
Dans l'orgueil de leurs yeux tout un carquois d'insultes !

Affolés par l'ardeur des pierres qui s'irritent
Les servants de l'idole ont entamé le rite
Incantatoire et fou qui doit les pardonner.

Hurlements, tremblemets, tournoiements de vertige,
Stupeur !... le dieu s'anime et sur l'autel s'érige,
Gemmé de charbons verts, Satan, roi des damnés.

Les Joyaux de la Mer

LES ROCHES DU CORAIL

Là-bas sur les vagues aux teintes d'émail,
Cet anneau d'îlots que l'écume environne
— Luisances de gemmes ou de vitrail —
D'une opaline et mouvante couronne,
C'est le sommet boisé d'un récif de corail.

Roche aquatique ourlant les bords torrides
Des archipels conquis par les conquistadors,
Joyaux floraux que lave l'eau splendide,
Le long des golfes clairs, gardiens des plages d'or.

Marins qui franchissez les mers occidentales
Et voguez loin des flots par nos prêtres bénits,
Dieu vous fasse éviter la rencontre fatale
De ces écueils où les polypes font leurs nids.

Brisants charmants, remparts de fleurs,
Qu'un Séraphin de feu conçut pour la défense
Des rives où la Vie a gardé les couleurs
Ineffables de son enfance !

Peuplé de milliers de poissons fleuris
A têtes bizarres, hérissés d'épines,
A belles écailles jaunes, purpurines,
Parmi les astrées et les méandrines,
Lapidaire étrange qui s'étale et rit
Sur le mol velours des mousses marines.

Enclosant les trésors des algues en prairies,
Bosquets carminés comme des camails,
Vives coralliaires, rocs en éventails,
Frais polypiers diaprés, halliers de pierreries.

Aux flancs dormants des cratères océaniques
Bancs sous-marins longtemps inviolés,
La mer est la serre féerique
Qui garde des humains leurs plans bariolés.

Edens des eaux, pépinières des madrépores,
Plus reluisantes que la mer moirée,
Ou que des reines en robes de soirée,
Ramures de jade aux nuances d'aurore,
Merveille apparaissant au recul des marées.

A mer basse étalant ses dentelles, ses franges,
Pareille en plein soleil au givre arborescent

Sur des carreaux lunairement incandescents,
La forêt corallaire a la fraîcheur des anges.

Lors des marées phosphorescentes de l'esprit
Les soirs désespérés — houle des sombres cris —
L'horizon de la vie est un ciel des tropiques
Où darde — grêle d'or — un couchant ironique.

Mais des marées irradiantes de l'esprit,
Les matins, quand nos cœurs sont clairs de Jésus-Christ,
Emergent tout-à-coup, bosquets rouges et roses,
Des décors de corail : jeunes apothéoses !

En nos espoirs, moirés de lumière, s'imprègnent
Les nuances de joie soyeuse des coreaux.
L'arc-en-ciel de la Paix promène sur les eaux
Le septenaire éblouissant du dernier Règne.

A l'horizon de l'âme un vent frais s'est levé.
Il ramène, au son du premier " Ave „,
L'allégresse de vivre en mouettes légères.
Et sauvé des pays sous-marins du malheur
(Océan salin formé par les pleurs
Où, comme à plaisir, se plonge et replonge

Le vieux cœur humain, turgescente éponge) ;
Le chrétien voit sa Foi en coraux de couleurs
— Atlantide rocheuse aux sourires de fleurs,
Brisant miraculeux des terrestres mensonges —
Edèniser soudain la plage des Douleurs...

COQUILLAGES

Ecume en spirale et nacre en écrin,
Présent des marées aux gas des marins
Qui viennent nu-pieds quand le flux sommeille
Cueillir des merveilles
Sur le sable d'or.
Aux rives de Flandre bizarres trésors :
Valves en dentelles de fin marbre rose,
Amandes nacrées, piments opâlins,
Figues d'ambre blond sous la vague écloses
Aux jardins salins.

Joie de mon enfance, o plage ostendaise !
Dans les matins frais de jade et d'argent
Changeant,
Devançant la foule brillante et niaise,
Ivres d'infini et de liberté
Garçons et fillettes
En coutils d'été,
Dans nos seaux mignons faisions la cueillette
De coquilles dures comme éclats de rocs ;
Telles qu'aux chapelles du Brabant natal
Sur les épaules des saints Roch,
Ou bien lumineuses comme du cristal !

Conques pareilles
A des oreilles
Attentives sans cesse aux psaumes de la mer,
Coquillages que les steamers
Ont ramenés des pays clairs
Vers nos plages
Dans leurs sillages ;
Coquillages !

Si long que soit l'exil, en leurs spires polies
Résonnera toujours le plein-chant des moussons ;

Ainsi les cœurs des Saints où les hyperdulies
Répercutent sans fin d'angéliques chansons !

LES PERLES

Fleurs de nacre, gemmes de l'onde,
Joyaux très purs des eaux profondes,
Marguerites des prés amers ;

Gloire des colliers et des bagues,
Quels yeux vous cherchent sous les vagues,
Au fond des jardins de la mer ?

Tes pêcheurs, eau bleue qui déferles,
Emergeront riches des perles
Dont ton abîme est le séjour.

Seigneur que leurs mains tutélaires
Fassent connaître aux perles claires
La lumière de votre jour.

Que la splendeur du ciel solaire
Avive vos splendeurs polaires
Etoiles de la nuit des eaux.

Perles tristes, perles des âmes
Larmoyantes des saintes femmes
Qui mirent le Verbe au tombeau.

Perles vierges comme les vierges
Dont les corps chastes sont des cierges
Où brûlent les langues de Feu;

Perles dont les anges candides,
Là-haut, dans la cité splendide,
Adorent l'or de leurs cheveux.

Perles fines du front des anges,
Somme des suprêmes louanges,
Synthèse de la perfection.

Perles vives des portes saintes
Par où l'âme franchit l'enceinte
De l'indestructible Sion.

Grelons de la céleste manne,
Graines d'où la Lumière émane
Comme la clarté du Levant

Emane joyeuse, irisée,
Hors des perles de la rosée,
Qui tremblent aux baisers du Vent!

Mon âme a découvert une perle excellente,
Une perle royale et céleste qui luit
D'une candeur plus vive et plus étincelante
Que toutes les candeurs des perles de la nuit.

Mon âme a découvert — o mes vers que je perle
Afin de mériter une couronne aux cieux ! —
Pour que vous l'exaltiez, Perle parmi les perles,
La Gemme qui fleurit dans l'abîme de Dieu.

Amour des flots luisants comme des pierreries,
Dans l'Océan sans fond du Cœur de l'Eternel,
La Gemme est une fleur au regard maternel,
La Perle est une femme et son Nom est MARIE !

Les Gemmes Eternelles

LA PERFECTION DES GEMMES

Hormis le jaspe vert, la turquoise et l'opâle,
Pour être admise au rang de précieux joyel,
Il faut que toute pierre à l'eau ardente ou pâle
En sa vierge clarté réverbère le ciel.
Il faut que toute pierre au soleil transparente
Manifeste — miroir inaltérable et sûr —
Comment l'âme sans tâche au ciel d'or s'apparente.
Malheur au diamant, s'il se révèle impur!
Les crapauds noirs qui infestent son onde
Souillent en son cristal par leur présence immonde
La sainte image de l'azur.

Point ne suffit que la pierre soit vierge,
Pour mériter être du nombre des joyaux
Encor faut-il que ses rayons royaux
Miroitent mieux que lamme de flamberge
Aux poings vaillants des paladins loyaux.
Encor faut-il pour que sa beauté dure
Et qu'elle reluise comme un pur métal,
Encor faut-il que la pierre soit dure

Mieux que l'acier des gothiques armures
Qui triomphait des guet-apens du Mal.

Il faut encor que la splendeur ardente
De ses facettes aux chaudes couleurs
Soit apte à conforter celui qui, nouveau Dante,
Descend avec la lyre au fond de sa Douleur.

Il faut enfin l'éclat du grand Soleil natal,
Comme à mes yeux ravis, ange de mes pensées,
L'éclat de vos regards, miraculeux cristal
Qui divinise en Dieu nos âmes fiancées.

Ah ! quel que soit l'éclat de leurs glaces polies,
Les gemmes de la Terre ont perdu mon amour
Depuis que j'ai sondé votre sainte folie,
Yeux célestes, saphirs où la Lumière allie
Sa gloire et mon image à la Beauté du Jour !

LES GEMMES DU MATIN

LES OPALES

Pour que s'irise au jour la candeur des opâles,
Du sol pierreux des cœurs il faut les arracher.
Pure comme un baptême en l'âme sans péché,
Une eau demeure au fond de leur majesté pâle.

Leur lait mêlé d'azur en tremblotis d'eau vive
Remémore au croyant le lait vierge et nacré
Que but au beau sein blanc de sa Mère attentive
L'Enfant dont ce lait pur nourrit le corps sacré.

L'Enfant c'est le Soleil et la Mère c'est l'Aube
Et les opâles pétillantes sur sa robe
Prennent des feux de moire et de mica pareils
A celle qui s'irise aux flammes du Soleil,
A la Mère que les rayons de son Fils dore,
A l'Aube qui enfante et qui devient l'Aurore.

Opâle vague et bleue, âme convalescente,
Quels pinceaux de splendeur diront à notre joie
Tes chatoyances d'or et de verdâtres soies,
Opalescente sœur de l'Aube opalescente ?

L'opâle la plus noble est une âme innocente
Qui, s'éveillant, frissonne à la clarté de Dieu.
L'Arc-en-ciel matinal des sept dons précieux
La prismatise et l'offre, en robe ravissante,
O Colombe divine, à l'Amour de vos yeux !

LES GEMMES DU MATIN

L'HYACINTHE

D'après Fra Angelico

Bordant comme un éphod les bures où des gauffres
Dessinent sur fond d'or leurs flores de clarté.
— Célestes bures d'or des fils du Petit-Pauvre —
L'hyacinthe, humblement, voile sa charité.

Pourprescentes lueurs de l'hyacinthe vive,
Que mitige un nuage aux tons d'ambre et de miel,
Reflets de vos vertus ardentes et craintives,
Compagnons de François, brebis contemplatives
Qui, dès avant la mort, broutiez les prés du ciel.

Des Gemmes du Bonheur si l'hyacinthe est celle
Qui reflète le mieux l'ardeur de votre zèle,
L'hyacinthe est encor celle dont la splendeur
Sans s'altérer jamais varie en des nuances
Où l'humble amour tempère une excessive ardeur,
Et l'hyacinthe ainsi traduit votre prudence.

Vos beaux yeux franciscains l'admirent satisfaits,
Doux moines, qui songez que la condescendance
Est la tendre vertu imposée aux parfaits.

Et sur vos bures d'or en chaque pierre brille,
Miraculeux de calme et de sérénité,
Dans l'immuable paix d'une immortelle Ombrie
Le souriant matin de votre éternité.

LES GEMMES DE MIDI

LA CRYSOLITHE

Trésor d'une île claire aux forêts prolifiques.
Cristal né de l'ardeur du sol oriental,
Au faîte illuminé d'un rocher pacifique,
Sur l'émeraude en feu des vagues magnifiques
Dressant, de cuivre vert, un bois monumental.

Cristal où s'infondit l'âme de la Lumière !,..
Heureuse comme une eau baignant l'herbe trémière,
Dans l'éclat glorieux des murs apostoliques,
S'érigeant radieux, de sarde et de saphir,
Sa limpide clarté est une âme bénie.
Et sous l'or amoureux de l'Astre catholique
L'espoir ensoleillé des surhumains désirs
S'avive en son eau d'or d'une gloire infinie.

Crysolithe, âme en feu des voyants en extase !
Elle unit ici-bas, malgré l'homme et la chair,
Le calme du béryl aux ferveurs des topazes.
Si son onde au soleil miroite en reflets pers,
C'est que l'exil terreste en l'âme qui s'embrase
Mêle aux douceurs de Dieu, l'amertume des mers...

LES GEMMES DU MIDI

LA GLOIRE DES TOPAZES

Pour les regards brûlés par les feux de l'instinct,
C'est, parmi des cailloux, du caillou indistinct.

Seul l'homme ensoleillé par les matins mystiques
La devine au cœur noir des rochers granitiques.
Il la cherche ; il la trouve aux entrailles des monts ;
Il la ramène â l'air : terne, opaque, ignorée.
Il la taille, il la lave et la gemme dorée
Brasille entre ses doigts, disperse ses démons.

D'or flavescent et vif, la topaze torride
Evoque à la terreur de leurs regards déments
La géhenne éternelle où dans le feu liquide
Ils se tordent parmi l'horreur de leur tourment.

Gemme couleur de gloire en ton été solaire
Sion réapparaît aux bannis du Saint-Lieu.
Ah! combien plus affreux que l'or de la colère
L'or qui ravive en eux le souvenir de Dieu!

Ta glace incandescente ainsi qu'un feu qui coule
Eclaire la stupeur de leurs mufles ardents.
Avec un fracas sourd, vrillé de cris stridents
Au fond du Lac de feu leur déroute s'écroule.

Pour venger sur ton or l'infernale terreur,
L'hérésie a fait naître au mont des anathèmes,
Opaque et rocailleux, l'impur topazosème,
Alliage infernal de lumière et d'erreur!

Mais quelle joie aimante encor inéprouvée
Scintille dans les yeux pieux qui t'ont trouvée,
Pierre des fondements de la Cité du Ciel.
La Face éblouissante apparue à Daniel
A ton éblouissance est par lui comparée.
Heureuses les maisons que ta gloire a parée,
Lumière irradiante au front des Chérubins.

La Reine de Sion, Mère pleine de grâces,
Rayonne au cœur des cieux comme l'or des topazes
Que tailla le marteau et que lava le bain.
Sous le déluge d'or des Joies surnaturelles
Son front d'Immaculée est rutilant comme elles.

Saint-Paul, apôtre ardent des feux du Saint-Esprit,
Mystérieusement, dans une épître, écrit :
(Lui qu'emportait aux cieux les ailes de l'extase)
— : " Trois choses ici-bas témoignent devant Dieu :
L'eau, le sang et l'esprit. „ — Or l'esprit c'est le feu ! —
Ces mots m'ont révélé la gloire des topazes !

Il en est que l'orfèvre appelle " Gouttes d'eau „ ;
Leur cristal est si pur que l'on y voudrait boire ;
D'autres ont la couleur d'un sang mêlé de gloire ;
D'autres enfin, l'éclat divin d'un jour nouveau...

Aux yeux des inspirés la gemme se transforme :
Elle est le Paraclet caché sous ses trois formes.
Pour eux l'Amour divin, la splendeur du Tabor,
S'identifie — o gloire ! — à la Topaze d'or

LES GEMMES DU CRÉPUSCULE

L'ÉMERAUDE

Verte ainsi que la mer et la forêt pieuse,
Claire ainsi que les yeux où Dieu mit son espoir,
Evoquant dans la paix des plaines bienheureuses
La lumière des jours sur les gazons du soir.

Joyau des esprits purs, incorruptible hommage
Que rend le premier règne à l'Esprit radieux.
Gemme qui brille au front des anges et des mages
Courbés à Bethléem au pied de l'Enfant-Dieu.

Splendeur des profondeurs, smaragdin du Mystère ;
Gage de fermeté dans la marche au Salut.
Don de mysticité, fête des yeux austères,
Pénétration des cieux par le savoir élu.

Récompense de ceux qui fuient l'ombre d'Hérode,
Fanal dans la détresse et la nuit découvert,
Promesse d'un ombrage immortellement vert
Miroir du Saint Abîme, œil de l'âme, émeraude !

Pierre qui verdoya parmi les douze pierres
Sur le pectoral d'or des vieillards de Lévi.
Pierre ornant la Tiare irradiante de Pierre.

Et l'âme du Pontife assis sur le parvis.

Un vieux chant symbolique a chanté ta lumière
Gemme de l'espérance en la Beauté du ciel.
Ce roman fabuleux montre providentiels
Les trésors du Réel au pays des chimères :

Les griffons hyperboréens à tête d'aigle
Bondissent dans l'air, leurs corps de lions
Qu'emportent leurs ailes dans un tourbillon
Ont déterré la pierre où luit l'espoir des siècles.

Vers les griffons divisés contre eux-mêmes
Les Arymaspes cyclopéens
S'avancent ; Aux griffes de qui la détient
Ils disputent la pierre en corps à corps suprême.

Se déroutant comme ceux de Babel,
Les griffons aux élans contradictoires
Seront vaincus par ces cyclopes immortels
Dardant sur leurs chaos le calme des victoires.

Et les Arymaspes ont pris l'émeraude.
Droit sur le but leur œil était fixé
Et contre leur front s'est brisé
Les bonds des griffons que l'orgueil corrode.

Comme eux, des sables d'or de l'Arabie ardente,
Le millénaire attend le retour des griffons
Et dans son œil unique arde l'espoir profond
De leur ravir la pierre aux ferveurs inondantes.

O Pape ! le temps vient de la clarté dernière.
Ta main détient les clés du Cénacle inconnu.
Que s'ouvre enfin la Porte d'or et la Lumière
Avivera nos cœurs aux splendeurs du ciel nu.

Dominant les neuf cieux de la Hauteur de Dieu,
Le trône du triomphe aux rayons magnétiques,
Révélera, viride, à l'âme de nos yeux,
La pierre où fut taillée le Vase eucharistique.

Alors, joyau, sur qui l'espérance est fondée,
Ta gloire apparaîtra dans les Tours de Sion ;
Le Feu de Pentecôte en sa vive effusion
Embrasera d'Amour la Terre émeraudée.

LES GEMMES DU CRÉPUSCULE

LA SARDE

Terreur du tigre, effroi des ours et des panthères ;
Reflet de l'œil ardent du terrible Dompteur,
La sarde a fasciné les fauves de la Terre,
La sarde où s'est miré l'Amour du Rédempteur.

Joyel des ciels d'octobre à l'heure où, sur les champs,
La lumière des soirs flamboyante et pourprée
S'ouvre en apothéose au fond de la vesprée ;
Joyel de feu tombé des chapes du couchant.

Joyel brûlant, joyel de lumière et de flamme ;
Topazes et rubis se confondant en un.
Rubescence du soir au fond des bois défunts ;
Nature du Très-Haut, fête et rachats des âmes.

La sarde réunit la douleur et la gloire,
La pourpre du Calvaire et les ors du Tabor.
La sarde réunit la mort et la victoire.
La sarde du martyr est la mort de la mort.

La sarde est la souffrance immense de Marie
Debout près de son Fils au soir de Golgotha.
Le sang de ton cher Fils, Mère qui sanglotas,
Au feu de ton amour la sarde le marie.

Son rouge est la couleur du sang et de l'Esprit,
Sa flamme est la couleur du Verbe de lumière ;
Sang et Feu ! c'est l'Amour... Père, qui m'as compris
Souviens-toi de la sarde à mon heure dernière.

Par le Sang et le Feu réunis sur la Croix,
Par le Verbe d'Amour s'immolant au Calvaire,
Porte sur nous, Seigneur, un arrêt moins sévère,
La sarde est notre espoir dans le pardon du Roi.

LES GEMMES DU CRÉPUSCULE

LE BÉRYL

Emeraude pâle dont l'onde incolore
S'obscurcit parfois en des tons pierreux,
Telle dans ses bonds trop aventureux,
Contre les falaises la vague sonore.

Gemme céladonne que moira l'Aurore,
Prisme chatoyant comme les flots verts ;
Aigue-marine qui s'ombre et se dore
Aux alternances de la mer.

Heureux, sous le Soleil, les cœurs qui te possèdent,
Béryl, les cœurs profonds dont le noble désir
Est de rester, si tel reste son bon plaisir,
Pareils aux flots marins, où sans fin se succèdent
Ces remous de clarté que nul ne peut saisir.

Le Verbe est leur soleil. Sa Lumière élucide
Ce qui restait d'obscur encor et de caché
Au fond de l'eau stagnante à l'ombre du Rocher.
Ton eau, Béryl des cœurs, où son jour s'est penché,
Comme une onde au matin deviendra translucide.
Et dans la douceur bleue des grands soirs, vaporeuse,
Ton eau ressemble aux yeux des élus radieux,

Qu'emplit pour à jamais l'extase bienheureuse.

Si leur paix vers la race aimante et douloureuse
Abaisse un long regard miséricordieux,
Ton eau ne sera plus troublée. Aucune ride
N'altérera le ciel miré en tes miroirs,
Béryl, et ton cristal, quand redescend le soir,
Eau d'un lac immobile au creux des prés virides,
Offre au soleil couchant un noble reposoir.

Sa claire flamme d'or, qui plonge dans ton onde,
Annonce le revoir à l'heure de l'adieu,
Le revoir éternel, au delà de ce monde,
Dans la limpidité insondable de Dieu.

LES GEMMES DE LA NUIT

L'AMÉTHYSTE

Gemme couleur de l'heure où luit l'âme muette
Humblement florissant loin du monde et du bruit,
Telle en nos frais sous-bois la sainte violette,
Tel le penseur chrétien scrutant sa propre nuit.

Pour le culte divin l'améthyste autrefois
Connut l'insigne honneur d'être par Dieu choisie.
Sur les Pontifes de la primitive Loi
La pierre étincela au grand soleil d'Asie.

Liturgique, la pierre illumine le doigt
Des pasteurs violets de l'âme catholique.
Sa beauté participe au geste apostolique
De confirmer l'enfance et de sacrer les rois.

Non sa vertu n'est point de préserver nos cœurs
Des vertiges païens de l'ivresse orgiaque,
Mais si le vin d'orgueil à notre esprit s'attaque,
Elle est l'humilité qui nous rendra vainqueurs.

Et si la volupté jusque sous l'or des cierges
Perfidement infiltre en l'âme sa liqueur,
L'Améthyste à nos yeux évoquera le chœur
Immortellement pur des enfants et des vierges.

Sa teinte la plus noble a la couleur d'un vin
Où la blancheur de l'eau à la pourpre se mêle,
Et telle elle apparaît à tous les yeux fidèles :
Goutte du Vin sacré, sang de l'Agneau divin.

Beau bloc violacé des remparts de Sion,
Où des assauts du mal son quartz puissant nous sauve,
Elle rappelle aux cieux la divine Passion
Dans la sombre clarté de sa majesté mauve.

Son deuil ecclésial à notre amour enseigne
Qu'il faut crucifier la chair, que tout est vain,
Hormis de cultiver tes célestes provins
O Cep crucifié qui pleures et qui saignes !

Et l'améthyste pâle est ce languide amour,
Cet amour las, ce faible amour si monotone,
Que l'âme qui se fane éprouve en son automne
Lorsque le soir descend sur l'horizon des jours.

Mais l'améthyste rose a l'humble amour candide
Des rosiers nouveau-nés, dont le printemps charnel
Est méritoire et saint aux yeux de l'Eternel
Autant que l'été noir de la forêt splendide.

Le Feu du Saint-Esprit illumine son eau
Rosée et translucide ainsi que l'Innocence.
Le pur visage enfant du Jour à sa naissance
N'a pas de ton plus frais ni de rayons plus beaux.

LES GEMMES DE LA NUIT

LE SAPHIR

Miroir mirant le soir des firmaments d'Eté
Ou le minuit des eaux méditerranéennes ;
Nocturne lazuli, glace marmoréenne,
Saphir, espoir profond de la sérénité.

Saphir qui nous attire à la vie unitive,
Aussi resplendissant que le trône de Dieu,
Regard de Miriam en sa beauté votive,
Saphir, second joyel de la cité des cieux.

Azur cristallisé du culte hyperdulique,
Bijou de l'Harmonie en sa féminité,
Azur sur la candeur des lins évangéliques,
Vêtant la Génitrice et la Divinité.

Bleus semis de saphirs enfouis sous la terre,
Où la Pierre angulaire obombre leurs clartés.
Chers yeux des morts aimés ouverts dans le mystère,
Iris dont l'Œil divin connaît la royauté.

Regards devant Néron des frêles vierges nues,
Vitraux vivants, bluets de l'Eglise des corps,
Cristaux dont les miroirs au-delà de la mort

Reflèteront, Amour, ta Lumière inconnue.

Ayant soumis la pierre à l'épreuve du feu,
Le Joaillier divin, de ses mains paternelles,
— Exauçant à jamais le plus vif de ses vœux —
Enchâssera la pierre en sa gloire éternelle.

Et merveilleusement orfèvré par les anges,
Tout l'or que la Sagesse a trouvé dans Ophir
Adornera de ses richesses sans mélange,
Sur nos fronts baptisés, la gloire des saphirs.

LES GEMMES DIVINES

Et je vis dans le ciel une porte s'ouvrir
Et la première voix que j'avais entendue
Eclata en trompette à travers l'étendue :
— Montez ici, voyant des siècles à venir.

Là, ravi en esprit, je vis un trône clair
D'où s'irruaient des voix, l'orage et les éclairs ;
Au-devant s'étendait la splendeur d'une mer :
Baptême de cristal, nappe vitrifiée.

Celui par qui la Terre était terrifiée
M'apparut sur le Trône au faîte de l'espace
Entouré des vieillards ; Et son Torse et sa Face
Avaient l'éclat de jaspe vert. L'eau du déluge,
Témoin cristallisé de la fureur de Juge,
Triomphait sur le Trône en ce jaspe éclatant.

Prophétisant le Feu vengeur des derniers temps
Des lombes jusqu'aux pieds sa gloire était la sarde,
Couleur du sang des saints et du sang de l'Agneau,
Couleur du Feu du ciel à l'heure où les sept sceaux

Seront brisés par les sept anges qui les gardent.

O jaspe ! o Jéhovah !... O sarde ! o Jésus-Christ !
Autour de votre gloire en pierres qui fulminent
S'annonce, arc-en-ciel vert, émeraude divine,
Le renouveau du monde au Jour du Saint-Esprit.

LA CITÉ BIEN-AIMÉE

Urbs beata Jerusalem
Dicta pacis visio...
Quae construitur in cœlis
Vivis in lapidibus.

Gloire à l'Amour-Dieu ! gloire à l'Envoyé !
L'enfer et la mort ont été noyés
Dans l'étang du feu.

Promis à l'espoir de ta claire antienne,
Voici se lever le jour de tes vœux
Eglise chrétienne.

L'Esprit a rénové la face de la Terre :
La mer a disparu ayant rendu ses morts,
L'Eden est retrouvé ! Amour qui vient du Père
Achève au nom du Fils le renouveau des corps.

Comme un manteau d'azur il a changé les cieux.
Plus riants qu'une aurore éclairant les javelles,
J'ai vu les monuments de la Cité nouvelle,
De la Cité d'or pur qui descendait de Dieu.

Métaux, joyaux, pompe auguste des temples,
Volcans des soirs, fournaises des midis,

Ne sont qu'une ombre aux regards qui contemplent
Sous l'or du ciel futur le miracle prédit.

Jérusalem des cieux, ainsi qu'une épousée
Au corps déjà paré pour lit nuptial,
Ah ! viens des prés du ciel où tu t'es reposée,
T'unir à ton Seigneur, plus clair que les rosées,
Dans la paix sans péché du matin lilial !

Les anges sont les fleurons purs de ta couronne.
Et le plus haut joyau qui te fleuronne
C'est le saphir sans prix du cœur de Notre-Dame.
La splendeur de Dieu t'environne,
Illuminant ta base aux pierreries en flammes.

Jérusalem des cieux dont s'emperlent les portes
Ouvertes à jamais et par où les cohortes
Des monarques sacrés entreront en chantant,
Ta place en or ressemble à du verre éclatant,
Ton seul temple c'est Dieu, car la colère est morte.

Jérusalem des cieux, le jaspe de tes murs
C'est la Foi où verdoie notre immense Espérance,
Rempart éblouissant, inexpugnable et dur,
Enclosant la splendeur de tes maisons d'or pur,
Sans lampe et sans soleil, sans lutte et sans souffrance.

LE TRÉSOR CACHÉ

Dans les cryptes silencieuses
Des cœurs que la Terre a déçus,
Mais où veillait à leur insu
La lampe des clartés pieuses,

Avivez, Gemmes précieuses,
En l'honneur du Seigneur Jésus
Et de Celle qui Le conçut,
Vos lumières mystérieuses.

Jaspe vert de la Foi vivace,
Jaspe vert éternellement ;
Rubis où l'immortel Amant
Réfléchit le sang de sa Face ;

Pierre dont la lumière efface
La trace des jours incléments,
Pierre immortelle, diamant,
Qui rayonnes quoi qu'on te fasse ;

Emeraude aux couleurs profondes
Comme les ondes de la mer,
Qui recèles en tes feux verts
Les lumières de l'autre Monde.

Topaze que le ciel inonde
De feux chastes comme l'Hiver ;
Turquoise bleue ainsi que l'air
Où rayonne la joie féconde ;

Chrysolithe de la sagesse,
Hyacinthe de charité ;
Opâle aux feux immérités
Que Dieu donne dans sa largesse ;

Ligure, o mépris de richesses
Et désir de l'éternité ;
Blanc béryl de la Vérité ;
Améthyste de la simplesse ;

Que vos symboles radieux
Pour éternellement fleuronnent,
Très saintes Gemmes, les couronnes
Des enfants prodigues de Dieu.

Sur le front du fils oublieux,
A qui le Père aimant pardonne,
Que les doigts purs de la Madone
Posent vos feux mystérieux.

LES GEMMES ETERNELLES

Mystique Eldorado des flores minérales,
Mon rêve est descendu parmi tes purs trésors,
Afin de célèbrer le symbole des ors
Et des cristaux sans tache aux lueurs sidérales.

Edens des profondeurs funèbres de la Terre,
Jardins nés tout entiers du butin de la mort,
Vous seuls nous révélez quel interne Mystère
Transforme en diamants les charbons du remords.

Vous seul nous enseignez que de la mort des arbres
— Dont l'orgueil dessécha, l'été, les rameaux tors —
L'ensevelissement a fait naître des marbres
Infrangibles et purs comme le cœur des forts.

Vous seuls prophétisez à toute chair pieuse
Qu'un Joaillier divin descendra dans les corps
Pour étoiler les cœurs des gemmes radieuses
Qu'ils enserrent en eux sans les connaître encor.

Et toi, limon charnel, en ton écorce obscure,
Permets aux bons mineurs de creuser les chemins.

Qui feront découvrir au fond des cœurs humains
Les gisements cachés des pierres les plus pures.

Déjà le Joaillier des gemmes éternelles
Prépare les outils qui poliront demain,
Sous le geste amoureux de sa divine main,
Les joyaux rubescents des géodes charnelles.

Déjà ses aides blonds aux ailes diaphanes
Taillent l'humble améthyste aux teintes de jasmin;
D'un caillou noir ils font jaillir la cimophane,
Et du limon boueux la sarde aux feux carmins.

Déjà pour rehausser l'ardeur des pierreries,
Orfèvres des soleils, leurs mains ont éprouvé
En des creusets brûlants, tout l'or qui fut trouvé
Dans les veines des cœurs où le sang le charrie.

Eux-mêmes sur leurs fronts, selon leur rang de gloire,
Portent ces gemmes dont l'éclat les a sauvés
A l'heure où le Vainqueur des anges réprouvés
Eblouit les neufs cieux des feux de sa victoire.

Sarde des Séraphins, émeraude des Anges,
Topaze du Kérub par l'Amour élevé
Jusqu'au pied de l'Agneau, du Trône et de Iévéh,
Jaspe des Trônes d'or et rubis des Archanges ;

Pur saphir des Vertus, agate des Puissances,
Chrysolithe de flamme des Dominations ;
Translucide béryl de la sainte Science,
Et des Principautés de la sainte Sion ;

Gemmes qui scintillez sur les fronts angéliques
Où la sérénité d'un Avril éternel
Fait à jamais règner la Paix évangélique
Dans les matins nacrés du Palais paternel.

Gemmes, que l'éclat vif de votre beauté rare
Donne à nos cœurs humains la céleste passion
De désirer — sempiternelle possession —
Les mystiques joyaux de l'insondable Gloire !

Le Règne du Fils

Le Culte Végétal

LE CULTE VÉGÉTAL

Aux grands jours sans soleil des genèses cosmiques
Les torrents du chaos déferlant par les airs
— Simouns désespérés du plus mort des déserts ! —
Parmi les tourbillons de leur vertige amer,
Engendraient, dans les eaux qui deviendraient les mers,
Le décor végétal de la Terre adamique.

Et la Terre a surgi des mers originelles.

Emerveillés, les cieux — blancs frémissements d'ailes —
S'extasiaient à voir en sa fraîcheur nouvelle,
Avec ses bois mouillés, rafraîchis de ruisseaux,
Cette image de Dieu qui émergait des eaux.
Jardin spirituel où les fruitiers sacrés
Fructifiaient sans soins pour le bonheur de l'Homme,
Ange au corps immortel que la chair de la pomme
N'avait pas encor pris à son venin sucré.
La Terre en son aurore était un beau verger.
La Terre en innocence était vierge, la Terre
Ignorait les vertus des simples salutaires
Qui guérissent dans la détresse de nos corps
Nos maux, fruits du péché, blandices de la Mort!

La Mort !... Un fruit par Eve et par Adam mangé
Corrompit dans la chair le destin des trois règnes !...

Sur ton autel jaloux que l'or du ciel dédaigne,
Caïn, les fruits verreux de la terre brehaigne
Sont les cœurs de tes fils par ton remords rongés...

Fructifications putrifiantes du crime !
Sous les pas des pervers le vice ouvrit l'Abîme.

Les torrents diluviens, les flammes de Sodome
Ont châtié les fleurs pour les péchés des hommes !

Troublant Melchisédec, ange-humain de Salem,
Viens ! prophétise, en ton offrande de victoire,
Le jour d'où le Froment va redater l'Histoire,
Le jour où le Blé-Dieu naîtra dans Bethléem.

Sorti des sables secs que hantent les famines,
Dans la terre où pour lui s'épand l'huile et le lait,
Israël cueillera, par treilles sans vermines,
Le vin d'opale et d'or aux provins de la Paix.

Le souvenir des fruits plantureux et suaves,
Rapportés par les espions de Chanaan,
Des fils de ces trembleurs fera la race brave
Qui jusqu'à Jéricho foulera des géants !

Israël a conquis la ville et sous ses palmes
Savoure les fruits lourds des abondances calmes :
Grenades ! bulbes rouges et c'est un cœur de gloire
Qui donne aux assoiffés de la fraîcheur à boire ;
Grappes ! et c'est du vin vif et tonifiant,
Où du soleil liquide à du miel d'or se mêle,
Figues ! et c'est la vie, ainsi qu'à des mamelles,
Puisée au suc plus fort qu'un lait vivifiant.

Les siècles ont passé et les palmes sont mortes...

Vigne de Chanaan, quel Josué te porte ?
Caleb a pris les traits du bon cyrénéen.
Vigne de Chanaan, qu'entraine une cohorte,
Ils vont crucifier ton Fruit nazaréen !
Naguère ils l'acclamaient ! Le voici seul et nu.
Pour cette royauté à sa douceur offerte
Ils le tuent aujourd'hui ! O Roi des palmes vertes,
Ces rameaux bien-aimés que sont-ils devenus ?

Salut ! Sang végétal, salut ! pourpre du Verbe.
Ayant divinisé la chair des fruits mortels,
Dans le froment du Sacrifice des autels
Le Blé vivant du ciel divinise les herbes.

Enivrez-vous, Caïns, du Vin de cet Abel !

Clair miracle insondé de la Bonne Nouvelle
Où le pouvoir de la Parole se révèle
En identifiant — destin des univers ! —
La Chair de Dieu fait homme à du froment fait chair !

Mystère eucharistique où le Prêtre humanise
L'infinité du Christ et ligament total,
Pour nourrir de son Dieu, son corps qu'il divinise,
Transubstantie en Dieu l'univers végétal.

Car dans l'azime blanc des banquets édéniques,
Où le vieux sang mortel revient s'éterniser,
Microcosme chrétien ! c'est la matière unique
Et sans couture, ainsi que la sainte tunique,
C'est l'univers entier qui est divinisé !...

Par le suc des raisins aux calices des messes
Voici vraiment le Dieu des fruits et sur sa Croix
Ton Fils, o roi David, accomplit ta promesse
De libérer la Terre entière par le bois.

O forêts, pain du Christ en sa vie ignorée !
Le Fils du Charpentier célébra vos vertus,
Sénevé, oliviers, arbres qu'a revêtu
D'un symbole immortel sa Parole adorée.

Jésus est le Soleil des cèdres et des plantes
Humblement souriantes dans les prés de Mai.
Jésus est le Messie aux cheveux parfumés
Par Magdeleine, offrant la résine odorante...

Je vis l'Arbre de vie planté au centre d'or
De la cité céleste et le Fruit de cet Arbre
Etait le corps du Fils offrant sa chair de marbre
Sur le bois de sa gloire où nous sauva sa mort.

Il vit, Lui dont la lance a percé la poitrine;
Voici l'heure où le coq, hélas ! redit son chant.
Le sceptre est le roseau, la couronne est d'épines,
Mais la robe est de lin sous les yeux des méchants.

Et les anges ont vu, dans sa Douleur divine,
Le Roi du Golgotha bénir la fleur des champs.

Le Plantaire Théologal

I

LES RACINES DE LA FOI

Longs suçoirs qui sucez les doux sucs nourriciers
Du sol, afin qu'en lui vous vous affermissiez,
Supports nerveux et forts des végétaux, racines,
Emblèmes armoriés des nobles origines,
Vous prêtez votre force enfoncée et tenace
Aux troncs majestueux de la forêt des races.

Lien de l'arbre à l'homme antique et si profond
Que notre sort avec le vôtre se confond,
Et qu'un prince égaré sous la slyve qui houle,
Témoin muet, parmi les vents et les éclairs,
Du déracinement soudain d'un hêtre fier,
Devant pareil trépas songe à prendre la coule.

Racines de chênaie ancrée au flanc du mont,
Nœuds ophidiens, de mousse et de lichen couverts ;
Reptiles retractiles qui plongez au limon,

Comme au limon des corps les veines de la chair ;
Fibrilles d'algues vertes et de bleus goëmons,
Fleurs d'un enfer où les requins sont les démons,
Vous immergeant sans peur dans les bas fonds des mers,
Votre geste est celui, séculaire et vivant,
De la vertu qui fait s'enraciner les âmes
Dans l'océan du monde, où là-haut, en plein vent,
Edelweiss des glaciers sous l'Eté du Levant.
Votre geste en symbole est un chrétien sésame ;

Il ouvre tout à coup les portes de Sion
Au lieu resplendissant des racines christiques.

Là s'éblouit — coruscante illumination! —
De toutes les clartés s'échappant des portiques
L'esprit émerveillé du poète mystique
Pour qui l'ordre du monde offre un sens éternel.

Le voici qui regarde avec les yeux du Rêve :
Incessant, le travail souterrain de la sève
Sous les flocons fertilisants des blancs Noëls.

Louange à vous, radicelles des perces-neige,
Fleurs des pics où le gel âpre et sec règne en roi

Immuable. D'un roc cadavérique et froid
Vous aspirez, sans que jamais tel sort s'allège,
Un suc pauvre. Lui seul sustente votre Foi.

Racines des palmiers dont les palmes de gloire
Diront la confiance en le secours d'en-haut ;
Racines des dattiers qui découvrez des eaux
Que seule en vos déserts votre foi viendra boire ;

Racines des sapins, racines des bruyères,
Son regard étoilé admire votre effort
Qui fait germer la vie aux sables de la mort
Ou naître en clair-obscur l'élan vers la Lumière !

Et toi, d'où va germer la Tige du Salut,
Qui portera, l'Eté, la Manne des élus,
Racine du froment, son respect te contemple
Avec le grave amour d'un moine dans un temple.

Il a courbé la tête et ses regards baissés
Méditant devant Dieu le symbole des plantes
Evoquent la beauté de la Rose tremblante
Que ta sève engendra, Racine de Jessé !...

Puis, dénombrant les corps où la Foi s'est éteinte
— O troncs déracinés du terreau ancestral —
Et l'œil scrutant en Dieu nos lendemains fatals,
Le voyant se prosterne, âme pleine de crainte,
Devant l'Arbre qui, même en des murailles saintes,
Est voué par l'enfer à l'abandon total :
Arbre du Délaissé que la chair déracine !...

Sur tous les points du globe une tourbe assassine
Se prépare dans l'ombre aux abattages fous.
Le globe frémira sous l'écho de leurs coups.

Mais l'Arbre est innombrable et sa Pourpre fulmine,
Car c'est au cœur des saints que plongent ses racines.

La Bête et l'Anti-Christ triompheront des saints ;
Dieu restera muet comme un mort dans la tombe ;
Dieu laissera mourir, pour servir ses desseins,
Les ultimes chrétiens au fond des catacombes.

Et c'est-là, de sous-terre, où l'humus des martyrs
Rajeunira tes racines apostoliques,
Qu'au jour du Saint-Esprit va de nouveau sortir
Ton élan triomphal, o Forêt catholique !

II

LES VERDURES DE L'ESPÉRANCE

MATIN

Jeune fille au matin, d'une eau vierge d'avril
Emergeant rieuse et rosée,
Frissonnante sous les scintils
Incandescents de la rosée,
La nouvelle nature en son bain de béryl,
Offre, amour puéril,
Sa jeune âme exaucée.

Son printemps se vêt dans l'air vif et frais
D'une tunique végétale ;
Mouvante et moirée, sa grâce s'étale,
Verdoyante et sans nul apprêt.

Ainsi qu'une eau verte sa fraîcheur s'anime,
Sa moire ensoleillée se parsème de fleurs.
Par les prés, par les champs triomphe sa couleur.
Le ciel heureux sourit à ces verts unanimes.

Viridité des pâturages et des bois,
Céleste enseignement de la verdure immense :
Unité de la Foi
Dans l'unique Espérance.

Pour le triomphe du réveil
La croyance des blés aux Pâques du soleil
A travers l'âpre hiver
Prépara ce prodige :

D'imperceptibles grains que la neige à couverts,
Font naître, enfer, monter, flot qui s'érige,
Les herbes de l'espoir hors de la foi des tiges
Vers l'Or ressuscité dans le matin de l'air.

Tout ombrage aboli par lui se renouvelle,
Toute feuille qui naît en lui s'épanouit.
Dans les seigles lustrés par l'azur ébloui
Luit la promesse des javelles.

L'unanime espérance a gagné les cultures :
Verts lumineux des cerfeuils et nervures
Des choux mamelonnés aux recoins bleuissants,
Sinople cru des herbages naissants...
Les béliers du troupeau retrouvant leur pâture,
Lèvent vers le matin des yeux reconnaissants.
La blondeur de l'aurore est la sœur de leurs laines.
La bonté matinale aime la marjolaine,
Les raves et les lins et la fête des graines,
Les nénuphars aux marais émergeant
Et l'espoir végétal des rivières d'argent.

MIDI

La royauté du jour rayonne, la nature,
Pour saluer son rédempteur éblouissant,
D'un geste innombrable et bruissant
Fit s'agiter les bras de la verdure
Vers le sourire ému du jour adolescent.

Aussi loin que les yeux peuvent apercevoir,
Houlant à l'infini des sommets vers les plaines,
L'océan des forêts rythme ses bonds d'espoir
Au chant majestueux dont la ramure est pleine.

La lumière du jour atteint son apogée ;
L'immensité muette adore le soleil;
La ramure immobile ancre un geste pareil
A ces bronzes guerriers dont la force figée
Se dresse énorme et calme au clair des temps vermeils.

Un silence héroïque auréole la vie.
Le soleil dans son plein a comblé tous les vœux
De la terre amoureuse et l'or de ses cheveux
Ondule opulemment sur sa gloire assouvie.

Midi brûle au-dessus de la forêt gothique.
Guidé par les rais droits du zénith prophétique
Je pénètre en priant sous ton grave portique,
Temple surgi du sol à la gloire du Jour.

Eglise de verdure offerte sur la terre
Par le règne du Fils et du Bois salutaire
Au règne ensoleillant du Saint-Esprit d'Amour.

Habitacle vivant des scrutateurs du Verbe,
Retraite des voyants, abbaye des oiseaux,
O cathédrale où la prière des ruisseaux
Jaillit et rejaillit en perles d'eau sur l'herbe.

Emblème du Très-Haut : profondeur et mystère,
Cénacle où l'or des cieux descend en langues d'or,
Catacombes d'espoir des majestés austères,
Forêt qui, tel un Dieu, résurgis de la mort !

Quand le feu de midi darde à pic, quand le ciel
Calcine dans les champs toute l'herbe gisante,
Ah ! se baigner dans l'océan providentiel
De la forêt claustrale aux orgues mugissantes.

Marines fraîcheurs des vastes ramées,
Qu'habite au cœur des jours la sainteté de l'ombre
En votre paix verte la fièvre est calmée,
L'espoir s'affirme en vous d'une invincible armée,
Rameaux qui bénissez — Dieu seul en sait le nombre !

SOIR

Mais le soir descend et, silencieux,
Le jour fait l'adieu aux fleurs de la terre.
Venu comme un écho des cieux
Du sommet pavoisé de la montagne altière,
Sur les champs, loin des bois où la nuit se recueille,
Se prolonge, très doux le murmure des feuilles.

Une vague, un remous dans les blés, bleu frisson,
Vol d'un souffle invisible effleurant les gazons,
Toute rumeur s'unit pour se confondre en une,
Vers l'ultime lueur éclairant l'horizon.

Murmure des forêts au tendre clair de lune...
Prière dans la nuit des futures moissons,
Prière dans la nuit des antiques ramures;
Herbes et feuilles à l'unisson,
Multitudes en oraison,
Murmures...

Tremblantes prières
Des plantes trémières
A la lumière
Du croissant, doux bruit
D'Antienne pieuse,
Voix mystérieuses,
Sombres, radieuses,
Ainsi que la nuit...

Nocturne des feuilles
Que la lune accueille
Avec sa bonté ;
Nocturne des feuilles :
Espoir des clartés!

III

FLEURS ET FRUITS DE L'AMOUR

Bulbuleuses d'exubérance
S'ouvrent les fleurs aux pétales incarnadins.
Amour a fleuri les jardins
De l'Espérance.

Frêleur des fleurs, chairs d'innocence,
Promesses de l'Eté, sourires de couleurs ;
Pure comme la Sainte-Enfance,
O chair des fleurs !...

Au cœur de la verdure antique et triomphante,
Peuple nouveau que la verdure enfante.

Boutons où le bonheur n'est encor qu'en espoir,
Fleurs couronnant déjà les tiges élancées,
Fruits où s'épanouit la suprême pensée
De la Terre amoureuse et qui va recevoir,
— Jeune vierge mystique au soleil fiancée —
Le baiser radieux du Prince ardent des soirs.

Nuances des aveux, nuances des corolles,
Thèmes d'un même amour diversement pareil,
Les fleurs sont des baisers, les fleurs sont des paroles,
De l'amour de la Terre à l'amour du Soleil!

Qu'aux moiteurs des matins se lavent et se lissent
Les pétales épanouis.
Messes des fleurs d'aurore élevez vos calices,
Dans les prés miroitants que ton sang les emplisse,
Rosée eucharistique, en Vin d'or ébloui...

Blancs vergers nuptiaux! floraisons éphémères,
Mais dont le cœur du jour garde le souvenir,
O fleurs par qui la Terre en avril devient mère
Des fruits qui nourriront le sang de l'avenir...

Encens de tous les fruits que la flore nous donne,
Parfums de sainteté émanés des fraisiers,
Cantique de carmin parmi les cerisiers,
Te Deum opulent des fruitiers de l'Automne,
Quand le soleil d'Octobre, orfèvre des halliers,
Au vignoble exaucant le désir des collines
Ensoleille, attendri, les treilles opalines,

Triomphale abondance offerte aux bons celliers.

Auréolant d'ardeur les vergers lourds de pommes
Odorantes, joufflues, rouge-pourpre et de poires
Où enfants clairs, femmes et hommes
Vont savourer la vie en ses présents de gloire,
Le soleil satisfait de son œuvre paisible,
Ayant gorgé les fruits de ses effluves d'or,
Aux espaliers chargés de pêches, prend pour cible
Les pulpes les plus rondes. Il les accable encor
De ses flèches droites et chaudes.
Et les fruits sont, ensoleillés, nos cœurs
Vainqueurs
Des vers et des éclairs au verger d'émeraude.

L'ombre sur les gazons s'allonge pacifique.
Pentecôte du soir aux vergers prolifiques !
Dans le calme odorant du crépuscule heureux,
Le ciel en langues d'or est descendu sur eux.

Alors mysticité d'un blanc lever de brumes...
Les vergers font songer aux prémices d'Abel
Offrant les fruits du monde. Ici l'agreste autel
C'est la colline où les flammes du soir allument
L'abondance des fruits en splendide brasier.

Seigneur, au Nom du Fruit que ta main nous pardonne!
La tête du serpent, sous vos pieds blancs, Madone!
Allonge sa hideur pour que vous l'écrasiez.

Adam! qu'il est amer le fruit de ta démence!
Jésus, mais qu'il est doux le fruit de ta Douleur!
Envoyez votre Esprit, qu'à sa douce chaleur
Mûrissent, Dieu puissant, les fruits de la clémence.

Viens; Que l'œuvre des vers, par ta flamme enrayée,
Ne nuise plus, o Feu, aux récoltes des saints,
" Viens, Esprit Créateur et ils seront créés, „
Amour! et les vergers connaîtront tes desseins!

LE SOLEIL INCRÉÉ

Le Soleil incréé qu'en tous lieux symbolisent
Les arbres dans sa croix et les blés dans sa chair,
A révélé à l'Univers par son Eglise
— Divin secret d'Amour jeté aux voix des brises —
La Trinité du Créateur de l'Univers.

Ainsi le Règne en fleur où transparaît la Face
Humainement adorable de la Parole,
Mieux qu'en ce voile où Véronique aime sa Trace,
Dit le divin ternaire en ses humbles symboles.

Les Végétations bénies

SEMEN DOMINI

Les fleurs m'ont révélé l'harmonieux mystère
Des fécondations mystiques de la Terre.

Minuit, la flore est triste, sa foi l'abandonne,
Sa foi
En l'astre-roi.
Midi : aux cœurs des fleurs mille insectes bourdonnent,
Disséminant la poudre des pollens
Par les gramens.

Soir pur ! soir d'Evangile après la tiède ondée.
La prairie humide offre à la Madone
(Dans l'air fraîchi l'Angelus sonne)
Ses corolles d'amour claires et fécondées.

La pluie a éperlé sa lumière si fraîche
Sur la campagne crépitante et sèche,
Depuis tant d'heures assaillie
Par le soleil torride aux implacables flèches.

Scintil joyeux des goutelettes rejaillies
De fleurs de fête ou fleurs de flamme,
Comme la Grâce d'âme en âme.
Ames-fleurs ! et j'en sais qui enterrent leurs fruits

Afin d'assurer mieux, saintes solanacées,
Dans le tombeau du cloître et sa féconde nuit
L'ample germination des fleurs de la pensée...

Que les forêts du Nord unissent leurs symboles
Au verbe ensoleillé des solaires corolles.

Chênes de majesté, frênes hiératiques,
Vous m'êtes apparus dans le vent du réveil
Ces moines des forêts qui, dans l'aube gothique,
Jetaient au souffle ardent des Vents apostoliques
Les pollens envolés des lèvres du Soleil.

Anémophile essaim de semences ailées
Que le Vent du Cénacle, au vol de feu,
Emporte vers le Nord — l'Esprit souffle où il veut —
Jusqu'au deuil plein d'amour des forêts exilées...

LES FOINS

Dans les sables pâles et les bruns argiles
Les semailles de l'Evangile
Ont fait prendre racine aux verdures fragiles.
Sur le terreau chrétien, au loin disséminées
Naissent, frêles, les graminées
Illuminées.
La lumière d'Avril après les nuitées fraîches
Fit se lever les foins légers.
La meule plantureuse ombrageant le verger
Evoquera l'Eté la paille de la Crèche...

Foins verts, foins lustrés dont la vague oscille,
Jusqu'à l'heure où, soudain, selon la prophétie,
Eclairs dans leurs flots clairs, luira la faulx qui brille...

Alors la bonne odeur des herbes baptisées
Par l'eau féconde des rosées
Parfumera l'amour de la terre embrasée ;

Alors beaux foins chauffés, vos senteurs dilatantes
Diront l'éternité de vos vertus latentes
Dans le silence ardent des heures éclatantes.

LES JONCS

Frères très humbles des roseaux,
Naissant comme eux dans la fraîcheur des eaux,
Haussant, affermissant les bords par leurs racines,
Les joncs dessinent
Les rives des ruisseaux.

Et grâce aux joncs l'eau limpide et rapide
Mire le ciel en ses miroirs liquides
Et grâce aux joncs, sans vase vermineuse,
Sans tourbillons dans son cours cristallin,
L'eau des ruisseaux courante et lumineuse,
L'eau des ruisseaux active les moulins.

Or devant Dieu contenant le sol meuble,
Le sol mal affermi des brousailleux talus,
Les joncs gardiens de l'eau sans tâche, sont les peuples
Qui plongent leur racine aux sources du salut.

Mais les jours sont prochains, prédits par Isaïe,
Roseau, sceptre du Verbe, où te profaneront
Tous les Judas par qui la Douceur fut trahie.

Alors, au bord des eaux les joncs se faneront,
Sans force et débordés par les talus croulants
Croupiront dans la vase au bord des eaux saumâtres,

Et peuples sans amour, comme aux jours idolâtres,
Sècheront au bord sec des marais pestilents.
Un feu soudain jaillira de leur chaume :
Jonchaie en flamme,
Cheveux de femme
Dans le vent!
Echevèlement fauve et qui va s'activant
O Prince de ce monde à travers tes royaumes!
. . . . . .
Puis la Paix de l'Esprit descendra comme un baume
Sur un globe nouveau, printanier et vivant.

Alors, près des roseaux et jusqu'en ces cavernes
Où sont morts les dragons,
Amour fera fleurir, o voyant de l'Averne,
Nos frères bien-aimés et verdoyants : les joncs!
Alors, Frère François, Petit Pauvre de Dieu,
Dans les sillons, tu lieras les javelles,
Et sur les murs de l'Eglise nouvelle
Les espaliers fleuris de la Vigne éternelle
Avec les joncs cueillis aux étangs radieux.

LE CHARDON

En haut des pics torrentueux, dans la rocaille
Où le hérissement de ses feuilles farouches
Tient en respect le lent serpent à tons d'écaille,
Gothique, le chardon qui fait gronder les mouches
Offre sa fleur austère au silence du ciel.
Cet humble paraît fier en sa vertu rigide.
La splendeur du désert l'a pris sous son égide.
Et du suc de ses fleurs l'essaim fera le miel.

FLEURS DE CHAMPS

Fraîcheur des fleurs, fraîcheur des lèvres.
Email des fleurs, émail des yeux.
Amour, o fleurs des champs, est l'adorable orfèvre
Qui vous créa sur terre à l'image des cieux.

Bluets : azur du jour, pavots : pourpre du soir,
Marguerites : candeur des splendides nuages ;
Tout le faste des ciels renaît en vos ramages
Parant les rubis verts des herbes de l'espoir.

C'est la Foi tout en blanc, abluant les pêcheurs,
Marguerites des prés, qu'à nos âmes enseigne
Votre mariale blancheur.
Le royaume du ciel habite ta fraîcheur,
Bluet, regard d'azur où l'Espoir du ciel règne ;
Et l'Amour arde en toi qui t'exaltes et saignes,
Coquelicot, tocsin des blés, martyr prêcheur,
Beau verbe exaspéré dont les ferveurs ne craignent
Ni la meute des vents, ni le pas des faucheurs!

Fleurs des blés, fleurs des champs, bienheureux qui
[vous aime.

Un saint nomme Jésus " la Fleur de Dieu. „;
" Je suis la fleur des champs „ dit le Verbe lui-même.
Fleurs des blés, fleurs des champs, l'auguste et tendre
[emblème
Pour les âmes qui ont des yeux!

L'HÉLIANTHE

Le calme clos fleuri devant la ferme heureuse!
La chaleur s'y parfume entre les tubéreuses.
Le rosier offre au jour les roses du matin.
Sur la ferveur des fleurs la verdure amoureuse
Elève l'hélianthe, ostensoir des jardins.

Parmi les dahlias, dominant les pinacles
Gothiquement aigus des mauves de candeur,
La fleur en orbe ardent monte dans la splendeur.
Le clos ensoleillé à l'air d'un tabernacle.

Jardin de l'Assomption, parfums de reposoir...
Buvant la clarté d'aube avant l'éveil des roses,
L'hélianthe embrasée, en vin d'apothéose,
Après l'or du zénith, boira le sang du soir.

Vierge pleine de grâce en ta fraîcheur trémière,
Aube qui enfanta le matin souriant,
Entre toutes les fleurs elle sut la première
Rendre son témoignage à la sainte lumière
De ton fils dont l'aurore embrasait l'Orient.
L'Hélianthe le vit qui émergeait des ondes
Où tout semblait la mort et la stérilité,
Lorsque tu l'élevas, aube pâle et féconde,

Ostensoir de la vie et cœur sacré des mondes,
Fruit d'or irradiant de ta virginité !

Et depuis ce moment l'extatique hélianthe,
Emblème de la fleur qui nous aveugle au ciel,
Dans la fête du jour où l'essaim fait son miel,
Vers le cœur de l'Eté sans répit s'oriente.

Sur sa tige élancée elle tourne avec lui,
Offrant à son amour un cœur toujours en flamme.

Ainsi de l'aube au soir, Hélianthe, mon âme,
Oriente ta fleur vers le Cœur de Celui
Que l'Amour incarna dans le sein de la Femme.

LE LIN CÉLESTE

Les lins de Flandre au bord de la Lys radieuse
Ouvrent vers les clochers d'humbles calices bleus.
Décor d'un Moyen-Age agreste et fabuleux.
Il flotte un fin parfum de légende pieuse.

La bienheureuse paix du jour à son déclin
Est virginale et maternelle, telle une aube,
Où les anges d'azur dans le lin de leurs robes
Viendraient cueillir en souriant l'azur des lins.

Les fleurs furent semées au Printemps de la terre
Par un Adolescent vêtu de lin très pur.
Ses nobles yeux d'enfant reflètent les mystères
Prédits par ceux qui se souviennent du Futur.

Le voici : Il approche, entouré de lumière
Dans le soir pacifique, une rose à la main.
Son pied ne heurte point la pierre du chemin
Qui mène sa candeur jusqu'au cœur des linières.

Il sourit. Son sourire éblouit le couchant ;
L'éclat de son sourire illumine nos plaines,
Où les oiseaux du ciel n'ont pas mangé ses graines,
Où l'onde et la lumière ont fécondé son champ.

Une oraison d'amour s'essore de sa bouche,
Tel un oiseau d'argent d'un calice de fleur.

— " Mon Père, par ma Croix, ma Chair et ma Douleur
Daignez bénir le lin. Que l'Ange impur n'y touche !
Faites qu'il soit cueilli par des doigts sans péché.
Qu'il devienne l'orgueil de ceux qui s'agenouillent,
Quand ils verront vers eux ma Mère se pencher
Pour les vêtir du lin filé à sa quenouille.

A l'heure où mes amants, triomphants du sommeil,
Appellent dans la nuit le lever du soleil,
Qu'il soit l'huile éclairant l'ombre du sanctuaire.
Qu'il soit pour mes martyrs un pur électuaire.
Qu'il soit le linge blanc : baptême des berceaux,
La nappe de ma Table et l'aube de mes prêtres,
Mon Père, et le linceul de ceux qui vont renaître
Et les cordages d'or du mystique vaisseau ! „

LA LOUANGE DU BLÉ

En vérité, en vérité je vous le dis,
Si le grain de froment qui tombe sur la terre
Ne meurt, il restera stérile et solitaire.
C'est hors des seuls grains morts que les blés ont grandi.

Ainsi l'a décrété ma Sagesse éternelle,
Afin que l'homme auquel j'offre à manger mon corps,
Songe, parmi les blés doux à sa faim charnelle,
Au blé surnaturel qui naquit de ma mort.

Moi qui jadis multipliai sur la montagne
Les pains figuratifs, j'ai dû mourir en croix
Avant que de pouvoir, par le blé des campagnes,
Multiplier ma Chair pour le peuple qui croit.

Mais depuis j'ai levé ma gerbe lumineuse
Et ma gerbe est debout parmi les blés dorés,
Jusqu'au jour où mon ange aidé par les faneuses,
Mettra dans mes greniers ceux qui m'ont adoré.

Alors, prenant mon van et nettoyant mon aire,
Je brûlerai la paille en ce brasier sans fin
Que mon Père alluma au jour de la colère
Et de mon froment mûr j'apaiserai ma faim.

Hérode! o ne dis pas que mon esprit s'égare!
Oui, je suis le froment de la Sainte Cité ;
Mais j'ai faim, car je suis aussi les deux Lazare :
Le Pauvre aimé des chiens et le Ressuscité! „

PASSIFLORE

Dans la torpeur païenne au jardin diapré
Une fleur m'a parlé de la Douleur divine.
Son calice est couvert de filaments pourprés ;
Ainsi le chef de Dieu, Roi couronné d'épines.
Interne hérissement de la couronne hostile,
Et les trois clous cruels formés par les trois styles !
Et les vrilles : fouets tordus par la violence
Des bourreaux flagellant avec l'âpre fureur
Qui de la chair de Dieu fit un haillon d'horreur...
Et le feuillage aigu qui dessine la lance !
Tout dans la fleur emblématique remémore
L'Ecce-Homo et le supplice dont la somme
Dépassa la douleur innombrable des hommes...

Bénit soit Christ souffrant dans l'humble passiflore !

Feuillage clair micassé de grésil,
Belle liane aux souples tiges enlacées
Autour des croix, le long des routes du Brésil,
Elle élève, en s'aidant de ses vrilles,
Sa flore liturgique où brille
Les fleurs d'amour de sa douleur violacée.

Mille insectes ardents, élytres métalliques,
Eclats vitrifiés de toutes les couleurs,
Attirés vers l'amour des corolles en pleurs
— Attrait mystérieux des larmes catholiques ! —
Sont capturés en de fins rêts de soie,
Tels des seigneurs cherchant dans le cloître un abri.
Or ton joug est douceur et ta souffrance est joie
Nourricière des collibris,
Amoureuse liane enroulée à la Croix,
Fleur du Fils de Marie.
Passiflore ! et tu dis à la terre où tu crois
Que la Douleur chrétienne est à jamais fleurie.

LES FLEURS PROPHÉTIQUES

Nappes de tulipes aux champs de Hollande ;
Sang vif sous les brumes d'un ciel protestant.
Pentecôtes de fleurs près des eaux somnolentes,
Gages du retour au Jour éclatant.

Pommiers fleuris de Brabant et de Flandre.
Chair végétale aux fruits incarnadins,
Saines senteurs que l'été va répandre
Dans les greniers bondés sous les toits à gradins.

Bouquets soudains
De pivoines flamandes :
Hors du sol gras, lèvres d'amour jaillies,
Lèvres en feu, dont l'ange en flamme d'Isaïe
Brûle aux charbons du soir les piétés gourmandes.

O fleurs d'ardeur sur les flancs des montagnes
De l'indomptable et capricante Espagne.
Gemmes de sang, grenats, rubis, sarde de feu ;
Jus rouge et rutilant des vignobles de Dieu.
Coquelicots sanglants violacés par l'ombre.
Roses pourpres, pavots dressant vos crêtes sombres
Vers le lion du soir, dont l'ardente toison
Se hérissant dans l'ombre embrase les gazons,
Du Roi du Saint-Amour vous êtes le bason.

Et blanches fleurs en fête nuptiale :
Les orangers au bord de l'eau qui brille.
Et roseraies de la Terre idéale :
Sous ton azur, Italie mariale,
Roses d'Assise aux vallons de l'Ombrie.

O Roses pareilles aux roses naïves
Que Fra Angelico peignit à Fiésole
Sous la ronde des anges aux couleurs si vives
Que leurs tuniques bleues éclairent leurs violes.

Et vous les fleurs de la France infidèle
— Les lys sont mort, voici les asphodèles —
O fleurs d'amour du pays tant aimé !
Roses de France effeuillez vos pétales !
L'enfer a déchaîné sa rafale fatale
Sur les plus beaux rosiers de vos clos parfumés.
L'enfer a dispersé les roses de la France ;
Mais ses rosiers ont des roses encor.

Il n'est pas vrai que tous les Lys soient morts !
Des côtes de Bretagne aux plages de Provence
J'ai vu les Lys renaître à la sainte espérance
D'un Lys mort en exil dans les ajoncs du Nord...

A LA GLOIRE DES ROSES

La roseraie abonde en fraîcheurs blanches.
Fragile éclat des chastetés encloses !
Au moindre vent croulent en avalanches,
Cœurs effeuillés, des pétales de rose.

Striant de sang les blancheurs éclatantes,
Par millions les rosiers aux ramures grimpantes
A contre-flot escaladent la pente
Du jardin clair.

Là-haut, se détachant dans la gloire totale
Des plans faits de lumière et de pourpre s'étalent
Sous le soir vif de l'air,
Cœurs dont nul souffle impur n'effleura les pétales.

Reines de pureté, de lumière et d'amour,
Reines dont l'âme en fleur dans la blancheur s'épure,
Reines s'illuminant à l'or fécond des jours ;
O fleurs aux cœurs de chair, o fleurs aux cœurs de sang,
Sous le rouge du soir en leur pourpre unissant
Le sang du Créateur au sang des créatures.

Le soleil s'est épris de la grâce des roses.
Toute ardeur de bonheur se reflète en ces fleurs ;
Aurores et couchants, heures d'apothéoses,
Aux rosiers de la Terre empruntent leurs couleurs.

Le Dante et Béatrice en s'aimant dans les roses
Ne savent plus si les matins du ciel
Ont fait neiger de Dieu sur leurs amours écloses
Ces pétales de feu, de lait blanc et de miel,
Ou si, les ravissant à de terrestres roses
Le vent les essaima dans les matins du ciel.

Pour leurs yeux d'espoir ivres de lumière
Ces fleurs sont des lèvres, des cœurs éclatants ;
Été des baisers après le Printemps,
Effeuillant sur leurs pas les blandices trémières.

Chaste féminité : pétales de l'aurore.
Sang mâle, sang brûlant : pétales de midi...
A voir à l'infini les corolles éclore
Dans la beauté du soir Dante s'arrête et dit :

— " Le sang des rosiers d'aube offrait des fleurs si pâles
„ Que leurs pâleurs apparentaient leurs blancs pétales
„ A l'aubale pâleur des tremblantes opâles.

„ C'était un sang d'enfante, où, tendre, se mêlait
„ Un peu d'un vin limpide à des nacres de lait.

„ Vers un ciel de turquoise, hors des flots d'émeraude,
„ Jaillissez, fleurissez avec le jour lointain,
„ Sang des saints innocents massacrés par Hérode ;
„ Enfance des martyrs, o Roses du matin !

„ L'opalescente chair des rosiers devient rouge.
„ L'horizon se fleurit d'un rosaire d'amour
„ Où serpente du feu comme un fleuve qui bouge
„ Autour de ta ferveur, Rose ardente du Jour !

„ La Terre, Béatrice, est couverte de roses
„ Et le jaillissement des plantes aux tons clairs
„ Prophétise à mon cœur que des tombes décloses
„ Résurgiront un jour les roses de la chair !...

„ Mais déjà la nuit vient crucifier la vie.
„ Effeuillez vos parfums, o sœurs des encensoirs
„ Epandez vos rubis, chasses épanouies,
„ Fleurs des derniers martyrs au fond du dernier soir!

„ Et vous, flores de verre, aux églises fleuries,
„ Rosaces des vitraux qui flamboyez d'amour,
„ Vous qui symbolisez Notre-Dame Marie
„ Offrant son cœur de Vierge à l'effusion du Jour ;
„ O fleurs qui fleurissez dans la Pierre éternelle,
„ Candeur translumineuse et pudique roseur,
„ O fleurs du Paraclet, inaltérable sœurs
„ De la Rose qui s'ouvre en l'aurore immortelle,
„ Mon cœur retrouve en vous, quand le soir vous colore,
„ Au fond du temple obscur où votre iris décore
„ Les cuivres éblouis par leur propre splendeur,
„ Effervescent jardin des gemmes de l'ardeur,
„ L'amour exaspéré des rosiers de l'aurore.

„ Calices que le vin du crépuscule arrose,
„ — Virginité des lys, sang des coquelicots —
„ Offrez votre beauté, gemmes du jardin clos
„ A la Rose bénie entre toutes les roses. „

LA LOUANGE DES LYS

Fleurs de calme dans le mystère
Paisible et grave des églises,
Thyrses blancs dont s'idéalise
Le silence des monastères.

Sceptre des âmes boréales
Domptant le dragon vinculé,
Couronne des immaculés,
Fleurs des blandices idéales.

Trésor ineffable et fragile
Du blanc ! synthèse des couleurs ;
Les lys !... Un parfum d'Evangile
Emane de leurs chastes fleurs.

Lys du temple devant l'oracle,
Fleurissant l'or du chandelier,
Lys du bassin, lys des pilliers,
Ils figuraient le Tabernacle
Vivant et vierge où Jésus-Christ,
Par l'œuvre aimante de l'Esprit

Prit notre chair pour habitacle.

Lui-même est le Lys des vallons
Issu du Lys incomparable,
Marie est ce Lys admirable
De la Terre que nous foulons.

Marie est le Lys du cantique
Et son Dieu devenu son Fils
Est le plus beau parmi les Lys
Au geste droit, hiératique.
Jésus, Lys entre les épines,
Exposant sa douleur divine
Aux yeux en pleurs des fleurs mystiques.

Et c'est d'Elle que le prophète
Avait prophétisé, disant :
" Ainsi qu'un Lys resplendissant
Fleurira le désert en fête. „
Désert des âmes d'Israël,
Dont Marie est la gloire ardente,
Qui fleurit de fleurs abondantes,
Les bords des fleuves éternels.

Lys que la Madone a fait naître,
Parmi vos candeurs j'ai vu paître
L'Agneau sans tâche des Noëls.

Et vous les Lys qui sur les heaumes
Fleuronniez les fronts de ses fils
Quand Jeanne sauvait le royaume,
Le chrétien royaume des Lys !

Blancheurs que des doigts sanguinaires
Ont trempées au sang innocent,
Floraison de neiges lunaires
Dans l'or des couchants flavescents,

Vous renaîtrez et, filiale,
Celle qui vous avait quitté,
Au lieu de son iniquité
Plantera la fleur liliale.

Alors comme aux âges gothiques
Les Lys royaux refleuriront
Et nos âmes se vêtiront
De vos blancheurs eucharistiques

Surpassant la blancheur des monts
Dressés dans les matins candides,
O Lys plus humblement splendides
Que la gloire de Salomon !

Delft, le 18 juin 1904.

LES VÉGÉTATIONS DE LA MER

Au fond vert-moussu du mouvant cristal,
Que griffe — éclairs
D'argent clair, —
Le poisson rapide écaillé de métal,
Fleurit, émerveillé, l'éden qui apparente
Aux animaux brillants des lames transparentes
Arc-en-ciel submergé, l'océan végétal.

Lumière sous-marine, allumant comme une aube
— Aube de l'espérance au meilleur devenir —
Paradou de l'abîme où les fleurs de ta robe
Chantent, mère des flots, l'unitaire avenir.

Miracles de tons chauds
Jaillissantes corolles !
Incessamment lustrés par le glacis des eaux ;
Vastes couverts noyés où, dans des arbres drôles,
Mille poissons incandescents font les oiseaux.

S'abandonnant au rythme océanique
Flouve liquide, algues fluentes,
Flore mêlant dans l'eau ses fastes botaniques
Aux onduls chatoyants des bêtes ondoyantes.

Végétation tour à tour claire et floue,
Moires qui se jouent,
Rameaux capillaires ;
Cheveux qui se nouent
Autour des corallaires,
Puis qui se dénouent.

Des prismes vivants :
Méduses, polypes,
Glu resplendissante aux nuancés savants
Versicolore gelée océane,
Confondent leurs filets mouvants
Avec cents lianes,
Que l'eau semblable au vent
Berce de l'isis naine à l'éponge en tulipe.

Bosquets illuminés d'améthyste et d'opâle.
Chrysanthèmes des mers : achtinies dévorantes.
Confins mystérieux où mollusques et plantes,
Sous les dentelles des gorgones épiscopales,
Mêlent les trois règnes de façon troublante.

Ici la pierre est arbre et l'arbre est animal.
Ici la bête en fleur se cuirasse de pierre.
Et l'onde
Baigne un monde,

Imprécis, anormal,
En incessant remous que moire la lumière.

O sermon franciscain des forêts incertaines
D'être marbre, plante ou poisson.
Origine commune et que l'on croit lointaine,
A l'orgueil des humains souriante leçon !...

Partout sous la grâce aquatique des algues
Des branches pêchent, des fleurs mangent.
Le végétal marin hausse sa vie étrange
A celle, descendante, du polypier qui calque
L'albâtre arborescent des sveltes madrépores...

Spectacle extasiant ! L'océan remémore
Qu'en l'Océan divin l'homme se hausse à l'ange !

Echelle de Jacob ! Echelle de la vie,
Echelle qui jaillit de la mer à Marie !
Végétaux, animaux sur le même échelon !
Ah ! clamer le mystère écrit dans les vallons
De la mer édenique en sa beauté fleurie !

SUR LA COLLINE DES PARFUMS

Réveil d'argent resplendissant !
Mon âme, où le matin se mire,
M'a conduit à travers des jardins ravissants,
A la montagne de la myrrhe,
A la colline de l'encens.

Dès l'heure où le soleil, dépassant la colline,
Manifesta sa gloire en lançant ses rayons,
Toutes les fleurs en riants carillons,
Calices bleus, jaunes et vermillons,
Mêlèrent au chant clair des cloches cristallines
Le cantique éclatant de leurs parfums pieux.

Seigneur, j'ai vu les fleurs s'ouvrir comme des yeux
Vers le matin splendide et j'ai vu ton sourire
Dans la fleur aveuglante épanouie aux cieux.

Vers le cœur vif des fleurs là-haut s'unirent
Et ta Lumière et ta Chaleur.
Ainsi, lorsque ta Grâce opère dans mon âme,
Amour descends sur elle en tulipe de flamme ;
Et le Feu descendit sur la colline en fleur.

Le Feu ! et l'or des fleurs apparut l'or des mages.
Les aromes de l'oliban
Sous la tente d'azur, Astre du témoignage,
Mêlaient en balsamique hommage
Les senteurs de Saba aux senteurs du Liban.

L'Encens mystérieux commandé à Moïse
Et sur les deux penchants que tant de fleurs irisent,
Les gommes de la myrrhe embaumaient l'amyris ;
Aux odorants bosquets de la florale église
O les parfums d'amour d'Esther et de Balkis !
O les parfums d'amour de Marie Magdeleine
Portant du nard d'épi au Bien-Aimé
Et sur ses cheveux d'or, mêlant, double fontaine,
L'essence très suave à des pleurs parfumés.
Relents des aloès et de la myrrhe en larmes,
Baume dont Nicodème oignit le divin Corps
Et qui fait oublier, tant ce parfum les charme,
Les odeurs de ce siècle aux amants du Dieu mort !

Tous les aromes saints
Echappés en essaims
Hors des fleurs que lutine
Le souffle des lointains
Embaumaient le matin
Où tintaient les matines.

Leur effleuve m'apprit que la clarté divine
Agréait le parfum qui de cette colline
Montait en cette aurore, incorruptible et tel
Que montaient autrefois les encens de l'autel
Où pour Adonaï brûlaient vos aromates,
Casolettes d'or pur des prêtres de Lévi !

Soudain je vis
Un être de clarté rayonner à la droite
De la colline en fleur : céleste adolescent,
Il tenait par la tige une rose écarlate
Et balançait la fleur comme un vase d'encens.

Seigneur ! je vois encor son geste éblouissant
Sous la lyre de feu que dessinaient ses ailes !

Et je compris. Tous les amours de vos cœurs frêles,
Fleurs ! innombrables fleurs ! de nos étés défunts,
Renaissent à jamais dans les fleurs immortelles
Qui sur cette colline exhalent vos parfums,
Afin qu'au jour nouveau tout le passé se mele,
Dans l'hymme matinal des hauts clochers latins
Et que monte avec eux vers l'Eternel Matin
Le tribu parfumé de nos amours fidèles !

La Flore Empoisonnée

LE TAMARIS

Du sable, des cailloux sous un astre implacable,
Malingre, suffoquant dans les matins sans air,
Courbé, séché, vaincu par le feu qui l'accable,
En vain le tamaris implore le désert.

Arbre dont la souffrance à jamais isolée
Rend la solitude âpre encor plus désolée.
Jamais nul espoir d'ombre et ce mortel silence
Qui pèse énorme et gourd sur la garigue immense.

Là-bas est le Rocher d'où le bras de Moïse
A fait jaillir la source fraîche du salut.
Là-bas est la Fontaine où boivent les élus,
Là-bas est la fraîcheur de la forêt promise.

Blasphémant le soleil, la plante enracinée
Dans ce sable recuit par la fureur du jour,
Dresse, bras monstrueux, ses branches calcinées,
Qui resteront sans fleurs et sans oiseaux, toujours.

De son bois charbonneux, âcre, une odeur émane,
Autour de sa détresse en la plaine endeuillée
Se fane, s'éparpille et se meurt sa feuillée

Que n'emperleront plus les perles de sa manne.

Le soleil l'a maudite et les vers du remords
Ayant rongé le cœur ont entamé l'écorce
Elle est à bout de sêve, elle est à bout de force,
Le feu du désert blanc la poursuit dans la mort.

Le Tamaris est mort il y a des années.
Horrifiant squelette il hante encor ces lieux,
Convulsif et pareil en sa rage obstinée
Au monarque apostat qui voulait braver Dieu.

O ce geste éternel de révolté qui souffre !
Orgueil deux fois dompté : par le ciel et les vers ;
Orgueil carbonisé sur l'horizon de souffre,
Corps damné qui se tord dans la soif de l'enfer.

L'ABSINTHE

Salomon croyait-il en sa mélancolie,
Cueillir de la sagesse aux prés de la folie ?
Et sur les pommiers morts de ses vergers charnels
Voir mûrir les fruits forts de l'Amour éternel ?

Nul miel n'était plus doux, femmes, que vos tendresses.
Aux sens de Salomon nul bien n'était plus cher,
Putrescibles beautés aux félines paresses ;
Et ses fièvres ont bu l'absinthe de la chair :
Absinthe des baisers, absinthe des caresses !

Fleuves de volupté où le cœur en détresse,
Pour l'illusoire amour des nixes aux yeux verts
Se livre à l'amertume abyssale des mers :
Absinthe des baisers, absinthe des caresses !

Attrait de l'inconnu, promesse trop suave,
Par qui le cœur s'égare au bourbier de l'instinct.
Quand le leurre apparaît dont il s'est fait l'esclave :
O désert ! o néant ! o mirages éteints !

Et pour désaltérer l'ardeur qui le tiraille,
Pour apaiser le feu qui mange ses entrailles,
Le pauvre amour païen de l'amant qui se raille
N'a rien que ta perfide et torride liqueur,

Désir inassouvi, absinthe des rancœurs !...

Et vous ! malheur à vous, o juges de la Terre !
A vous qui trahissez la justice ici-bas ;
A vous qui intimez au faible de se taire
Et qui semez l'absinthe au devant de ses pas !

Prêtres des sanhédrins, Pilates des prétoires,
Vous tous qu'a dénoncé la colère d'Amos,
L'ange prophétisé par l'aigle de Pathmos
Mêle l'absinthe à l'eau que vos remords vont boire.

Voici ce que prédit le Juge d'Israël :
— " Je nourrirai ce peuple en son apostasie
Avec l'absinthe du péché et l'eau moisie
Que boira son orgueil sera de l'eau de fiel „.

Absinthe des remords, infernale ambroisie !...

LA FLEUR DU NÉANT

S'allongeant dans l'air noir comme au fond d'un tom-
Tyranne asiatique aux paresses tigrées, [beau,
La lente, la perfide et la jaune soirée
S'endort. Les lamas blancs allument les flambeaux.

La lune, o nénuphar, émerge ; Fleur de l'eau
Elle mire en la mare aux ténèbres moirées,
Eléphant morne à la lourdeur démesurée,
Le temple du Bouddha que hantent les corbeaux.

Le flux de la nuit verte abolit toute chose.
Le deuil du crépuscule éteint les lauriers roses.
L'horizon est mûré, les lamas se sont tus.

C'est l'heure où va s'ouvrir, o flore du sommeil,
O flore du néant exécrant le Soleil !
Sur l'eau, veuve du jour, le *Nymphea lotus.*

LE ROSIER SATANIQUE

Le venin des fleurs d'ombre empoisonne la nuit
Mauvaise et lourde, où flottent, frôlant, des fantômes ;
Les ronces du péché mêlent à leur ennui
Les roses du désir ivres du sang des hommes.

Blême, l'adolescent au geste hiératique,
Erigeant sur un ciel crépusculaire et d'or
Le marbre vierge et fier de sa beauté gothique,
Sent grandir sur sa chair le rosier qui la mord,
Le rosier redoutable aux épines de mort,
Le rosier dont les roses sombres sont des bouches
Qui lui suscent la vie et l'enserrent, douleur !
Dans l'entrelac savant de leur buisson farouche,
Pour le rite effrayant de leurs lèvres de fleurs...

LES CHAMPIGNONS

Couleur de cadavre ou couleur de sang,
— Volvaire gluante ou phalle turpide —
Sur les détritus du sous-bois putrescent,
Sur les bêtes mortes dans l'humus humide,
Ne se nourrissant
(Trop adéquate nourriture !)
Que du ferment empoisonnant des pourritures,
Champignonnent les saprophytes moisissants.

Plantes sans racines et sans feuilles vertes ;
— Ames sans foi ferme et sans espérance —
Plantaire hérétique de protubérences
Vénéneusement inertes.

Si quelques-uns d'entr'eux ne nous donnent la mort,
C'est que leur secte a cru sur du bois moins putride,
Débris de ces rameaux hachés du Tronc viride,
Et leur sève apauvrie est nourrissante encor.

Au taillis automnal, basalique déserte
A tous les vents offerte,
Dont les mornes arceaux croulent au moindre vent,

Non plus sur le bois mort, mais sur l'aubier vivant,
Pour pourrir à loisir les pilliers vénérables,
S'accroche par milliers le parasite infâme,
Pareil au mal charnel qui ronge jusqu'à l'âme
L'apostat dont l'orgueil rampe devant des femmes.

Et l'enfer a bénit son engeance innombrable.

Non content d'attaquer la force des grands arbres
— Colonnes de l'église houleuse des forêts —
Pour l'œuvre vénéneuse en incessants progrès,
Les parasites vireux marbrent
D'étranges marbrures les pommes
Que mûrit l'Ostensoîr dans les vergers de Rome.

Se fiant au renom des vieux pommiers sacrés,
Quiconque mangera de leurs pulpes lépreuses,
Laissera, peu à peu, dans sa foi ténébreuse,
S'infiltrer l'hérésie en fin poison sucré.

Plus hideux que les saprophytes
Et donc pour le sacrilège plus dignes,
Sur le Froment et sur la Vigne
S'acharnent, monstrueux, d'infimes parasites.
Microscopiques et tapis
Dans le plantaire encharistique,

Midlew de la treille,
Rouille de l'épi,
Les champignons dévorants font vermeille.
Et depuis trois cents ans leur occulte tactique
Détruit jusqu'à l'espoir des récoltes mystiques
Partout où le Veilleur chrétien s'est assoupi.

Et tandis qu'aux pays des lourdes bières blondes
Dans le brassin des exégèses infécondes
Fermentent sans répit de nouvelles levures,
Les saints dont le sang se corrompt,
Attendant qu'un second Néron
Allume l'orgie d'or où leurs chairs périront,
Voient leurs chairs se parer d'horribles tavelures...

LES JARDINS DE LA GOURMANDISE

Où passent les mauvais bergers
La terre est grasse. Elle est repue
De morts et de purins qui puent
Mais qui fécondent ses vergers.

Pommes rouges, rondes et mûres,
Poires, grenades, abricots,
— Tulipes et coquelicots —
Y fleurissent sous les ramures.
Oranges d'or, dattes et figues,
Enormes grappes de raisins,
Vous voici pour tenter les saints
Selon la soif et la fatigue.

Les tons les plus chauds de la chair
Enluminent vos pulpes fraîches,
Lombes des velouteuses pêches
Et vous êtes rongés des vers!
Et malheur à qui vous gloutonne
Fruits trompeurs des fauves automnes!
Fruits dont le jus incandescent
Descend dans nos corps innocents
Pour se mêler à notre sang
Et le brûler de convoitise ;
Fruits dont la seule vue attise
La gourmandise de nos sens...

LA LÉGENDE DE LA VIGNE

En un site idéal, ancien jardin du monde
Où la terre opulente ignorait les hivers,
L'Eternel Vigneron des fruits de l'Univers
Vint transplanter sa vigne au bord des eaux profondes.

De la terre où son cep vivait en servitude
Il la tira lui-même et sa main l'a plantée
Dans le pays bénit promis par sa bonté.
Là l'été de la vie enflait sa plénitude.

Là coulaient dans les fleurs l'abondance du miel.
Et l'hymne des bergers aux chansons des glaneuses
Se nouait dans l'azur; puis fusait jusqu'au ciel.
Là penchaient vers leur soif ses grappes lumineuses.

Il l'y planta d'un plan exquis et tout autour
Fit courrir une haie en fleur, ôta les pierres,
Et quand la féconda l'amour de sa Lumière,
Construisit au milieu le pressoir et la tour.

Les oiseaux de la Vigne enchantaient sa jeunesse
Et la sève montait à travers des chansons.
Pour prix de son vin fort le royal échanson
Eût volontiers cédé son bœuf et son ânesse.

De la plage à la plaine et de la plaine aux monts
En ce temps là règna l'espérance bénigne.

Israël savourant à l'ombre de sa vigne
L'abondance et la paix, bénissait Salomon.

Le sceptre d'Israël était fait de ses branches.
Sa tige s'érigeait du sein de ses rameaux
Altièrement, devant la profondeur des eaux.
Ses fruits sur les penchants gonflaient leurs avalanches.

Les vierges de Saba et les vierges de Tyr
Appendaient comme des joyaux à leurs oreilles,
Grappes d'ambre doré ou grappes de saphir,
La luminosité velouteuse des treilles.

Les fruits surentassés de la récolte immense
Débordaient chaque automne hors le vaste pressoir ;
Le bon moût fermentant embaumait le silence
Où s'endormait, rouge de vin, le ciel du soir.

Alors, toute à l'orgueil de sa maturité
La vigne fut ingrate. Au lieu de reconnaître
Qu'elle devait sa force et sa vie à son Maître,
Elle nia le Nom de ce Maître irrité.

Folle, elle espéra même aux yeux gourmands des
[hommes
S'affermir en sa gloire ayant renié Dieu.

La vigne n'offrit plus que des fruits odieux
Plus pourris que les fruits des provins de Sodome.

— : " Vigne, J'ai fait pour toi tout ce que je devais.
„ Vigne tu m'as trahi dans ma juste espérance,
„ Rien ne te restera que ton exubérance.
„ Je maudis tes fruits mûrs, abondants et mauvais.

„ J'arrache sa haie vive et la livre au pillage.
„ Je démolis ses murs pour qu'on la foule aux pieds !
„ Je veux, vents embrasés, que vous vous attroupiez,
„ Pour dévorer ses bois, ses fruits et son feuillage ! „

Ainsi clama d'en-haut l'Eternel courroucé.
La flamme environna cette vigne maudite.
Et la vigne eût le sort des palais sodomites :

Au lieu de sa splendeur les ronces ont poussé.

LA FORÊT PAÏENNE

Mon âme a visité sous terre l'antre énorme
Où, dans l'ombre éternelle et la mort enlisés,
Plus sombres que cette ombre impénétrable, dorment,
Taillis des temps païens, vos troncs carbonisés.

Arbres des bois détruits, géants morts sans suaires.

Les fleuves disparus — anciens dieux ensablés —
Les ont portés vers le vase des estuaires,
Que les sauriens changeaient en vastes ossuaires
Et que les alluvions des siècles ont comblés.

Reptiliens, leurs rameaux gonflés d'ardeurs sauvages
Abritaient au temps des idoles les sylvains :
Boucs-démons dont le poil empestait les ravins.

Le Prince de ces boucs avec des yeux de rage
A dénombré depuis la Croix chaque ravage
Exercé sur ses bois par l'éclair des orages !

Avant la Croix, la chair y était adorée.
La charnelle chaleur des frondaisons dorées
Enivrait l'air brûlant de vos fauves orées,
Sylves des soirs païens que tordait le désir...

Effluves de parfums, effluves de plaisir !
Fureurs bestiales d'un amour gonflé de haine,
Qui roulait dans la ronce hirsute, sous les chênes.
Les branches, bras velus, se tendaient pour saisir
Les torses provoquants de ces hamadryades,
Démonnes des halliers, instincts des grands couverts,
Dont les voyants charnels des païennes pléïades
Aux troncs des chênes roux enracinaient la chair.
Mais le Verbe est venu. L'Arbre-Roi de son règne
Réunit sous ses bras, ouverts pour les bénir,
Tout le Passé, tout le Présent, tout l'Avenir.

Jésus est la Lumière adorable qui saigne
Entre les halliers noirs aux grands soirs de l'azur.

Hélas, le doute a fait tous les sentiers peu sûrs
Qui jadis sous les bois menaient à sa Croix sainte.

Priape et le Bouddha autour de la Croix sainte
Sèment, parmi les lys, les pavots et l'absinthe.
O Sylve démoniaque aux rameuses étreintes :
Le bois païen renaît avec les dieux impurs !

Panthéistique insurrection des sèves !
L'humus surchauffé s'enfle, se soulève.
Bouillonnement des feuillages à la lumière
De l'impudique été... Chevelures, crinières,
Griffons combattant des titans !
Les ramures se transpénètrent
Dans un corps-à-corps halletant.
Toute la sylve s'enchevêtre.
Aux clameurs des sylvains en démence

Hamadryades renaissantes !
Vagues des feuilles incandescentes :
Flux et reflux, marée immense !
Flotte aux mâtures qui tangent,
Tumultueux troupeaux de fauves
Feuillées rouges : gueules et langues,
Qui s'élancent et puis se sauvent.

La sylve énorme entre en chaleur
Et les meutes de sa luxure
Font se tordre sous les morsures
De leurs crocs durs comme des pinces
Des troncs qui grincent
De douleur.
Par la savane aux crins sauvages
Les vents ardents font leur ouvrage !
Les vents crépitent, les gazons
Brûlent les sabots des bisons
Qui s'accouplent à l'horizon
Devant un ciel chargé d'orages.

La ramée houle, l'écho brame

A travers les sylves infâmes
Qui se roulent dans le péché.

Tout-à-coup, du sois-bois désséché,
Changeant la forêt en bûcher,
Le feu jaillit, grandit vient la lécher,
Avec ses cent langues de flammes !...

La terre en fougue, les bois fous
Ont des bondissements de bêtes !
Et de lames dont les élans roux
Dardent des flammes de feu sur leurs crêtes !

Les pourvoyeurs du feu ont éventré la terre
Où depuis deux mille ans ta lubricité dort
Charbon ! gisement noir qui fus la sylve d'or.
Ils ont creusé des puits dans la nuit du mystère
Qui conduisent leurs mains aux mines du bois mort.
Les pourvoyeurs du feu ont éventré la terre.

Charbon fait des débris de la forêt païenne
Que ces chercheurs d'erreur par l'Instinct suscité,
Déterrent en l'honneur de Pan réssuscité,

Le feu, de bois en bois, transforme en la géhenne
La terre où sa fureur détruira leurs cités !
Le feu vengeur, le feu t'allume et te rend braise
Charbon accumulé par tes adorateurs.

Sur la terre où renaît le culte du Menteur.
Pour que d'un siècle impur un pur Eden renaisse,
Humus des temps païens, l'Ange exterminateur
Alimente avec toi la terrestre fournaise !...

Le Symbole des Arbres

L'HYSOPE

Dix fléaux vont frapper la Terre de l'angoisse.
Le Nil, père des eaux, au geste d'Aaron
— Dieu-fleuve où se mirait l'orgueil du Pharaon —
Voit son azur sacré changer en sang qui poisse.
Le Nil cruorescent déborde sur les plaines.
Son cours rapide et lourd charrie aux horizons
Sa rouge horreur et les fétides cargaisons
Des poissons pourrissants dont son eau pourpre est
[pleine.

Grenouilles et crapauds assourdissent les villes.
Le ciel s'est obscurci du vol des moucherons.
La lèpre, les tumeurs dévorent les chairs viles,
L'éclair fracasse les espoirs des bûcherons !
Toute l'herbe des champs s'affale sous la grêle.
Un vent brûlant amène au royaume maudit
Le peuple dévorant des longues sauterelles.
La ténèbre noircit l'azur : il est midi.

Trois jours ont vu règner cette ténèbre opaque.
Elle a noyé trois jours les sphinx et les tombeaux.
— " Vous qui tuez l'agneau pour célébrer la Pâque,
„ Trempez l'hysope en fleur dans le sang de l'agneau.
„ Avec l'hysope en fleur sur le haut de la porte
„ Et sur les deux poteaux tracez le sceau du sang,
„ Car l'Ange va montrer au Pharaon puissant

„ Que la force d'en-haut demeure la plus forte.
„ Que pas un d'entre vous avant le jour ne sorte !
„ Au lever de l'aurore un peuple gémissant
„ Eploiera sa douleur sur ses enfances mortes !
„ Avec l'hysope en fleur sur le haut de la porte
„ Et sur les deux poteaux tracez le sceau du sang. „

Ainsi parla Moïse au futur Israël.
Et tous, prêts au départ vers la calme patrie,
Ont cueilli les bouquets de l'hysope fleurie
Préfigurant la chair de l'Agneau de Noël.

Depuis cette nuit là l'hysope aux fleurs candides
Qui trempa dans le sang de l'Agneau rédempteur,
L'hysope, humble arbrisseau naissant sur les hauteurs,
Jaspe de fleurs de sang son feuillage viride.

Au vivant que sa lèpre allait putréfier
Et dont la pourriture esseulait la souffrance,
L'hysope offrait la fleur du salut : l'espérance
Par qui son corps hideux serait purifié.

Toi qui ressuscitas par ta seule Parole
Les cadavres errants, guérisseur des lépreux,
Tu renais dans tes saints dont le chrétien symbole
Promet la chair céleste à ces corps ténébreux.

Naguère un cœur flamand qui brûlait de tes flammes :
Damien ton serviteur est mort pour les sauver !
Jésus, mais sur quels monts feras-tu se lever
L'hysope exorcisant la lèpre de nos âmes ?

Arrose-nous, Seigneur, comme l'évêque arrose
Les hauts murs de granit de tes temples nouveaux,
Avec l'hysope en fleur viens arroser les roses
Des derniers soirs du monde, avant le Renouveau.

Prends nos corps, prends nos cœurs ; lave-nous, o Fontaine.
Je connais mon péché, tu connais ma douleur.
Je deviendrai plus blanc que la neige et la laine
Si tu viens m'arroser avec l'hysope en fleur.

LA PARABOLE DU ROI DES ARBRES

Sous un nouveau Caïn rouge de fraticides,
Le sang de Gédéon a failli se tarir.
Mais Joatham a fui celui qui fait mourir,
Comme l'Enfant fuira l'Hérode déicide.

Garizim ! et sur ta montagne
Entends-tu ce clame au vent
Le dernier-né, le survivant
Que l'ombre du Père accompagne ?

Habitants de Sichem entendez-vous sa voix
Crier vers vous qui gravissez la route,
— : " Comme vous voulez que Dieu vous écoute,
„ Ecoutez-moi !

„ Les arbres afin d'élire
„ Un arbre royal, digne de leur choix
„ Un jour s'assemblèrent et dirent
„ A l'olivier : " Sois notre roi ! „

Mais l'olivier répondit à ses frères
— : „ Puis-je abandonner mon suc précieux,
„ Et mon huile d'or avec quoi s'éclairent

„ Les hommes, les dieux ? „

„ Les arbres, alors, au figuier crièrent
— : " Viens règner sur nous ! „
— " Puis-je abandonner les pulpes trémières
„ De mes figues noires aux parfums très-doux ? „

Et ce fut encor le tour de la vigne
Qui leur répondit comme ils l'appelaient :
— : " Puis-je abandonner pour un vain insigne
„ Le sang de mes fruits plus doux que le lait? „

Et les arbres à l'unisson
S'écrièrent : " Que le buisson
„ Soit notre Roi ! „

Et lui, nain épineux, à leurs souhaits sans nombre,
— : " Je le veux, clama-t-il, si vous suivez la loi
„ De vous reposer sous mon ombre ! „

LES SAULES

Israël tout entier était semblable à Job.
Le joug de Babylone accablait ses épaules.
Les fils déracinés des glèbes de Jacob
Assemblaient leurs douleurs près du torrent des saules.

Les saules du torrent protégeaient de leurs ombres
Avant l'exil des juifs l'énorme Bohémoth.
Et dérobant sa tête aux flèches de Nemrod
Les saules du torrent aimaient le monstre sombre.

Maintenant leurs rameaux alourdis de remords,
Offraient aux fronts des Juifs leurs tristes retombées.
Mais eux demeuraient là, muets comme des morts,
Et des larmes de feu brûlaient leur peau pombée.

Le silence était lourd du regret de Sion.
Les yeux des exilés s'attardaient sur les rives
D'un fleuve où les soirs las trainaient à la dérive
Vers l'exil et la mer le regret des rayons...

Le désir des douleurs c'est la vie esseulée.
Hélas et leurs vainqueurs leur demandaient des chants
Les harpes de Sion pendaient dans les saulaies
Et n'ont pas répondu au désir des méchants.

Vers les nuits de Chaldée, hors des harpes silentes,
Les invisibles doigts du vent mélodieux
Ont tiré — lamento ! — une oraison dolente :
Cantique d'orphelins qui se plaindraient à Dieu.

Les saules entendaient l'accent de cette plainte,
Les saules comprenaient que la douleur est sainte ;
Les saules frissonnaient selon les harpes d'or,
Et c'est depuis ce temps qu'ils ombragent les morts.

LA PLANTE ADMIRABLE

Ombre de vie offerte à l'amour des ramiers,
Au sol de votre Peuple, o Dieu, j'ai pris racine,
J'ai été affermie en la cité divine,
Telle au sol de Cadès la force des palmiers,
Telle en haut du Liban la majesté des cèdres,
Tel aux forêts du nord le silence des hêtres,
Tel au mont de Sion un éternel cyprès.

A bénir le Soleil mon cœur est toujours prêt.
Dans son ascension d'or mon amour l'accompagne.
Je suis le bel olivier bleu dans la campagne,
Je suis le sénevé tintamarrant d'oiseaux,
Je suis le doux platane au bord calme de l'eau.

Arbre du crucifix, o Bois de l'Esprit-Saint,
Mon tronc fut le premier de tous les tabernacles.
En moi s'est accompli le plus beau des miracles :
Celui qui m'a créé a vécu dans mon sein.
Je suis le germe pur d'où le Cep, d'où le Signe
A jailli triomphant du judaïque hiver,
Je suis, o Golgotha, la Mère de ta Vigne,
Et le sang de mon Fruit empourpre l'Univers.

LE FIGUIER DE CHANAAN

Dans la terre d'huile et de miel
En la félicité promise
D'un beau pays semblable au ciel
Vers où les conduisit Moïse,
Les enfants du Dieu d'Israël
Ont cueilli les figues exquises.

Et déjà l'Epoux revient voir
Et l'Epouse aux yeux de colombe
(Dont, chaste, la beauté s'estompe
Dans le calme amoureux du soir
Sous les feuillages qui retombent)
Le figuier vert de leur espoir.

Et l'Epoux a dit à l'Epouse :
" Les fruits du figuier vont mûrir. „
Et l'Epouse de sa voix douce
Murmure : " Il ne peut pas mourir,
Car j'aurai pour le secourir
L'Amour qui m'a rendue Epouse.

Comme jadis Abigaïl,
Abigaïl au frais visage
Offrit à David en exil,
Roi terrible au cœur plein d'orage,
Les figues des brillants rivages
Que reflètent les eaux de Nil,

Ainsi l'Epouse tutélaire
En souriant au Bien-Aimé
Offrira les fruits parfumés
Qui feront tomber sa colère,
Jusqu'au jour où, grappes stellaires,
Les mondes seront consumés.

Alors les étoiles funèbres,
Fruits maudits d'un figuier géant,
Tomberont du haut des ténèbres.
Et les cieux demeurés béants
Verront dans la nuit du néant
La chute des mondes célèbres.

Cœur de Dieu ! quand ce jour viendra
Souvenez-vous de votre Amie !

— Oui, contre la bête ennemie
Ma Force, alors, te soutiendra

Femme, et mon Cœur se souviendra
Des corbeilles de Jérémie.

L'une enserrait les figues mûres,
Que Babylone apprécia,
L'autre enserrait la cueille impure
Symbolisant Sédécias
Et ceux d'Egypte qui moururent
Sans que mon Cœur s'en souciât.

De nouveau cette parabole,
Que l'oubli du siècle voila,
Retrouve comme alors, hélas,
La qualité du symbole
Qui jadis, grâce à ma parole,
Au prophète s'y révéla.

Et voici le figuier stérile
Dont les fruits me sont inconnus.
Or, ayant faim je suis venu
Vers cet arbre aux rameaux débiles
Et ses rameaux sont restés nus;
Va donc au feu bois inutile!

Mais toi, figuier miraculeux,
Mais toi, pavois de nos tendresses,
Qui croîs, fleuris et qui redresses
Dans le vent ton feuillage houleux,
Sois désormais sous le ciel bleu
L'ombrage élu de nos caresses.

LE SÉNEVÉ

Ainsi qu'en un éden, au bord du lac latin,
— Dans la campagne claire, heureuse et admirée
Par les anges en fleur, qui peuplent le matin
Du palpitant éclat de leurs ailes lyrées —
Je vis un humble grain, germer, croître, grandir.
Je vis d'une semence
Infime
Naître un arbre immense;
Sa cîme
Montait jusqu'au soleil et je vis resplendir
Son double ensoleillé dans l'eau bleue de l'abîme.

L'imperceptible grain
D'où l'arbre avait levé,
Plus haut qu'aux purs lointains
De radieux névés,
Je le connus enfin
C'était le sénevé.
C'était le sénevé dont l'admirable rôle
Est de remémorer l'auguste parabole
Où Dieu l'a comparé au royaume du ciel.

Et je vis tout-à-coup que des oiseaux sans nombre,
Venaient, sous ses rameaux frais et providentiels,
Chercher le vrai bonheur en la paix de son ombre.

LES POIRIERS

Sauvageon grandissant dans la forêt sans maître
Le poirier porte un fruit minuscule et très aigre.
C'est aux seuls vergers clos que le jour a fait naître
Les bons fruits longs et lourds chargeant sa force alègre.

C'est aux seuls vergers clos que sous le poids des poires
Fléchissent avant l'août les rameaux surchargés.
Beaux cloîtres verdoyants que nous nommons vergers,
Des floraisons d'avril sont nés vos fruits de gloire.

Avides de mûrir à la pleine chaleur
Qui descend du soleil sur la paix des chaumières,
Vos fruits, bulbes gorgés des ors de la Lumière,
Vos fruits n'ont pas trahi la promesse des fleurs.

Si tu n'as pas trahi cette blanche promesse
Jeune maturité de mes poiriers fleuris,
Au Dieu dont la Beauté réjouit ma jeunesse
J'offrirai tes fruits fiers par son plein-jour mûris.

Mais c'est assez rêver au verger de ma vie.
Roulant vers son été de sombres yeux d'envie,
Déjà les maraudeurs s'avancent à pieds-nus ;
Et mon cœur se souvient de l'oracle inconnu :

— : " David, le temps revient de fondre sur les tentes
„ Des Philistins, maitrise un fol élan guerrier.
„ Ne vas pas droit contre eux, calme et fort dans
[l'attente,
„ Tourne leur camp et viens dans l'ombre des poi-
[riers.

„ Là, quand tu entendras quelqu'un marcher au faîte
„ De ces arbres, entame aussitôt le combat,
„ Et je te livrerai ceux qui dans leur défaite
„ Fuiront jusqu'à Gezer l'herbe de Gabaa ! „

L'ORME

Bel arbre au tronc puissant que des racines fortes
Ancrent dans le silence au bord calme d'un champ,
Ton écorce est ta bure et la brise ton chant.
Rubescentes d'amour sont les fleurs que tu portes.

Même s'il t'a fait naître au cœur des glèbes mortes,
Tu bénis le soleil de l'aurore au couchant.
A l'heure où son martyr empourpre les penchants
Tes fils en doubles rangs, tels des moines, l'escortent.

Orme, ton cœur est pur : ni scolytes, ni vers.
Orme, ton aubier blanc défia trente hivers.
Le Fils du Charpentier en fera la charpente
Des clochers neufs où renaîtront les angelus.
Et l'abîme insurgé hurlera d'épouvante
Vers le bois sans défaut des barques du salut!

L'ARBRE DE SAINT BAVON

Dans le granit de son écorse grise,
Déchiré, mais debout; pesant pillier d'église;
Tronc évidé, mais rameaux invaincus,
A la hêtraie toute entière abattue,
Un hêtre, un seul, dominant l'étendue,
Un hêtre, un seul, n'ayant pour se défendre
Contre l'éclair qui le venait pourfendre,
Que son espoir dans le ciel de sa Flandre
A survécu.

Mordu par cent hivers et relevant la tête,
Le hêtre gigantesque a dompté sa défaite.
Vers ce blessé, planté fier dans l'espace,
Un homme vint. Il était de la race
Des comtes hesbignons et des hêtres tenaces.

La mort de son aimée avait vidé son cœur.
Converti par un saint à la Foi renonçante
Il se sentit une âme âpre, puissante
Et fraternelle à cèt arbre vainqueur;
Ame à la fois de stylite et d'apôtre.

Le hêtre et l'homme ont eu semblable sort.
Frappés au cœur, tous deux, par la foudre et la mort,
Et Dieu les a destinés l'un à l'autre.

Pendant des ans, la nuit, les truands de la Flandre,
— Errant en chiens perdus sur la route de Gand,
Vers ce hêtre, au tournant, qui semblait les attendre
Et menacer leurs os parmi les ouragans —
Ont crié d'épouvante à voir et à entendre
Un saint vers leur péché surgir du tronc béant.

GLORIA OLIVAE

Sous la nappe de l'eau tombée en cataractes
La vengeance d'en-haut nivèle dans la mort
Toute vie et les flots, où le jour se réfracte,
Ne roulent plus, bleuis et ballonnés, des corps.

Les continents ? sombrés ! L'humaine multitude ?
Fourmillère emportée en un flux torrentiel !
Sépulcrale accalmie : Entre l'eau et le ciel
Le silence du monde emplit la solitude.

A voler sans répit sur ces ondes sans bornes,
A franchir d'un seul vol l'océan inconnu,
Le corbeau épuisé aura chu dans l'eau morne,
Le corbeau épuisé qui n'est pas revenu...

Dans l'immobile horreur un vol blanc : la colombe !
Et Noé la reçoit qui revient vers le soir
Apportant pour ses fils dont les espoirs succombent,
Verdoyant et bénit le rameau de l'Espoir !

Noé des temps prochains sauvé par l'arche sainte
D'un engloutissement dans l'océan du mal,
Ainsi viendra l'Esprit qui fit la Vierge enceinte
T'apporter le rameau du grand Pacte final.

Pape et j'entends ta voix, pour que le Règne arrive
Exalter jusqu'en Dieu la gloire de l'olive :

" Parmi les végétaux des plages du printemps
„ Nul plus que l'olivier n'est cher aux yeux mystiques.
„ Et dès que sur la mer en plumage éclatant
„ Reparaîtra le vol de l'oiseau prophétique,
„ L'olivier de la Paix sera comme un cantique
„ Parmi les végétaux des plages du printemps !

„ Vous souvenant des jours où vous les cultiviez,
„ Quand viendra le repos de vos travaux agrestes,
„ Quand vous aurez cueilli l'olive aux oliviers,
„ Gardez-vous de cueillir les olives qui restent.
„ Mais qu'en leur chant futur les oliviers attestent
„ Que pour les orphelins, joyeux, vous vous priviez,
„ Justes dont le Seigneur est né dans une étable.
„ Il vous fit possesseurs de ces fruits délectables.
„ Votre cœur en son Nom convia l'étranger
„ A cueillir tant d'olives qu'il en voulut manger,
„ Et c'est pourquoi vos fils semblent à votre table
„ De jeunes oliviers autour de vous rangés.

„ Or l'Astre qui pour vous fera mûrir l'olive
„ Sur les tendres rameaux de votre amour bénit,

„ Un soir sur la montagne et dans Gethsémani,
„ — Où les pleurs de David coulaient comme une eau [vive —
„ Arrosa de son sang, mourant afin qu'il vive,
„ L'olivier du pardon où sommeillaient les nids... „

LES PALMIERS DE L'OASIS

Traînant, tel Ismaël, un corps à bout de force
Vers l'impassible ardeur d'un zénith dévorant,
Quand il se vit mourir dans ce calme effarant,
En étreignant le feu qui lui tordait le torse,
Ses yeux déjà fermés, ses yeux se sont rouverts,
Ses yeux désespérés ont soudain découvert
Au fond de l'horizon l'espoir d'un palmier vert !

Il s'est dressé, il est tombé, mais l'espérance
A ravivé son cœur pour le suprême effort,
Les noix des cocotiers l'ont sauvé de la mort.
Sa soif a bu le lait de leur exubérance.

— Elim, ton oasis n'était pas un mirage
Se jouant de ma soif en cette aridité.
Ton breuvage est réel et ta viridité
Ignore les simouns aux tourbillons de rage.
Elle offre à l'épuisé d'édéniques ombrages
Où reposer l'ardeur de son corps ambulant.

Plus l'effort fut pénible et le soleil brûlant,
Plus le vin de tes fleurs lui paraîtra suave.

Lâche qui reprochais à Dieu son abandon,
Tandis qu'Il t'accordait d'être de ceux qui savent

Quelle indiscible joie, à l'heure du pardon,
Attend l'errant choisi s'il se relève et brave
L'épreuve du désert où vivent les chardons...

Est-il félicité comparable à la tienne ?
Comme un décor de rêve au loin s'évanouit
Le désert, et voici qu'à tes yeux éblouis
Les palmiers verdoyants sur la tête chrétienne,
Ainsi que des jets d'eau se sont épanouis.
Prosterne devant Dieu ton front dans la poussière.
Toi qui croyais mourir, cueille à l'arbre sauveur,
Après l'amande blanche à la fraîche saveur,
Un doux régime d'or de dattes nourricières.

Les Pères du désert ont eu pour nourriture
De ces fruits, rénovant maintenant ta ferveur ;
Humblement conscient des célestes faveurs,
Rends gloire au Créateur, prince des créatures.
Chante dans l'oasis la majesté des palmes.
Aux versets du halel fais prier ses échos.
Puis reprends ton bâton, marche vers Jéricho ;
L'Esprit divin t'appelle en la cité des palmes.
Ihaveh te laisse entrer dans la Terre promise,
Homme de peu de foi qui, passant le désert,
Murmure plus souvent que n'y pria Moïse.

Et comme au puit d'Haran le sage Eliézer
Eût le bonheur de boire à la cruche remplie
Par la plus pure enfant des filles de Nachor,
Il t'est donné — bonheur plus ineffable encor —
De boire, o toi qui viens quand l'Œuvre est accomplie,
Le Vin du Golgotha dans les ciboires d'or !

Le Règne du Saint-Esprit

Le Culte d'Amour

LE CULTE D'AMOUR

Effundam de Spiritu meo
super omnem carnem
(JOEL, II, 18)

Dans l'âge culminant des gloires de l'Eglise
La Colombe de Dieu descendit sur Assise.

En ce temps-là François ouvrit à l'Esprit-Saint
Son cœur, colombier d'or des candides essaims.

O le plus amoureux des amants de la Vie !
Croix vivante aux bras nus pour les pardons ouverts !
La Terre où tu naquis reste à jamais ravie
D'avoir surpris ta lèvre enseignant ses bois verts.

D'un Dieu mort par amour chevalier pacifique,
L'ange ardent t'a blessé d'ardents stigmates d'or.
L'Alverne, ton Calvaire, est l'amoureux Tabor
D'où rayonna vers nous ta gloire séraphique.

Féal et preux servant de Celle que ton âme,
— Topaze irradiant les feux de charité —
Proclamait devant tous ton épouse et ta dame,
Gonfalonnier de la Très Sainte Pauvreté,

Tendre Samaritain de la faiblesse humaine,
Tu consolas les Yeux divins de la Douleur,
Agnel, et ta présence apaisait toute haine.
Et nus, tes pieds meurtris n'ont pas blessé les fleurs.

Petit Pauvre de Dieu tu rénovas l'Eglise ;
Ainsi frère soleil, héliante du ciel,
Rénove la prairie ou la fête du miel
Célèbre ton Seigneur et nous évangélise.

Ton cœur est un oisel : le ciel bleu est son toit.
Dans la bête et la fleur c'est ton Dieu que tu vois,
C'est Christ omniprésent que partout tu devines.
En aucun autre élu l'Humanité divine,
Crucifié d'Amour, n'apparaît mieux qu'en toi.

Homme divinisé par les unions mystiques,
Au point que transparaît dans ta chair extatique,
Comme en ton sang de flamme aux célestes ferveurs,
La Chair eucharistique et le sang du Sauveur.

Ce sang du Fils par qui la moindre créature
Offre au Penseur chrétien un miroir fraternel,
Et grâce auquel ta voix prêchait à la Nature
L'édénique espérance en l'Eté immortel.
O sang par qui tout croît, o sang par qui tout change ;

O sang qui cimenta de la fleur à l'Archange
L'escalier de splendeur dont l'Amour est la fin,
L'escalier que l'Agneau, quittant le sein du Père,
A descendu, comme les anges à Bethel,
Vers Jacob endormi dans les champs de la Terre,
L'escalier par lequel Amour, Dieu du Mystère,
Fera monter la Vie entière au saint autel.

Ainsi l'avait prédit aux chrétiens d'Israël
Pierre, fils de Jonas, répercutant Joël,
En ce jour prophétique où les Langues de flammes
Abolirent Babel pour le rachat des âmes.
Le premier pape, alors, prêcha des derniers jours
Qui verront s'accomplir la formelle promesse :
Et la chair des bestiaux tressaillir d'allégresse
Quand Dieu sur leur souffrance épandra son Amour !

C'est en ce jour futur, dont tu fus le prophète,
Convertisseur du Loup, apôtre des oiseaux,
Que le Libérateur qui la tira des eaux
Visitera la chair innocente des bêtes.

Et la bête en travail espère, impatiente,
Ce jour de délivrance et de sa rédemption
Où secouant le joug de toute corruption
Sa pauvre chair esclave entrera, consciente,
Dans la libre clarté des portes de Sion.

La nature est vouée au transformisme immense
Qui de la chair de l'homme a fait la Chair de Dieu,
Le semeur du froment jette aux vents les semences
De ton Froment fait Chair o divin Pain des cieux !

Et c'est vers toute chair qu'au dernier jour des siècles
Viendra, pour consoler les vainqueurs de la Mort,
L'Amour que tu prêchas, François, frère des aigles,
A ta sœur la cigale au sentier des blés d'or !

La Faune de Dieu

I

LES GEMMES DE LA VIE

LES INSECTES DE LA LUMIÈRE

Pollens brûlants de la rose des vents
Qu'un vol rapide au cœur des fleurs dépose,
Cristal, corail, émail vivants,
Miniatures grandioses ;
Insectes radieux, essaims de cœurs fervents,
Ailes qui butinez l'Amour au cœur des roses !
L'Infini se révèle en votre art décevant.

L'Illimité se mire en votre petitesse,
Abeilles, moucherons, feux-follets de couleurs,
Grésillement de vie irritant la chaleur
Par cet ardent labeur
Qui bourdonne sans cesse,
Quand midi brûle et qu'à toute vitesse
Vos corps étincelants passent sur l'or des fleurs.

Corselets fastueux aux réfractions de pierres,
Des tons clairs d'un missel votre présence accroît
Le charme ensoleillé de la fougère au bois
Et le frisson lustré des rosâtres bruyères.

L'Ange monté sur l'aérien cheval
Qui précède aux matins l'ostensoir des lumières,
Vous sema dès l'aurore en l'éclat des clairières,
Et dans le clair-obscur des sylves printanières
Vous êtes les joyaux du Printemps triomphal.

Amour qui vous créa, vous dénombre et vous aime,
Nous prêche en vous la gloire d'être actif
Comme il le fut en vous créant Lui-même.

Lui qui sut vous parer de tons plus vifs
Que l'herbe éblouissante où vos ailes crépitent,
Mouches d'or vert, éclatantes pépites,
— Or qu'éverdumme un feu de chrysolithes —
De quels feux, entrevus par l'amour unitif,
Ornera-t-il les corps où sa Lumière habite ?

Lui seul, dans la nuit bleue, aimante et embaumée,
Où chantent des ruissseaux plus doux que des violes,
Pouvait illuminer le sommeil des ramées
Avec des lucioles.
Lui seul pouvait sertir,
Flèches de feu, zéphirs
Emportés sur les eaux par quatre ailes de tulle
Vos longs corps de saphir
Libellules !

Lui seul, pour protéger vos ailes des périls
Tapis sous les fleurs de la Terre,
Pouvait armer, irradiants coléoptères,
D'élytres d'ombre et d'or vos ailes de béryl.

Merveilleux, vos instincts à vos tons s'harmonisent.
En vain dans ses filets vermeils

L'Art obstiné des verriers de Venise
Cherche à capter vos ailes de soleil.

Ailes des papillons, robes des scarabées,
Filigranes de flammes aux ferveurs d'arc-en-ciel,
Dieu qui vous anima vous a-t-il dérobées
Aux verrières de feu des Eglises du ciel ?...

L'AURÉOLE DE SAINT AMBROISE

Chrétiens, connaissez-vous la très douce légende
De Saint Ambroise enfant environné d'abeilles ?
Près des ruchers dorés de la ferme flamande
Son souvenir heureux m'enchante et m'émerveille.

Au jardin paternel du prétoire des Gaules
L'enfant-vierge un beau soir s'abandonne au sommeil,
Et voici qu'un essaim environne — symbole ! —
Cette tête enfantine endormie au soleil.

Son père a contemplé, auréole mouvante,
La foule butinière entourant ce front pur.
Il défend qu'on la chasse et soudain, triomphante,
L'auréole en vol d'or monte au soir de l'azur.

Et le père a compris. Son enfant se réveille.
Il ignore en son cœur le destin de sa vie...

Or d'un tel souvenir mon âme était ravie
Quand mes yeux visitaient la maison des abeilles.

LA LOUANGE DU VER-A-SOIE

Fileur mystérieux des moires printanières,
L'humble ver, que loua Thérèse de Jésus,
Des feuilles du mûrier suce pour ses tissus
Le suc qu'il mue en soie aux closes magnanières

Vierge et dans le secret à son humble manière,
Avec le suc sacré, qu'en naissant tu reçus,
Dès l'heure baptismale où l'Esprit te conçut,
Chère âme, il faut tisser ta robe de lumière.

Que pareille en sa moire aux robes de Marie,
Chère âme, o luciole entre les haies fleuries,
Sa lueur t'apparente aux feux des univers.

Et songe, en contemplant tes sœurs d'or les étoiles,
Au Soleil qui mourut pauvre et nu comme un ver,
Pour que de sa Clarté ta nudité se voile.

LES PAPILLONS

Alleluias du réveil !
Les clochers en carillons
Et dans les champs de méteil
Les grillons.
Princes des fleurs aux corolles pareils,
Papillons,
Tournoyez dans les rayons
Du soleil.
Giroyez de corolle en corolle
Pour saisir
— Confidences sans paroles —
La couleur de leur désirs.

Dans l'azur papillonnant
De ce matin rayonnant
Vos vols éclatants se jouent
Et se nouent ;
Descendent, se poursuivant,
Vers les prés — jades vivants —
S'y étalent ;
Pour, sur les gazons mouvants,
Au premier frisson du vent
S'éparpiller en pétales.

Dans la matinée trémière
S'envolent, folles d'amour,
Des genêts de la clairière
A la fleur en feu du jour
Vos ailes, fleurs de velours
Que tavèle la lumière.

Aile jaune dont l'éclat
Rit, plus vif que les micas
Des plages de l'Orient.
Aile blanche ou diaprée,
Aile bleue, aile empourprée,
Matin vierge et soir riant !

L'aurore et la nuit s'y mêlent,
Midi y luit, or et bleu,
Et les dessins peints sur elles
Sont, émerveillés, des yeux.

Nacres, turquoises, rubis qui voltigent !
Il n'est pas d'or plus brûlant dans Ophir;
Ni escarboucles rouges, ni saphir,
Plus fastueux que vous, essaims de fleurs sans tige.
Onduls des satins, grâce des dentelles
Sont mensonge et mort auprès du prodige
Vivant de vos ailes.
Leur gloire est cendre auprès de votre gloire !
Le ciel sourit au doux frère mineur

Qui, dans son cloître blanc où l'ombre fait des moires,
Gardant votre lumière au clair de sa mémoire.
Adore en vos trésors le Maître Enlumineur.

Vos ailes n'ont pas fui son aimante présence
Comme il vous contemplait sur de riches cor olles.
Et Dieu, illuminant soudain votre innocence,
Vous avez dans les fleurs écouté sa parole.

— " Frères papillons, disait-il,
Baisers fleuris que Christ envoie aux prés d'avril,
L'Amour, Dieu des étés, que la verdure acclame,
Le Feu purifiant qui mûrit les fruits verts,
L'Esprit qui doit un jour embraser l'univers
Alors que vous étiez, rampants et nus, des vers,
Vous donna dès avril les vertus de la flamme.

" Naguère encor vos larves dévorantes
Se nourrissaient le jour, se repaissaient la nuit
De l'ombrage naissant des pommes odorantes.
Tous les vergers mourraient avant le temps des fruits.

Et vous avez connu la colère de l'Homme.
Le feu jaillit vers vous hors des pommiers sans pommes,
Le feu en sa fureur faillit exterminer
Sur le bûcher
De son péché

La race
De vos chenilles trop voraces,
Beaux papillons enluminés.

" Celles qui survivaient pour la joie de vos ailes,
S'étant par repentance à jamais dépouillées
De leurs enveloppes souillées,
Tissèrent chacune autour d'elle,
Un suaire où s'ensevelir.
De crainte que l'Hiver avec ses mains cruelles
Ne vint les assaillir,
Chacune avait tracé abri sûr et solide
Dans la ténèbre austère et claustrale du sol.

" Mais Christ en papillons change les chrysalides.
Ah ! vers vos sœurs les fleurs reprenez votre vol !

" Frères pénitents, sortant du tombeau
Ailés, vibrants, multicolores,
Au prophétique instant où vous venez d'éclore
Que l'azur à vos yeux doit apparaître beau !

" Le Feu du ciel a rénové la Terre.
Une flore inconnue éblouit les gramens ;
Vos corps ressuscités dans les jardins d'Eden
Affolent vos désirs de parterre en parterre.

" Après la nuit tombale, o tout-à-coup le Jour !
Après la solitude, o tout-à-coup l'Amour !
Après la mort, o tout-à-coup des ailes !

" Vous nous remémorez que tout se renouvelle
Quand Pâques fait tinter l'allégresse des airs,
Ailes des papillons de la Bonne Nouvelle
Et vous prophétisez les Pâques de la chair ! „

LA CRÉATION DU CINQUIÈME JOUR

Quand du morne chaos émergea l'harmonie,
Elohim fut porté sur le ventre des eaux.
Ayant créé les fleurs, Il créa les oiseaux
Et les poissons de la mer infinie.

La houle des bois, la foule des vagues
S'ornèrent d'un tumulte de joyaux
Mouvants, vivants, plus radieux qu'aux poings royaux
Les feux dominateurs des bagues et des dagues.

L'armurier des soleils créa, cottes-de-mailles
Que la vague bleue lave de frissons
Electriques, les écailles
Des poissons.

Ambre et corail, jade des conques, carapaces
Des crustacés dardés en buissons durs,
Le Créateur du marbre a jaspé les espaces
Des fonds marins sous les gouffres d'azur.

L'Emailleur immortel des nuits en camieux
Emailla de l'éclat des lèvres et des yeux
— Paons, lyres, colibris sous ses divins pinceaux —
Des plumages d'oiseaux.

Le coloris de la flore estivale
Dans les soirs embrasés des jardins d'Orient
N'a pas de tons plus vifs ni plus riants,
C'est la même palette aux couleurs sans rivales.

L'Enlumineur des soirs fit les originaux
Des coquillages frais comme de vierges âmes,
Des aras somptueux comme des cardinaux
Et des ciprins dorés comme un azur en flammes.

Du matin d'amour au couchant de gloire
Les plumes dans l'air reflètent les ciels,
Dans l'eau les écailles se parent des moires
Qui strient la surface d'un faste irréel.

Les chanteurs se plongent, ailes rutilantes,
Sous les remous nautiques des bois verts;
Les nageurs s'ombragent — souplesses brillantes —
Nacre et argent dans les sous-bois des mers.

Or les poissons bardés des fonds amers
Et ceux des fleuves buvant les eaux douces
Attendent que l'IXTUS arrive et que les Douze
Jettent leur filet d'or dans le fleuve et la mer.

Et les oiseaux, gorges mélodieuses
En fol envol dans l'océan du vent,
Prophétisent l'essor des âmes radieuses
Qui franchiront les mers vers les feux du Levant.

LES PAONS

Au jardin préraphaélite,
Sous de fins citronniers stylés,
Les paons, que voici profilés,
Promènent l'orgueil d'une élite.

Le plus fier, opulent stylite,
Sur un vert balustre isolé
Eploie, éventail ocellé,
Le faste oriental du rêve israëlite.

Les paons majestueux sont les poètes,
Enfants prodigues des prophètes,
Parés sous l'or des cieux des saphirs d'Israël.

Ils font la roue et leurs joyaux s'allument ;
Des yeux verts, des yeux bleus s'éveillent dans leurs
[plumes.
O l'émail fulgurant des roues d'Ezéchiel !...

La Faune de Dieu

II

LES OISEAUX DU CIEL

LE COQ

La crête rouge,
Le jabot
Sanglant comme un coquelicot,
Il se dresse sur ses ergots,
Le coq, au moindre bruit qui bouge.

Roi bruyant dans la cour des fermes,
Il a pour trône les fumiers,
Putrescence féconde où germe
La richesse des blonds greniers.

Ses poules, les chevaux, les brebis et les hommes,
Depuis la mort du jour sont livrés au sommeil,
Lui seul, tant il a peur d'oublier le réveil,
N'ose s'abandonner à la douceur d'un somme.
Son chant, clair dans la nuit, invoque le soleil.

Il est la voix clamant la première prière
Au Jour prêt à fleurir,
Et sa voix prophétise à la nuit la Lumière
De l'aurore à venir.

Dès que l'aube pointe, vers tous les échos
Cri de guerre et de délivrance,
Son cocorico

S'élance
Flèche sonore à travers le silence.

Plus l'herbe se dore
Aux lointains ardents,
Plus son chant d'aurore
S'éructe strident.
Le gosier fier du coq
Que l'ombre redoute,
Met dans un dernier choc,
L'ombre en déroute.

L'or du matin succède aux ténèbres du Doute :
Le Jour ressuscité rayonne sur le Roc.

Derrière les collines
Aux clochers argentins,
S'ouvre, fleur cristalline,
La Rose du matin.
Dans l'air monte un cortège
De vierges et d'enfants
Effeuillant par l'azur des roses sur des neiges
Aux cris répercutés du veilleur triomphant.

Col luisant, œil vif
Et bec incisif,
Sur le toit rouge où sa gorge est hissée
— Par la colère à toute heure hérissée —
Il promène au soleil, d'un air impératif,
Victorieusement ses plumes vernissées.

Son chant jusqu'au déclin redira sa victoire.

Midi, dans sa joie lourde et sa paix d'oratoire
L'entendra retentir, éblouissant, vermeil,
Clairon de gloire en fanfare au soleil.

Mais de nouveau le soir couvre la plaine.
L'ombre mauvaise étreint les horizons ;
Et l'ombre, le baiser donné — ah ! trahison ! —
Met le Soleil en sang et déchire la laine
De sa toison...

— : " Voici l'Agneau du Jour couvert de pourpre, Pierre
„ Le sang du Jour mourant arrose les gazons.
„ Voici l'heure où ton cœur renia la Lumière.
„ Ecoute... Au fond du soir n'as-tu rien entendu ? „

— : " C'est la voix de la terre où Judas s'est pendu. „
— : " Mais là, cette autre voix qui perce le silence
„ Et te trouble à son tour,
„ Pierre sais-tu son nom ? „ — : " Oui, c'est ma con-
[science ! „

— : " C'est la voix du coq d'or qui chante sur la tour ! „

— : " Le coq !... Ah ! souvenir ! — : " Pleure, ta repentance
„ Emplira de pardon l'ombre des alentours
„ Pierre ; mais dans les pleurs garde ta confiance :

„ Le coq du reniement prophétise l'Amour ! „

LA PENTECOTE DES OISEAUX

François le Petit Pauvre aux pauvres pieds déchaux
S'en revient plein d'amour de la douceur d'Assise.
Sa gorge arde de soif dans l'air poudreux et chaud
Sa charpente d'ascète amaigri s'est assise
Sur le bord d'un sentier qui serpente au soleil
Et s'égare et se traine à travers le méteil,
Pour faire pénétrer enfin le voyageur
Sous l'éden reposant de la verte fraîcheur
Qu'il devine là-bas, encore tant lointaine,
Dans la vallée ombreuse où chantent les fontaines.

François, pauvre très riche en céleste science,
Sachant le sûr bonheur que donne Patience,
Bénit cette chaleur accablante du jour.
Dans la solitude âpre et la rocaille ardente,
D'une voix, que sa soif a faite rauque, il chante,
Pour le frère soleil un cantique à l'Amour.

La voix du Petit Pauvre en la paix de midi
Eveille les échos par l'été engourdis.
Hors des vallons où plane une ombre violette,
De tous les blés vivants, vives, les alouettes
Jaillissent en vol droit vers le doux chantre ami.
Il se lève étonné de les voir peu farouches.
Et le chant du soleil se transforme ; sa bouche
Vante aux ailes des blés le jour qui fut promis.

" Petites sœurs, dit-il aux bêtes attentives,
Petites âmes d'or dans les matins du ciel,
Je vous bénis, je vous salue, o vies naïves !
A l'âme du chrétien miroirs providentiels.

Alouettes sans cesse en essor vers le jour.
Voix qui, toujours montant, tirelirez toujours
Dans l'air illuminé par l'œil de feu qui brille
Sur les blés glorieux de ma limpide Ombrie.

L'astre que je chantais n'est-il pas votre roi ?
Lui qui fit du sol nu lever l'herbe nouvelle,
Où votre amour éclos multiplia vos ailes,
Qui toutes maintenant s'appaisent à ma voix.

Or, en frère soleil, que seul vos cœurs connaissent,
C'est au Flambeau de Dieu, c'est au Soleil des morts,
C'est à Christ renaissant par qui les morts renaissent
Que vos âmes d'oiseaux adressent leurs transports. "

Ainsi, s'en revenant de la douceur d'Assise,
Dans la campagne heureuse un Pauvre évangélise
Les oisillons du ciel à ses pieds assemblés.
L'Esprit divin l'enivre et son Verbe — miracle ! —
Comme la voix des Douze au sortir du Cénacle,
Est compris tout entier par les oiseaux des blés.

Exauçant les désirs du plus vrai des poètes
Amour a visité l'âme des alouettes.

Chacune au moine aimant témoigne par des cris
Qu'elle est initiée au fulgurant mystère
De la Croix rédemptrice élevant Jésus-Christ
Pour qu'il attire à Lui tout ce qui vit sur Terre.

Amour l'appelle au loin. François reprend sa route.
Les oiselles des blés le suivent par les airs.
Leur âme instruite en Dieu célèbre dans sa chair
L'Esprit qui doit venir pour sauver les pervers !

Chardonnerets, pinsons et mésanges s'ajoutent
A l'essaim d'allégresse et François les écoute
Exalter en leurs joie le Cœur de l'univers !

Et nous, réentendant le chant de l'alouette,
Pour qui la Voix du Verbe était restée muette,
Nous te louons, frère François ; Ton noble rôle
Fut de prêcher sur terre à tout ce qui se meut
La chair de sire Christ et son Esprit de Feu.
Le loup d'Aggobio a connu ta parole.

Nos cœurs, jusques en Dieu, Frère te remercient.

Nous connaissons quelle admirable prophétie
Celait l'acte naïf de prêcher les oiseaux,
Les bêtes des labours et la vie des ruisseaux ;

Car tu nous révélas, prêchant comme tu fis,
Que ta sœur alouette et la bête de somme
Souffrant en ici-bas par le péché des hommes
Doivent participer aux chevances du Fils !

LES COLOMBES

Oiseaux d'Amour au nom d'oiselle,
Plumes de neige dans l'azur :
Les colombes ! vol large et sûr,
Virginité qui a des ailes !

Aérienne leur douceur
M'est la douceur de mains de femmes :
Gudule, Alène, douces dames
Aux noms candides et berceurs,
Aux pieux gestes guérisseurs ;
Et les colombes sont leurs sœurs
Car les colombes sont des âmes.

Ames d'enfants ; fleurs sur les tombes !
Alléluias des Printemps verts
Quand tinte Pâques dans les airs,
Enfants des morts : âmes-colombes.

Ames-colombes : sœurs des anges
Qu'argente dans les nuits d'été
La lueur de l'éternité
Sur les toits odorants des granges...

Douce comme un électuaire,
Voilée d'encens dominical,
La lune vaporeuse éclaire

Les colombes du sanctuaire
Amantes de l'Agneau pascal.

Et la paix mystique est si grande
Dans l'humble oratoire de femmes,
Qu'on entend respirer vos âmes,
O colombes, dont Notre-Dame,
Dans un doux geste maternel,
Devant les anges fait offrande
Au Prêtre du temple éternel.

Ames-colombes, moniales,
Qui, loin des villes délétères,
Dans la blancheur des monastères
Gardez vos ailes liliales ;
Ames des anges de la Terre
Qu'une chair très chaste emprisonne,
Ames dont la clarté frissonne,
Telle une eau vierge au baptistère.

Ames dont la fraîcheur est neuve
De l'immortalité des lys ;
Ainsi l'eau brillante du fleuve
Au Baptême de Dieu-le-Fils.
Ce jour-là l'eau du Jourdain clair,
Où Jésus plongeait jusqu'aux lombes,
Refléta, reflétant les airs,
Sur le Verbe qui s'est fait chair,

L'Amour-Dieu qui s'est fait Colombe.

Et Jean l'Archange Précurseur
En baptisant l'âme du Verbe
Voyait les oliviers superbes
Saluer l'Oiseau de douceur.

Et Jean, versant l'eau du Baptême,
Se souvint de l'eau du déluge.
Or un jour le Juge des juges,
Prenant le feu pour anathème,
Déversera sur l'univers
— Comburant les cités infâmes, —
Le déluge ardent de ses flammes.

Mais après la mort des pervers,
Olivier plus doux qu'un dictame,
A Noé " dans l'arche de fer „ (*)
La Colombe d'épithalame
Apportera le Rameau vert !

(*) " Et Dieu dit à Noé : Prépare l'*Arche de fer,* car le Déluge de Feu va commencer „... (Léon Bloy.)

L'AMOUR DES CYGNES

Un réveil de flammes
Rosait les lointains.
Les roseaux soyeux
Illuminés mieux que des lames,
Frissonnaient joyeux
Dans le vent du matin.

Près des roseaux flambants
De la rive enchantée :
Deux cygnes lents et blancs
Sur une onde argentée.

Mille étincelles de feu clair
Dansaient à fleur de l'eau dans la fraîcheur de l'air :
Moucherons embrasés sur la nappe liquide.

L'étang mirait l'azur de la sérénité.
Les blancs oiseaux de l'eau — double virginité —
S'y contemplaient l'un l'autre et leur amour candide
Glissait sur le glacis d'un calme azur splendide.

Leurs ailes s'enflaient, s'ouvraient en corolles
De nénuphars ou de magnolias.
Leur col s'incurvait... Hymne sans parole,
Leur neige était sur l'eau comme un alleluia.

Leur neige était sur l'eau comme un présent des cîmes,
Et tandis qu'ils voguaient sur l'image du jour
Les oiseaux blancs semblaient entre le deux abîmes
Deux âmes que l'extase unissait dans l'amour.

Le Printemps fleurissait les berges en corbeille,
Où les fleurs s'incurvaient vers le miroir sans fond
Du lac immaculé, avec le bruit que font
Autour des ruchers d'or les ailes des abeilles.

Et les cygnes passaient si noblement légers
Sur le reflet, dans l'eau, de la rive fleurie.
Ils regardaient là-bas dans la paix des prairies
Le duvet fleurissant aux branches des vergers.

Et les cygnes laissaient leur amour voyager;
Et les cygnes heureux tout bas semblaient songer
Qu'au jour où les enfants avides d'y manger
Viendraient des fruits futurs cueillir la chair mûrie,
Leurs petits fleuriraient plus blancs que les vergers.

Mes yeux émerveillés suivaient leur blanc silence.
Ah! le regret fut saint qui fit soudre mes pleurs.
Jésus n'a pas sourit comme d'une démence
Cygnes, si je pleurai devant votre Bonheur
A voir que votre amour avait tant d'innocence.

Mais la brume d'aurore estompant vos rivages
Conférait au limpide et vierge paysage
Le charme élyséen d'un Eden éternel.

Et vos ailes m'ont dit en leur muet langage
Que l'Esprit unirait aux vendanges des âges,
Mieux que le ciel des eaux à votre hiver charnel,
L'Amour de Lohengrin aux neiges de Noël.

LES CORBEAUX

Plus morne que le cœur où la désespérance
Aigrit nocturnement le sang du saint Amour,
Au fond de l'air le vol girant des corbeaux lourds
Décrit sur le silence immense des labours
L'élipse inextricable où s'étreint la souffrance.

Leur vol évoque au ras des horizons qui navrent,
Erigés par milliers sur un sol sans tombeau,
Guerre humaine! tes pyramides de cadavres.

Anges-gardiens des morts vous êtes ces corbeaux.

Vous êtes ces corbeaux affamés de Justice
Qui, fouillant de leur bec le cœur glacé des morts,
Y cherchent en criant la trace d'un remords,
Qui permette à l'Amour d'abréger leur supplice.
Car le sang des martyrs vous est une ambroisie
Et la chair sans péché seule vous rassasie.

Dans la nuit des halliers, dans la nuit des rochers,
Dans la nuit des ravins, dans la nuit des clochers
Vos nids perpétueront, austèrement parfaite,
Votre race inflexible et son deuil d'infini
Renaîtra de la nuit mystique de vos nids,
Corbeaux qui nourrissez la douleur des prophètes!

Le Père occidental des monastiques règles
A bénit de sa main votre postérité
Voraces endeuillés, disciples noirs des aigles.
Vous demeurez vivants sur le déclin des siècles :
Symboles assombris de la pérennité.

LES AIGLES

Ailes qu'un essor large et fort,
Vertigineux et sans effort
Comme l'envol de la Prière,
Eploie et fait monter, monter encor
Par delà les Himalayas, dans la Lumière !

Désirs dont la ferveur éperdûment s'élance
Par l'azur poudroyant jusqu'aux sources du Jour;
Vols d'amour qui planez au faîte du silence
Et dans son calme ardent, pour y planer toujours,
Fixez à ces hauteurs votre immobile extase,
Ailes dont la luisance au feu de l'air s'embrase
Et dans le gouffre bleu où votre vol s'enfonce,
Quand l'argent du Levant transmuait en étain
Vos pennages de bronze,
Ailes qui vous mêliez aux flammes du matin !

Armurant à midi vos plumes de ses ors
Le monarque ébloui par le soir de sa gloire
Barde au couchant du cuivre rouge des victoires
Le Roc aérien d'où vous prenez l'essor

Le Roc d'où vous sondez l'océan de l'espace,
Vous pour qui le soleil est seul dominateur,
Impérieux oiseaux dont les serres tenaces
Méprisent, s'agriffant au bord de sa menace,
Le pouvoir attractif du gouffre tentateur.

Vers son néant votre corps s'est penché,
Et votre corps n'a pas bronché
Tant est sûr le pouvoir agriffé de vos serres.
Aux flancs des pics, aux raideurs des rochers
Vous accrochez
Vos aires.

Et vos aiglons sont nés en haut des précipices,
Non pour défier l'ombre, o spectateurs du Jour,
Mais parce que ces lieux terribles sont propices
Au grand recueillement de votre austère amour.

Contemplateur ailé de la Beauté céleste,
Aigle, roi des oiseaux,
Ton bec, ton vol, tes yeux, tout dans ta force atteste
Que le Roc dur est le lieu vrai de ton berceau.

Le Roc et ta vertu cherchent les altitudes.
Le Roc et ton pennage ont la teinte des frocs,
Le Roc et ton œil noir sont fiers de certitude,
Et ton corps dans son quartz fut taillé tout d'un bloc.

De même que le Roc surplombe la chaumière,
Où fleurit la lumière
Du couchant montagnard,
Ton front de volonté surplombe ton regard.

Un inflexible instinct jusque dans le sommeil
Maintient en haut du Roc ta puissance impassible.
Et tout le jour fixé sur l'aveuglante cible,
Dans la nuit ton œil clos rêve encor du Soleil.
De l'altitude d'or d'où ton cœur le salue
Dès que la mer lointaine a miré son réveil,
La gloire de ce monde au néant s'évalue.

Ermites des sommets, entre les deux abîmes
O posséder le plein été de votre Roi !
Le front plus convaincu que les doigts de Didyme
— Sans s'aveugler d'orgueil aux splendeurs de la Foi —
Méditer l'Infini dans la neige des cîmes !...

Hauts regards aquilins, fronts ivres de Lumière,
Votre Amour n'a cherché le vertige du ciel
Que pour vous plonger mieux dans la fête plènière
Du Jour providentiel.

Là-bas, sur les volcans rivaux de vos domaines,
Les vautours de l'orgueil repaissent leur terreur
Avec la carne immonde et verte de l'Erreur,

Jusqu'à l'heure où l'enfer, éructant son haleine
Pour enfumer l'azur de sa noirâtre horreur,
Vomira sur leurs yeux les laves de sa haine.

Qu'en bas bavent vers vous les limaces humaines,
Que le nain Bonaparte, au grand-vautour pareil,
Ravale votre gloire à ses aigles romaines !
Vos regards sur la Pierre adorent le Soleil !

Et la Pierre a l'aspect du Dogme inaltérable.
Le temps vient où la Terre et les mers trembleront.
Sous l'orgueil des vautours les volcans s'ouvriront.
Alors, où est le Corps, o Lumière adorable !
Tes aigles se rassembleront !...

La Faune de Dieu

III

ANIMAUX BIBLIQUES

L'ANE

Avant les bergers purs qu'une aurore angélique
Eclaira dans la nuit de la Nativité,
Avant les mages-rois par l'étoile invités,
L'âne fût le témoin de l'Aube évangélique.

L'âne, qui réchauffa l'enfance du Sauveur
Endormie à l'étable, est l'exacte figure
De l'Occident païen dont l'ignorance augure
L'avènement prochain des chrétiennes ferveurs.

L'âne sauvant l'Enfant de la fureur d'Hérode,
C'est l'Eglise qui fuit emportant le Trésor
Du seul Verbe de Vie en l'Egypte des morts,
Loin du persécuteur et du lion qui rode...

L'âne blanc que Jésus environné de palmes
Guidait lors du triomphe en entrant dans Sion,
C'est l'image du corps des chastes sans passion,
Que le Fardeau léger garde simples et calmes.

Synagogue du Roi qui doit juger les rois,
C'était toi cette ânesse ignorante et bénigne,
Mère de l'ânon blanc qui porte au dos la croix,
C'était toi, cette ânesse attachée à la vigne.

Et l'âne c'est la Chair humaine, c'est le Sang
De Jésus, pauvre Dieu abject et innocent.
L'âne c'est le Sauveur frappé dans le prétoire.
Et c'est Lui sous le joug du Bois expiatoire...

Le Christ est l'âne blanc que suivent des apôtres
Ignorants et têtus, butés au dogme obscur.
Le Christ est l'âne blanc dont les disciples purs
Portent en double bât tous les péchés des autres.

Dieu nu, Dieu méprisé, résigné sous les verges,
Plein de mansuétude envers son frère humain,
Le Christ est l'âne doux qui gravit le chemin
Du Calvaire où l'attend la Douleur de la Vierge.

Tous ceux qui l'ont frappé, ainsi que Balaam
Frappait en sa fureur son ânesse innocente,
Entendront dans la mort sa Voix retentissante
Les bannir de sa gloire et du sein d'Abraham !

A moins que, nouveaux Paul, en leur cœur retentisse
La Voix qui vers Damas les conduira, vainqueurs ;
A moins qu'à la Douceur leur cœur se convertisse
Quand la plainte du Pauvre ébranlera leur cœur.

LES BREBIS

Le jour fut innocent comme une agnelle vierge.
La douceur de la Terre enamoura le jour.
Les caresses d'agneau des flots blonds à la berge
Dirent l'éternité des pascales amours.

Le jour eût la bonté, la force et la jeunesse
Du céleste bélier couvert de laine d'or,
Le jour!... et sa beauté dans sa splendeur s'endort,
Ardent adieu d'espoir aux toisons qui renaissent.

Derniers rayons dorant la blondeur résignée
Des bêtes de douceur et de renoncement,
Dans les prés de la plaine, où la belle heure ignée
S'approchant des brebis pour la mort désignées,
D'un geste de clarté les bénit doucement.

Que le troupeau bénit par la Clarté des mondes
Obéissant — douceur des purs! — jusqu'à la mort,
A l'égoïste nu donne sa toison blonde,
Son lait vivace au faible et sa chair tendre au fort.

Demain d'horribles poings broieront cette innocence.
Cruels, des tranchants froids vous couperont le cou,
Agnelles qu'épargna la cruauté des loups.
Ainsi Dioclétien attestant sa puissance,

Agnès et ton enfance, o fillette virile
Que suit un agneau blanc dans l'immortelle année,
Comme à tes vierges sœurs, martyres puériles,
Sourit du haut des airs aux bêtes condamnées.

Dans l'ombre les regards bibliques du Pasteur
Songent, suivant là-haut le vol des ombres mauves,
Que le sang de l'agneau qui purifie et sauve
A détourné le bras de l'Exterminateur.

Vers l'azur du soir, où plane un respect,
La cloche du soir jette son antienne.
Comme elle est naïve et chaste et chrétienne
La béatitude du troupeau qui paît.

Et claire la cloche qui tinte au loin, frêle,
Fait s'illuminer les astres fidèles,
— Flammes d'argent pâle du grand reposoir —
Au-dessus du troupeau qui s'éloigne et qui bêle
Dans la sérénité vaporeuse du soir.

Du côté du couchant nulle ombre violette
N'afflige de son deuil liturgique la fin
Du jour lucide et vert où l'Homme à la houlette
Ramène ses brebis au seul bercail divin.

Dans le recueillement grave et silent de l'heure
Qu'emplit le souvenir du tendre jour défunt,
Au cœur mystérieux des sylvestes demeures
Le rêve du berger monte avec les parfums.

Les encens des herbées s'élèvent en spirales,
Les yeux las des brebis suivent avec lenteur
Ces nuages légers voilant dans les hauteurs
Le translucide éclat de l'heure vespérale
Et le troupeau se presse autour du bon pasteur.

Le soir emplit l'azur d'un calme évangelique.

A mesure que l'ombre où se fanent les bourgs
Efface aux lointains bleus la laine des labours
La lune avive au ciel sa lumière angélique.

Et le berger rêveur, levant son beau visage
Vers la limpidité de la nuit radieuse
Croit entendre au-dessus des eaux du paysage
Ainsi qu'à Bethléem des voix mélodieuses.

La lune qui se cache et dans l'ombre illumine,
A travers la feuillée où son œil devine,
Ses moutons cheminant dans sa vierge clarté
Est vraiment la lumière hostiale et divine
Où baignaient les troupeaux de la Nativité.

LES CHIENS DE L'ÉVANGILE

Cruel comme Caïn, caressant comme Abel,
Contradictoire ami des faiseurs de Babel,
Livré à leurs instincts de force et de paresse,
Le chien, esclave aimé, recevra leurs caresses
Jusqu'au moment féroce où domptant qui le dresse
Il châtira pour Dieu les seins de Jézabel.

Le chien vivant chez l'homme est fait à son image.
Manant, berger, chasseur, bourgeois, seigneur ou page,
Roquet, molosse et braque il hante ses chemins.
Et sa difformité de basset rend hommage
Aux bassets innombrés du noble genre humain.

Contempteur des pudeurs pharisiennes du monde,
Démasqueur sans pitié de nos vices déments,
Pécheur ne fardant point sa turpitude immonde
Il retourne en plein jour à son vomissement ;

Et le pervers, rêvant sur son lit de luxure
Au sombre ameutement des hontes de sa chair,
S'est vu en proie, la nuit, aux canines morsures
De ses désirs, surgis du chenil des enfers.

Chiens affreux dont la haine écumante et muette
Fixait avec des yeux innombrablement fous
Son âme, tournoyant ainsi qu'une chouette
Dans la tourmente, ou qu'un goret parmi des loups !

Soufflant sur lui l'horreur d'une haleine insalubre,
Chiens d'épouvante, meute en flammes du remords,
Chiens affolants, chiens — tout-à-coup, en chœur
[lugubres —
Entonnant vers son lit les hurles de la mort.

Chiennes des vieux péchés, ah! doguesses féroces !...
L'humble griffon du porche et le chien du berger
Sont les doux ignorants des fringales atroces
De la chair nue, où vos rages voudraient manger!

L'un guide l'homme aveugle — Oh! la mélancolie
Si noblement implorante de ses bons yeux !
Sûr gardien des brebis dans le soir soucieux,
Dédaignant les abois des lices en folie,
L'autre est semblable, o Dominique, aux " chiens de
[Dieu ! „

Lazare a conservé au lieu de la Justice
Le souvenir des animaux compatissants
Qui lui léchaient ses plaies quand le riche en passant
Se composa ses yeux d'inattention factice.

Lazare abandonné aux cruautés " des autres „,
Le Pauvre que ta voix nous clame en vain d'aimer
Charité (qui jadis changeas les pains d'épautre
En un soudain printemps de rosiers parfumés)
Dans son chien contre eux tous a trouvé ton Apôtre !

Héros, dont l'amour fort semble servilité
A qui n'a pas compris notre divin Modèle,
Le chien, miroir vivant de la fidélité
Désigne les chrétiens parmi les infidèles !

Aimant comme un martyr celui qui le torture
— Lui qui pourrait, d'un coup de croc, broyer ses [mains —
Souffre-douleur du vil tyran des créatures,
Sa douceur amoncelle au-dessus des humains
Les charbons embrasés des Vindictes futures !

Seul il aide son maître au milieu de ses maux :
Le sauvant de la neige et le sauvant des eaux,
Seul il vient dans son deuil surhumainement beau
Affamer sa détresse au désert des tombeaux !

LES CHAMEAUX

Abraham, père auguste et vieillard fatidique,
En songeant à la mort se souvint de l'amour.
Son fils lui survivrait dans la clarté des jours.
Le père aimant fut tendre au cœur du fils unique.

Lui-même dépêcha le sage Eliézer
Cherchant pour Isaac l'épouse vertueuse.
Et l'envoyé partit. Dix chameaux du désert
Transportaient vers Haran les gemmes fastueuses
Et les vases d'argent que Ségor fabriqua,
Les vases d'or et les tuniques radieuses
Offerts à Bathuel, père de Rebecca.

Près d'un puits, hors des murs, afin que Dieu t'indique
La vierge élue, o bon serviteur, viens t'asseoir.
C'est ici qu'à tes yeux dans la grâce du soir
Elle apparaîtra douce en sa fraîcheur pudique.

Qu'aux abords de ce puits tes chameaux s'agenouillent
Paisibles, dans la poudre chaude du chemin,
Attendant qu'à leur soif, amitieuses, ses mains
Offrent la cruche pleine où les langues se mouillent;
Attendant que sa voix qui tremble d'espérance

Dise : " Je puiserai aussi pour tes chameaux
„ Afin que chacun d'eux boive enfin de cette eau
„ Qui désaltère et qui propage l'abondance. „

Episode charmant des grands drames bibliques !
Combien ont soupçonné ce qu'il nous a décrit.
Combien ont pu scruter sous la lettre, l'esprit ?
O Christ révélateur, Verbe parabolique !
Rebecca c'est l'Eglise et l'eau de la fontaine
Figurait l'eau promise à la Samaritaine
Par cet Eliézer que nous nommons Jésus.

Les dix chameaux porteurs des plus riants tissus,
Les dix chameaux partis vers la cité lointaine
Sont les dix textes saints des Tables au désert,
Que le Dieu d'Abraham a donné à Moïse
Afin qu'il les mena, nouvel Eliézer
Jusqu'à la Rebecca de la Terre promise,
Et cette Rebecca mystique c'est l'Eglise
Dont le front somptueux s'élève dans les airs.

Les dix chameaux portaient les vases prophétiques
Du vin miraculeux des noces de Cana.
Cette eau fraîche qu'une humble vierge leur donna
C'est l'eau qui fit fleurir le renouveau mystique
Sur la Rome païenne à qui Dieu pardonna !

Ce monde a méprisé l'eau vive du Baptême.
Ce monde a renié le Chamelier divin.
Ce monde a profané les vases et le Vin
Rebecca sur le monde a lancé l'anathème !

Mais vous, les derniers saints de l'Eglise des lâches,
O chameaux du désert qui portez nos fardeaux,
Comme la Voix criait, accomplissez vos tâches,
Assoiffés et mourants dans nos sables sans eau !

Que jamais l'Espérance en vous ne dépérisse !
Si la faim vous torture, ah ! ne vous laissez choir
Aux palmiers desséchés les palmes reverdissent
Et Rebecca vers vous reviendra vers le soir...

LES SOLITAIRES DE L'OCÉAN

Coruscations colériques de dagues,
Mains de désir où s'allument les vagues,
Multitude en joie ou en lutte,
Bonds de folie, élans sans but,
Le vain tumulte humain des vagues !

Tout est changeant, fugace,
Comme la trace
Fuligineuse des steamers
A la surface
Bondissante des mers.

Pour qui n'a regardé que l'écume des ondes
La mer est insensée — comme ce monde.
Mais les hôtes géants de la mer déferlante,
Loin du bruit de ses bonds,
Dans son calme insondé plongent leurs forces lentes,
Hantent ses gouffres bleus sans parois et sans fonds.

Colosses sous-marins, ils vivent solitaires
Dans l'eau vide où midi reste à minuit pareil.

Tout en eux s'apparente aux moines de la Terre
Immergés dans le Pacifique du Mystère
D'où la nuit du Seigneur a banni les soleils.

Silence au fond des eaux comme en un monastère.
Ensevelis vivants sous un dôme qui gronde,
Dans le désert liquide où les tons se confondent,
S'abolit leur ouïe et la chair de leurs yeux.

Anachorètes noirs de l'océan de Dieu
Ils vivent, se meuvent, existent en Lui.
Demain sera pour eux l'immuable aujourd'hui,
Dans l'immuable abîme où nul rayon n'a lui.

L'écho ne leur vient plus des houles, vaines foules
D'où leur vouloir austère â jamais s'est banni.
Thébaïde abyssale où tout orgueil s'écroule !
Anéantissement des sens dans l'Infini !

De tout ce qui n'est pas l'insondable Océan
Un mutisme éternel a vidé leur mémoire.
Assoiffés d'Idéal, noirs, leurs gosiers géants
Ouverts dans l'Inconnu ne se lassent d'y boire
Le sel de la Sagesse et rien n'est moins amer
A leur chair sans désir que le sel de la mer.

LA DIGNITÉ DES BÊTES

L'homme vierge a sondé les yeux aimants des bêtes.
Ses yeux, lampes d'amour, dans le ciel de leurs yeux
— Tristesse d'ignorer le ciel qui s'y reflète ! —
Cherchait leur âme vague, orpheline de Dieu.

Et tu lus dans l'exil de ces yeux douloureux
Ami des exilés, nostalgique poète,
Les reproches navrés de la bête muette
A l'enfant des bannis du Jardin bienheureux.

Le cœur désespéré d'avoir détruit les dons
Que le ciel réservait aux bêtes fraternelles,
Homme ! tu t'es jeté à genoux devant elles
Et l'affre de tes mains leur demandait pardon !

Alors la voix parla qui sortait d'outre-tombe :
— Réjouis-toi, mon fils, du Bien qui naît du Mal.
Songe que la souffrance a fait de l'animal
Le frère de l'Agneau qui, sous la croix, retombe.

Songe que par sa chair offerte en sacrifice,
Songe que par son sang répandu sur l'autel,
L'animal fut l'emblème et les saintes prémices
De la Messe où coula le Sang de l'autre Abel.

Songe que les agneaux qui se nourrissent d'herbes
Et changent en leur chair la sève des prés mûrs,
Figuraient dès Eden le miracle du Verbe
Qui transforme en sa chair la substance des gerbes
Et le froment terrestre en Pain vivant des purs.

Songe qu'Adonaï, Source immense des êtres,
Ne nous permit jamais d'autrement Le connaître
Que sous l'auguste aspect de la Paternité
Qui donne à l'animal en son indignité
Ainsi qu'au Créateur le Nom sacré de Père ;
Et reconnais, mon fils, qu'une harmonie opère
Des terriers de la terre à la Divinité !

L'Amour a consolé les bêtes de leur sort.
Le Dieu qui est Amour a bénit toute vie.
Vois : les nids sont éclos ; vois : la bête est ravie ;
L'Eté descend sur elle en Pentecote d'or.
Et l'Eté c'est la gloire et l'Eté prophétise
Le règne de l'Amour en la troisième Eglise
Lorsque l'Esprit viendra ressusciter les morts.

Alors les animaux sortiront de leurs tombes
Qui sont la terre et l'eau d'où Il les a tirés.
Et vous, corps de mes fils, comme eux ressurgirez
Pour adorer comme eux la divine Colombe ! „

Le Bestiaire infernal

LE SERPENT DE L'EDEN

Rose dans l'herbe ardente, où lente, une eau moirée
Brûle d'avoir miré sa naïve impudeur,
Eve rêve ; l'orgueil a troublé sa candeur.
Eve est seule. Dans l'eau Eve s'est admirée.

Midi environna d'une gloire dorée
Sa jeunesse penchée au bord des profondeurs.

Obsédant souvenir de sa riante image !
Eve est reine. L'Eden entier lui rend hommage.
Adam ignore encor quelle joie enivrante
Eve éprouve aujourd'hui de se sentir vivante.

Mais Eve gardera qui ne sait rien garder
Le secret du bonheur et sa bouche farouche
— Egoïste plaisir des secrets retardés —
Se taira. Sur sa chair voici courrir des mouches.

Narcotiques parfums dans le soleil dardés !...
Les lents baisers du vent torride qui l'attouche
Semblent à l'ombre bleue et mauve d'un pêcher,
Parmi l'herbe moins chaude où sa langueur se couche,
Des langues de lions qui viendraient la lécher.
Les fruits mûrs du pêcher appendent vers sa bouche.

Eve a faim, Eve a chaud, Eve a soif et sa lèvre
Réveille le désir des beaux fruits appendus
A cet arbre, là-bas, dont le parfum l'enfièvrent,
Depuis que le Seigneur les lui a défendus.

— Ah ! de tes vains bonheurs dis à Dieu qu'Il te sèvre !
Pour un seul de ces fruits tout vaut d'être perdu.
Eve viens ! Dieu te ment !... Eve !...
— Qu'ai-je entendu ?

Est-ce toi, beau serpent, qui m'as médusé l'âme
Avec tes yeux ardents pleins d'occultes lueurs,
Comme j'errais hier dans la sombre chaleur
Du soir qui sur Eden avait fermé ses flammes ?

— " Eve, les fruits sont mûrs. Approche-toi, regarde. „
— " Serpent, ne me dis rien, j'ai peur... „ — " Belle [Eve, adieu ! „
— " Serpent ne t'en vas pas... j'ai peur... le soleil [darde ! „
— " Qui mangera ce fruit sera semblable à Dieu,

" Eve ! voilà pourquoi le dur Maître de l'homme
" Qui permet de manger tous les fruits te défend,
" Reine de cet Eden, de goûter à la pomme
" Et d'écouter encor les conseils du serpent.

" Dieu craint que sa puissance, un jour, soit compro- [mise
" Et qu'Eve, ayant mangé du fruit qui divinise
" N'en porte à son ami d'un geste triomphant ! „

L'archange du Péché qui parlait dans les fleurs
D'un élan reptilien — o ruse dessinée ! —
Autour du tronc brûlant enroule ses couleurs,
Happe un fruit jaune et rouge et d'un geste enjôleur
L'approche entre ses dents des lèvres fascinées...

. . . . . .

Loin de l'Eden perdu la première des mères
Tient sur son cœur hazard le cadavre d'Abel.
Du fond de sa douleur remonte — o cet appel ! —.
L'invite du serpent qui tend la Pomme amère.

— " Eve, prend, Dieu te ment... Eve !... „ l'horrible [charme
S'impose inéluctable à fleur du souvenir
Eve expie, Eve en pleur, mais à travers ses larmes
Eve a vu s'ériger, Triomphateur sans armes,
Le Serpent de Moïse au cœur de l'Avenir.

LES MONSTRES ENGLOUTIS

Dans le gel éternel des banquises du Nord,
Où le rocher de glace est le linceul des morts,
Leurs cadavres puissants ont vaincu la durée ;
Môles de chair, mammouths, ils érigent encor
Des crânes de titans aux dents démesurées.

Ossements du trias, gigantesques fossiles,
Amphibiens échappés des chaos effrayants,
Hors du lit souterrain des premiers océans,
Ce siècle les extirpe et sous sa loi, dociles,
Squelettes noirs et durs, ils se dressent, béants.

Animaux fabuleux, dragons, hydre de Lernes
Voici justifié l'effroi des anciens jours :
Brontosaure écrasant, formidable, plus lourd
Que les voûtes de roc pesant sur les cavernes
Où des hommes velus dormiront près des ours.
Plésiosaure immense où l'horrible assemblage
D'un serpent, d'un requin, d'un phoque et d'un lézard,
A fait naître, autrefois, la croyance au hazard,
Sauriens monumentaux du premier temps des âges.

Glyptodon retranché sous une carapace,
Monstre fuyard s'armant le dos d'un bouclier ;
Mégatérium gourd, paresseux et rapace,
Aux ongles durs comme les crocs du sanglier ;
Crocodile obstruant le fleuve et dont les formes
En soulevant les eaux ont inondé le val ;
Kangourou colossal armé de mains énormes,
Au ventre de baleine, à tête de cheval,
De quelle humanité mystiquement difforme
Dédoubliez-vous pour Dieu le hideux carnaval ?

Mastodontes charnus, n'étiez-vous pas les frères
De ces monstres humains que le ciel a noyés :
Géants issus du sang des filles de la Terre
Et des enfants de Dieu vers Caïn dévoyés ?

Celui qui vous créa était-il l'Harmonie ?
Hôtes horrifiants d'un monde ravagé,
Aux jours des grandes eaux, de quelle ignominie
En noyant vos laideurs, les flots L'ont-ils vengé ?...

LA FAUNE DES ABYSSES

En mer, à des milliers de mètres sous les vagues
— Vertige !... en y songeant tous nos instincts frémis-
Le chercheur obstiné qui sonde les abysses [sent. —
D'un dernier coup hardi replonge encor la drague.

Dans l'espoir de mieux voir le trésor retrouvé,
Mousses et matelots se pressent, se bousculent.
Quand, l'œil soudain écarquillé, chacun recule
D'horreur !... Un grouillement de monstres ridicules
Se tord comme en Breughel les corps des réprouvés :
Grêle de lézards verts, de crabbes, de grenouilles...
Tout le vieux Rêve hillare où l'enfer crêve et grouille
— Rictus horrifié des gueules en gargouilles —
Rêve où le rire exacerbait les épouvantes,
Dit faiblement l'aspect de ces hideurs vivantes.

Ici sont épuisés les pouvoirs du difforme :
Des dents de crocodiles aux pointes acérées
Crénelant leur machoire haineusement énorme,
Des faces de crapeaux s'ouvrent en rangs serrés.

Ce poisson n'est qu'un ventre où suinte, immonde, un
[œil.

Celui-ci n'est qu'un goître et cet autre ! et cet autre !
Lémures, dragons mous, guivres, larves et pautres !
Sont-ils pas les démons que chassaient les apôtres
Lorsque des possédés se tordaient sur leur seuil ?

Aux gouffres inconnus de l'abîme qui meugle,
Loin de l'air, loin du jour, loin des flots, loin du bruit,
Seul dans l'eau immobile, en l'océane nuit,
Le mutisme effrayant de ces monstres aveugles !...

Tandis qu'à fleurs des flots vêtus d'or et d'airain
Ils faisaient cuivroyer leur cuirasse orgueilleuse,
Le brusque effondrement des anciens fonds marins
Les entraîna jadis au noir des gorges creuses.

Leur peau a revêtu le deuil des lieux obscurs.
L'éclat s'est assombri des écailles brillantes.
Leur corps s'est déformé selon l'exemple impur
Qu'offrait — parc englouti des doux golfes d'azur —
A leurs yeux abolis une flore effrayante !...

O toi, simple de cœur à qui tout l'univers
Apparaît dès la terre en célestes prémices,

Si ces monstres bannis des edens de la mer
Ont attristé l'azur calme de tes yeux clairs,
Songe qu'ils n'étaient faits pour vivre en ces abysses
Pas plus que les damnés n'étaient faits pour l'enfer.

LES FILS DE L'HYÈNE

Lâche, fuyant les dards des clartés africaines,
Au tréfond sépulcral des cavernes : l'hyène,
Immonde en sa torture, elle a mis bas dans l'ombre
Les fruits laids et puants de sa chair pâle, en nombre
Equivalant celui des péchés capitaux.

Par leur propre hideur bêtes terrifiées,
Ignorant à jamais l'été vert des côteaux
Ils n'aiment que l'odeur des chairs putréfiées.

La honte des poils roux sur l'arête dorsale
Aggrave encor l'horreur de leur peau terne et sale
Qui donne a leur pelage avare un ton terreux.

Leur faim, dès le couchant, rôde, flairant la terre.
Leur face à la couleur des cadavres verreux
Que leurs ongles, la nuit, hors des charniers déterrent.

L'astre blanc de la haine au cœur des nuits sauvages
Se mire dans les yeux des bêtes nécrophages.
Et leurs crocs, dans le jour caché sous les rochers,
Avec la cruauté que les dents du remords

Mettent à dévorer la nuit d'anciens péchés,
A nu dans la ténèbre ont dévoré les morts.

Ainsi, dans l'ossuaire immense du Mensonge,
Imposteurs dont Jésus parlait en prophétie,
Hyènes déterrant avec la frénésie
Du désespoir, les pourrissantes hérésies,
Le siècle quelquefois vous évoque en mes songes
Ainsi, dans l'ossuaire immense du Mensonge.

LES GRENOUILLES

Ranæ autem, quæ in paludim coaxant, sunt pœtæ qui in cœno luxuriae sordida facta priorum clamant.
HONORIUS D'AUTUN.

La brusque abbasse a malaxé la boue
Du chemin flasque autour du marécage.
Dans l'ornière giclante s'embourbent des roues ;
Des fouets sur des chevaux crottés sifflent la rage.

Sous les arbres du bord la pluie étend la mare.
Joie coassante, joie qui grouille !
Le peuple bondissant des gluantes grenouilles
Fait la crécelle et plonge et tintamarre.

Le pélerin assourdi par le bruit
De cette tourbe amphibie et vaseuse
Attarde malgré lui sa ferveur voyageuse
Dans le dédale infect des flaques où reluit
Le livide reflet de la nue orageuse.

Sous les eaux de la mare, verdâtres et cagnardes,
Entre les bulles d'air lancées par les nageuses,
Ses yeux pris de dégoût regardent,

A fleur des herbes inondées,
Les têtards monstrueux frétillants sous l'ondée...
Et son cœur se souvient de Saint Hervé le barde.

Un soir qu'en un manoir d'Armor
Hervé chantait, tous étaient sous le charme.
Soudain du marais proche arrive un tel vacarme
Que l'air se déchire aux cris du dehors.

Le chanteur s'interrompt ; vers les eaux sombres
Il se dirige avec des hôtes du manoir.
Son hymne impérieux domine au ciel du soir
Le coassement vil des grenouilles de l'ombre.

A l'œil d'Hervé-le-barde ouvert sur l'avenir
Voici réapparaître antique et prophétique
Le châtiement égyptien — leg ironique
Des jours de Ménephtah aux jours qui vont finir.
Et le Barde inspiré par l'Esprit des Prophètes
Prophétise ces jours où la païenne ardeur,
Polluant à nouveau les âmes des poètes,
Va transformer la terre en marais d'impudeur.

La voix de Saint-Hervé au nom de Jésus-Christ

Ordonne. Le marais cesse à l'instant ses cris
De grenouilles, grinçants comme les chaînes
D'un puits peu employé et que sa rouille gêne.
Et l'hymne catholique au firmament s'élance
Dans le recueillement nocturne du silence.
. . . . . .

Tout bas le pélerin sourit et s'interroge :
N'est-il point barde ainsi que Monsieur Saint-Hervé ?

Hélas il n'est pas saint et son pas énervé
L'enfonce dans la fange où son orgueil patauge.

— : " O pouvoir à l'instar du patron de Bretagne,
„ Dans ce siècle où grandit la païenne rumeur,
„ Imposer aux marais des modernes rimeurs
„ Le silence absolu de l'Hiver des montagnes.

„ Les jours sont revenus, où, couvrant toutes plaines,
„ Les grenouilles et les crapauds des marais verts
„ Envahissent l'Egypte avec leurs chants pervers.
„ Nos cités, nos maisons et nos tables sont pleines
„ De grenouilles, comme un cadavre est plein de vers.

„ Hors des bas-fonds du verbe, où stagne la luxure,
„ Tout un peuple visqueux, lubrique et coassant
„ Surgit pour célébrer sa boue et maudissant
„ La Lumière du ciel qui fait les moissons mûres,
„ Vanter l'orage aimé des marais putrescents.

„ La vase de ce monde, enfonçant à mesure
„ Que chante cette engeance aux lueurs du croissant,
„ Enlise en ses bras mous les derniers innocents.
„ Le temps vient où la mort attend qui s'agenouille,
„ Le temps où sortiront des gueules de la Bête
„ Et du Dragon et des lèvres du faux prophète
„ Les trois anges impurs à face de grenouille.

„ Moïse ! ayez pitié de l'Egypte, Moïse !
„ L'air et le Nil, l'œil et le cœur, tout est pourri.
„ Vous souvenant enfin que ce sol fut nourri
„ Par le sang de l'Agneau en la seconde Eglise
„ Ah ! suppliez Ihaveh, pour que ses contempteurs
„ Laissent partir les purs vers la Terre promise... „

Ayant ainsi rêvé près des marais moqueurs
Le pélerin revoit le geste de Moïse
Prier pour Menephtah Sabaoth-le-Vainqueur.

Le marécage est mort, la paix est reconquise.
Mais le roi de l'Egypte a rendurci son cœur...
Parmi les roseaux blonds qui meurent sur leur tige
Le pélerin troublé à voix haute s'afflige :

— : " O mon Père, pourquoi m'avoir abandonné ? „

Grenouilles et crapauds pris d'un soudain vertige
Se jettent dans l'eau verte en bonds désordonnés.

Très doux — car très lointain — l'Angelus a sonné...

LES SANGSUES

Sanguisugæ duæ sunt
filiæ, discentes : « Affer,
Affer! » (Prov. XXX, 15.)

Tu pensais : " Je suis riche ! „ Avare, et que l'usure
Te ferait par ton or l'égal du Tout-Puissant.

Ta terreur sur ton or te terre, gémissant;

La soif de ton péché te suce, te pressure
Et tarit, sable sec, ton cœur dépérissant.

Tu clamais : " Je suis libre ! „ impie et la luxure
Te rendait devant tous l'esclave de tes sens.

Tu clamais : " Je veux vivre! „ Et ton bras languissant
Ne peut plus arracher celle dont la morsure
A travers ta chair veule épuisera ton sang.

LE CHAT

D'un pas muet
Souple et craintif
Oreille au guet
Et corps furtif,
Frôlant le sol,
En miaulant, en se coulant : tel un reptile,
L'œil attentif
Et qui rutile
Au moindre vol,
Bête féline,
Très doucereusement il prend des airs naïfs
Pour mieux griffer tantôt la main qui le câline.

Avec quel art sa perfidie
Nous étudie !

Petit nez rose et poses gracieuses...
Qui n'a connu la ruse audacieuse ?

Minaudant, ronronnant, se bombant tour à tour,
D'un geste féminin offrant sa tête plate,
Sa robe de serpent et ses airs de velours,
Rentrant ses ongles sous ses pattes,
Il nous frôle, il nous flatte
Fait valoir ses atours
Et friand de caresses

N'offre à l'homme innocent qui croit en sa tendresse
Rien qu'une indifférente ou lascive paresse
Et l'infidèlité de son cœur sans amour.

Charmant comme une enfant et troublant comme un
[sphynx,
Le jour sous de doux cils il voile ses prunelles
Pleines d'astuces et de subtilités cruelles,
Mais dès la nuit tombante il redevint le lynx
Embusqué sous la flore aux ombres éternelles,

Et descendu en tapinois
Des toits,
S'en va, l'œil injecté de ce sombre éclat rouge
Jeté sur le pavé par les rideaux des bouges,
Chercher la volupté aux antres des ruelles.

Sur l'or des couchants flavescents
Dès que descend
Le velum sombre,
Son œil pervers s'allume au contraste des ombres.
Œil de chat brasillant devant la nuit prochaine,
Œil verdâtre, œil vitreux, œil de vol, œil de proie,
Œil de péché masquant sous sa menteuse joie
Des éclairs de terreur et des brasiers de haine.

Parmi le demi jour doré des crépuscules,
Rôdant autour du lac où dorment les oiseaux,
Son pelage de fauve au milieu des roseaux
Prend le sauvage aspect d'un tigre minuscule.

Un chien paraît :
Tête en arrêt.
A l'instant le chat se hérisse,
Son muffle moustachu se plisse
Et met à nu des dents aiguës,
Son poil dégage une hargne électrique,
Tout son corps se contracte en sa stupeur rabique !

Puis d'un bond brusque et plus rapide que la vue,
Du côté de la nuit
Se détend et s'enfuit...

Zébré de feu, zébré de fer,
Semblable au soir strié de souffre,
On le dirait surgi incandescent du gouffre
Sulfurique et noir de l'enfer.

Egoïste, gourmand, voleur,
Tyran jaloux, vrai maître de la chatte,
Le chat c'est le Péché ! Malheur !
A l'imprudent oiseau qu'agriffera sa patte !

Feignant soudain d'être assoupi,
Aidé par l'ombre il s'est tapi
Dans sa fourrure.

Mais, tout-à-coup, traîtreusement comme un bandit,
En vainqueur lâche, il a bondit.
Son œil fulgure
Et puis charbonne de malice ;
Et son plaisir
Tout à loisir
Se repaîtra de ton supplice,
Pauvre pécheur, car il le tient
Le chat cruel qui n'aime rien
Hors la ténèbre sa complice...

LE HIBOU

Autour du pic (où pend, accroché
A un arbre reptile, un vampire)
Les chats-huants s'assemblent et girent,
Tels les choucas autour des clochers.

Chauves-souris, chouettes qui dorment
S'éveillent pour répondre aux cris des chats-huants ;
Seul le hibou à tête énorme
Se tait, hypnotisé par le ciel braséant.

Au creux d'un tronc noueux du bois où il est né
Dans quelque nid abandonné
Depuis des ans par les corneilles,
Immobile, muet, debout,
Une aigrette aux aguets exhaussant chaque oreille,
Tout le jour s'est caché, lugubre, le hibou.

Les braises du couchant brûlent au fond des brumes.
Epiants les mulots du sous-bois dans la nuit
Là sur la branche obscure, inflexible, c'est lui :
Ces yeux écarquillés par deux cercles de plumes.

Hallucinant aux ors des soirs phosphorescents
Son regard fixe et froid — chrysoprase nocturne —
Front bas, bec menaçant,
Il attend, taciturne.

Son regard maléfique où la terreur s'attise,
Au tronc d'un arbre qui se tord comme les vers,
Œil judaïquement pervers,
Est un remords qui s'éternise
Inéluctablement sur quels péchés ouverts ?

Malheur ! malheur ! malheur ! le cri de la chouette
Fait frissonner toute la forêt muette.
Suivant le vol démoniaque des vampires,
La nuit sur la vie étend son empire.

Par delà les toits noirs des blafardes chaumières,
Volcan rouge, le soir écrute sa lumière.

Grand-prêtre de l'effroi, fascinateur maudit,
Lampe de la sorcière au fond de son taudis,
Miroir de la tristesse abyssale des hommes,
Œil fou
Le hibou
Hulule et prédit
Dans la lave des soirs de futures Sodomes.

LES RATS

Le cloaque rustique et l'égoût des cités
Sont l'auberge et l'autel de leur rapacité.

En leur gadoue infecte ils trottent, nagent, plongent,
Cherchant l'excrément fin, la charogne de choix.
Tout leur est franc régal : papiers, hardes et bois,
Il n'est rien que leurs dents n'arrachent ni ne rongent.

Des combles de la ferme aux cales du navire
La richesse de l'homme est le butin des rats.
A bord et dans les ports le rut du choléra
Vengera les rongeurs du piège où ils périrent.

Intrus dévorateurs, morts, ils donnent la mort ;
Fléau prolixe et flux pullulant de la fange,
Dérobant le Froment de la céleste grange,
Saccageant au Verger les frutescence d'or,
Rongeant jusqu'au Vaisseau que guident les archanges,
Les rats ! grouillement gris des âmes sans remords...

LES LIÈVRES

Oreillard apeuré et perdant la mémoire,
S'effarant d'un agneau qu'il prend pour un guerrier,
Sans songer qu'il pourrait, sorti de son terrier,
Courrir au vrai péril en fuyant l'illusoire.

Le poil harmonisé a tous les sols changeants,
Couleur de lande neutre et de givre d'argent,
Le lièvre n'est-il pas, dites, les bonnes gens
Qui reniez Jésus de peur que l'on vous raille,
L'image en chair et sang de vos pleutres entrailles.

Le lièvre n'est-il pas, dans sa sotte épouvante,
Chrétiens qui redoutez le rire des servantes,
Votre fuite incarnée et devant Dieu vivante ?

Fuyards abandonnant, dès qu'une torche a lui
Dans ces halliers sans lune où vos terreurs se cachent,
Celui que les Judas osent livrer, Celui
Qui viendra vous juger, épouvantable aux lâches !

Trembleurs terrés au fond des muettes torpeurs
Quand s'enfle le néant d'un mortel qui profane,
" La Peur n'est pas de Dieu „ anathème à la Peur !
Hommes de peu de Foi, lièvres couleur de fane !

LES SINGES

Voltairiens grimaçant sarcasmes et défis
Au Verbe ordonnateur de l'immense harmonie,
Magots exécrateurs du Dieu des crucifix,
Fagotins qui menez le Verbe aux gémonies,
Du Singe, oui messieurs, vous vous prouvez les fils.

Certes, point n'est besoin pour tenir de sa race
De naître quadrumane et prognate et camus,
La simiesque impudeur enjolive vos faces,
Il suffit. Mais combien plus flagrante sa trace
A qui voit les beautés de vos âmes à nu !

L'Ancêtre grimacier, le Père de vos pères
N'a pas l'aspect cagneux du pithécanthropus,
Ni crocs blancs de gorille, ni œil d'orang repu ;
C'est dans l'âme que sa ressemblance prospère.

Le Singe originel dédaigne un corps d'argile,
Il est malin, il est méchant, il est agile,
Mieux que le singe de Darwin, mais il n'est pas
Visible aux yeux de chair. Son nom ? C'est le Très-Bas !

Chef des démons de l'eau et des démons de l'air,
Il vint, lui qui porta l'étoile de l'Aurore
Tenter le Fils de Dieu dans la faim du désert.

— " Ce monde t'appartient, Jésus, SI TU M'ADORES ! „

La riposte du Verbe en sa calme colère
Refoula dans son lieu l'orgueil du Tentateur.
Or vous, gibbons humains, qui singez nos mystères
Dans le secret des synagogues du Menteur,
Reconnaissez ici votre procréateur :
Satan, Singe de Dieu et Prince de la Terre.

LE TROUPEAU DE L'ENFANT PRODIGUE

A des senteurs putrides et lénifiantes
De prés noyés sous l'eau d'octobre, aux parfums lourds
De vergers saccagés et de mornes labours
— Désert de champs fauchés environnant les bourgs —
Se mêle dans l'air veule une âcre odeur de fiente.

Très paresseusement dans l'étable, à la ferme
Les vaches vers les taons lèvent leurs yeux inermes.
Des canards querelleurs jettent leur tintamarre
Vers le silence abrutissant des loins moroses.
Les pourceaux ronds, repus, dans le purin des mares
Se vautrent, satisfaits de leur saleté rose.

Enormes et fumants dans la moiteur de l'air,
Ils bavent de plaisir le trop plein de leur graisse.

La truie aux bestiales et fondantes tendresses
Admire ses gorets infâmeset leurs fesses
Multiplient à ses yeux son triomphe de chair.
Epicuriens tardifs dont les groins impudiques,
— Qui de brun jordanien dans le bran se rehaussent —
Narguent le clocher terne où l'Angelus est mort.

Et leur ventripotence immonde revendique,
Pour la roseur horrifiante de leurs corps,
Le culte de la terre à la clarté des roses !

Leurs yeux béats, perdus dans les graisses soyeuses,
D'un sourire chassieux et gâteux goguenardent
Vers le maigre corps nu du Pauvre qui les garde.
Hystérique gaîté de la chair gouailleuse !

Les temps sont bafoués des vertus d'autrefois,
— L'impudeur est sans frein dans le siècle sans foi —
Le monde a renié le grand midi des âges.
" Le Porc est dieu ! le Rut est libre ! A bas l'Esprit ! „
Les fouets et les crachats des bordeliers font rage
Sur ta chair pâle, Enfant-Prodigue, o Jésus-Christ !

Et comme te voilà, Fils du Dieu redoutable !
Tu as dilapidé en mystiques débauches,
Chez les filles de Cham et les prêtres d'Edom
Ta part de l'héritage et le Vin de la Table
Leur sert à célébrer la messe du Démon !

Gardien de ces pourceaux, tu manges à leur auge !
L'infernale Circé en son palais les loge...
Et vers ta chasteté dont la blancheur consterne,

En blasphémant ta Chair jusqu'au cœur des lieux saints,
Le flux envahisseur de son troupeau moderne
Gronde, marée obscène aux grognements porcins !...

LA VISION DE SAINT PIERRE

Carquois de feu versant sa grêle meurtrière
Sur le toit plane et clair d'une tente guerrière,
Le zénith d'or fait choir les dards de sa lumière
A pic sur la terrasse où Pierre est en prière.

Dans le calme accablant du dévorant midi,
Joppé, la ville en blanc, somnole et resplendit.
Debout dans de l'air chaud qui lui brûle le corps
Pierre étouffe. Or son cœur est plus brûlant encor.

Le cœur de Simon-Pierre à l'heure où tout s'embrase,
Comme en un bain de feu se plonge dans l'extase.
L'œil de sa chair s'aveugle et l'aigle de son âme,
En gouffre éblouissant de sarde et de saphir
A vu dans ce ciel bleu s'ouvrir un ciel de flamme.

Sous l'azur vibrant d'or qu'un homme a vu s'ouvrir
Une nappe descend des hauteurs planétaires.
Son lin pur est chargé des bêtes de la terre :
Quadrupèdes repus, nœuds hideux de reptiles,
Oiseaux des ciels lointains dont les gorges rutilent
De l'émail des couchants aux jardins irréels.

Quelle voix a crié — : " Pierre ! „ du fond du ciel ?
Quelle voix a crié : " Lève-toi, tue et mange ! „
Est-ce la voix du Maître, est-ce la voix d'un ange ?
L'apôtre a répondu à la voix dans l'azur :
— " Jamais je n'ai mangé de ce qui est impur ! „
Mais la voix a repris avec un doux reproche,
Et par trois fois, toujours plus aimante, plus proche :

— " N'appelle pas impur ce qu'a purifié
L'Agneau par qui les loups seront sanctifiés. „

Inimitiés Mystiques

DILEMME

Les bêtes de l'Eden que dénommait Adam,
Les bêtes que Noé a fait sortir de l'arche,
Comme Abel et Caïn se scindant en deux camps,
M'ont dédoublé — miroir ! — la faune humaine en marche
Vers la joie éternelle ou la peine du dam.

En Bestiaire infernal ou en Faune de Dieu,

Dans l'un ou l'autre camp cherche ta ressemblance,
Errant ! Voici la Bête et les deux camps s'élancent !

Le Serpent ou l'Agneau, il n'est pas de milieu !

L'ARAIGNÉE

Atmosphère humide de fanes moisies
Où girent les mouches de la fantaisie.

Parmi des fouillis de broussailles neuves,
Autour des panaches de fougères frêles,
Innombrablement au sous-bois se meuvent
Antennes, élytres et ailes.

Flottant, aérienne, dans l'ombre qui dort,
Evitant la danse des poussières d'or
— Qu'éclaire en oblique un rais de lumière,
Filtrant dans les feuilles le feu des clairières
Où les mouches bleues s'enivrent de ciel —
Par les mandibules
A un fil de tulle
Lisse comme un fil de fiel,
Son corps se suspend.

Avalant le fil, le dévidant,
Bête acrobate,
De ce fil glissant écartant ses pattes,
Dans l'ombre de l'air
Maléfique et vert,
Elle monte, elle descend.

Atmosphère humide de fanes moisies
Où girent les mouches de la fantaisie.

Bien parente des scorpions
Et des acariens de la galle,
L'épeire se sent en fringale
De papillons.

Tisseuse vorace et velue,
L'épeire brune est devenue
Le centre d'un rêt perfide :
Filet savant, toile aux fils
Si subtils
Que le vol rapide
Des mouches
Est capté dès qu'il y touche
A peine.

Dans les secrets recoins de la pénombre louche
Sous les ronces de la haine
Parmi les orties
Tapie,
Sa vue ensorcellante épie
Toute approche.

Atmosphère humide de fanes moisies
Où girent les mouches de la fantaisie.

Qu'une proie s'accroche,
Fonçant sur elle en harpies,
Longues, ses pattes farouches
L'enroulent au milieu des mailles
Et les suçoirs de sa bouche
La vident de ses entrailles.

Hommes, moucherons célestes,
Souvenez-vous en !
Le geste
De l'insecte hideux qui tend
Dans les retraits
De la forêt
Ses rêts,
C'est le geste de Satan.

Œil lançant des éclairs sombres,
Sa Haine, araignée dans l'ombre,
Vous attend !

LES SERPENTAIRES

Héron par la démarche, aigle fier par le bec,
Le serpentaire huppé à livrée blanche et noire,
Dépense, aristocrate, une élégante gloire
A clouer le cobra d'Afrique d'un coup sec.

Propugnateurs loyaux du moderne Amalech,
Serpentaires chrétiens d'un âge imprécatoire,
O derniers Vendéens des mystiques victoires,
Le vieux Serpent va-t-il vous tenir en échec ?

Espoir ! Déjà l'orgueil divise ses reptiles.
Sa haine les renoue en houle contractile :
Nœuds où les sept Péchés s'entr'étranglent d'horreur !

Là-haut sur leur mêlée, embrasant votre zèle,
Serpentaire éclatant du Cobra de l'erreur,
L'Archange des croisés ouvre ses grandes ailes !...

LE FESTIN DES OISEAUX RAPACES

Au-bas d'un ciel roux bout un soleil rouge.
La brande pourpre de sang s'est repue.
Charnier fermentant, odeurs de chairs crues,
Chevaux culbutés qui râlent et ruent
Et sur les cadavres des ombres bougent.

Ombres des corbeaux dont la faim croasse ;
Et noirs sur le soir aux fauves ardeurs,
Ombres des vautours qu'attire l'odeur
D'un carnage indiscible où des peuples s'entassent.

Les peuples trucidés, dont la brande est la couche,
Sont ceux-là que faucha le glaive de ta bouche,
Vengeur immaculé qui, descendu de Dieu,
Précipita la Bête au fond du lac de feu.

Grappes écarlates de corps convulsifs,
Nœuds de bras bleus tordus comme des cordes,
Jambes tortes,
Yeux révulsifs,
Blasphèmes figés sur des faces mortes.
Le Christ a crié du haut de l'espace,
Le Christ a crié du cœur du soleil

Vers le vol girant des oiseaux rapaces
(Dont le bec crochu est âpre et pareil
Aux dents des hyènes).
— : " Venez! la chair des rois vous attend dans la [plaine...
„ Guidés par l'âcre odeur qui rode dans ce lieu
„ Vautours ! assemblez-vous pour le souper de Dieu! „

LE RENNE

Comme la pierre il a daté un âge.
Cheval du gel, en tous ses blancs voyages
Il est docile, il est rapide et les halliers
N'ont pas rameaux pareils aux andoulliers
De ses bois récurvés s'évasant en palettes.

Avec leur pelle il se fait place nette,
Racle la neige et trouve son lichen.

L'enfant lapon qui boit le lait du renne
Deviendra homme et le fera mourir.
Sa chair est forte, il voudra s'en nourrir,
Sa peau solide, il en fera du cuir.

Mon cœur rêvant d'un voyage en les neiges
De l'Hiver infini qui s'éternise au Nord,
Mon cœur s'étreint dans un remords,
A voir que ta bonté, loin qu'elle te protège,
Ne t'a que mieux livré si tu ne t'es offert,
Renne, animal chrétien du satanique Hiver!

LES TIGRES

La jungle au crépuscule est lourde d'ardeurs sombres.
Le Gange s'évapore au-dessus des roseaux.
La nuit sur le soir vert dessine un arceau d'ombre
Et l'or du soir descend sous ce lugubre arceau.

L'eau du fleuve éclairé à d'étranges caresses.
Sa berge de roseaux de souffre ardent se zèbre.
La forêt de bambous se tigre de ténèbres.
La jungle au crépuscule a des airs de tigresse.

Vers l'occident romain le ciel martyr émigre.
Le Nirvahna nocturne a triomphé du Jour.
Par la jungle d'Asie, où plane un parfum lourd,
S'allonge, se coulant, le corps ardent du tigre.

Le long du fleuve, où sa défiance se glisse,
Fascinant ses instincts le sang de la lumière
Tout-à-coup fait jaillir deux yeux verts des coulisses
Perfidement ténébreuses de ses paupières.

Le soir de sarde attise au fond de ses prunelles
Les braises du désir. Son mufle menaçant,
Humant dans l'air poudreux l'odeur des proies
[charnelles,
En flairant l'eau du soir a cru flairer du sang.

Dardant sur le couchant son fulgurant regard
Le tigre s'est tapi en arrêt. Sa femelle
Vers les petits qui lui tarissent les mamelles
Reporte avec effroi ses yeux de feu hagards.

Et les tigres ont vu les nuées tavelées,
Troupeau d'ombre et de flamme à des tigres pareils,
Au ras de l'horizon descendre la vallée
Et lécher en rampant la pourpre du soleil.

II

La bête est acclamée par la plèbe en délire.
Vers l'arène où son mufle happe un corps innocent
Retentit la clameur qui cèle dans le sang
L'alliance de Rome aux tigres de l'empire.

Las de forcer la résistance d'une enfant
Que sa lampe d'amour guidait aux catacombes,
Le pouvoir de Néron et son courroux succombent,
Une esclave a vaincu l'histrion triomphant.

La chrétienne, o stupeur ! culbuta la statue
De Jupiter. Dans l'or du cirque le félin,
Vengeur de l'Ænobarbe et du Capitolin,
Tremble devant l'éclat de cette enfance nue...

Mais d'un élan, la bête a bondi sur la sainte.

Elle est tombée et le silence est dans l'enceinte.
Le désir de son sang s'irrite au cœur de Rome.
Le tigre hésite à mordre : il regarde les hommes.
Leurs regards par milliers l'excitent, fraternels ;

Et le tigre a cru voir, dans l'horreur de ces têtes,
Se démasquer soudain tout un peuple de bêtes !

Et la vierge a cru voir les démons éternels !

LE COMBAT DES LIONS

Puissance des ténèbres aux pas lâches, sans bruit,
Nocturnement rôdait près du bercail des âmes
Le Lion goétique, empereur de la nuit.

Comme au fond d'un caveau funèbre, autour de lui
L'ombre phosphoresçait en de blafardes flammes ;
Leur occulte lueur, soudain, s'évanouit.

Le corps du félin sombre à tête formidable
Enjamba le sommeil paresseux des disciples ;
Et la nuit récélait dans son calme insondable
Le pouvoir affamé de la bête invisible.

Jaunes de haine ses prunelles
Le dénonçaient. Leur bulbe à la glace cruelle
Cherchait dans l'ombre chaude qui dévorer.
Le croissant éclaira le bercail blond des âmes,
D'où se leva, géant, un fier Lion de flammes,
Dardant comme un soleil son pelage doré.

Fauve de force ardente aux colères torrides
Autant que les étés corrodant les déserts,
Le Lion clairoyant regarda dans les airs.
Des essaims de clartés peuplaient la nuit du vide.

Et leur vol célébrait le Cœur de l'Univers.

Le fauve noir, mufle strié de rides,
Front contracté, a mis à découvert
La convoitise de ses crocs et les enfers
Flambent sombres dans la caverne de sa gueule.

(Moi, blême, je tremblais que les os crépitants
Des béliers endormis ne fussent à l'instant
Broyés comme grains sous la meule !)

Mais le fauve de feu abrège la menace,
Bondit sur le rôdeur rampant près du bercail ;
Ses dents voraces
Lui dévorent la face,
Ses ongles de devant, en tenailles tenaces,
Lui décortiquent le poitrail.

Dressés tous deux sur leurs pattes d'arrière,
Et l'un à l'autre agriffés, s'arc-boutant,
Les combattants
Emmêlent leurs crinières.
Lion de lumière et lion d'ébène :
Amour qui terrasse la haine.

Les chairs du fauve obscur se tordent
Sous le déchirement des ongles d'or qui mordent.
Vinculé, son orgeuil se convulse ; sa rage
Casse ses crocs qui voudraient vaincre encor ;
Le bercail apeuré s'éveille au bruit d'orage
De l'enfer ameuté dans l'antre de son corps.

Quand le bercail revient de sa stupeur,
Il voit le Lion d'or dont les regards fulgurent.
Mais aussitôt l'amour les transfigurent
Et le troupeau sauvé ne connaît plus la peur.

Impuissant désormais à broyer dans son gouffre
Le bercail, dont l'éclat nocturne et blanc l'atterre,
Sous le pas triomphant qui le cloue à la Terre
Le Ténébreux vomit, par les naseaux, du souffre.

Le Lion d'or rayonne et son triomphe est tel
Que les essaims des cieux — poudre de feu qui vole —
En la paix de son ombre, autour de son autel
Ont dans la gueule ardente ouvré leurs alvéoles.

Derrière le Vainqueur, ainsi qu'une auréole
Le soleil s'est levé du Matin immortel.

LA FORCE DE L'ÉLÉPHANT

Dans la blancheur de l'église missionnaire,
Devant l'harmonium au vieux clavier jauni,
La jeune moniale à l'œil visionnaire
Se souvint du clavier de naguère et " du nid „.

Le " nid ? „ Il est là-bas en la Flandre natale.
Là un clavier d'ivoire est demeuré muet
Depuis l'heure où ses doigts, laissant les menuets,
Cherchèrent sur l'atlas l'Afrique occidentale.

Piano des parents dans les soirs débonnaires !
Que l'ivoire était doux et les morceaux jolis,
Quand des doigts trop rêveurs d'humble pensionnaire
Jouaient l'adagio sur ton clavier poli !...

Mais des rires d'enfants qui fusent au dehors
Pénètrent dans l'église avec les coulées d'or
Du soleil, gloire et deuil de la plaine africaine.

Rires des enfants noirs au jardin monastique !
Sous les hauts palmiers verts au geste prophétique
L'éléphant édenté doucement les promène.

La sainte qui rêvait dans la paix de l'église
A son passé
Sourit en le voyant passer
Sur fond de clarté verte
Devant la porte ouverte.
Puis sa main de sa robe grise
Retire un chapelet par la ferveur usé.
Au bout du chapelet une humble croix d'ivoire,
Bon animal, et c'est assez
Pour que ton souvenir perdure en sa mémoire.

Naguère encore, semblables aux cornes
Des mouflons blonds dans les prés verts
Plus fermes que les bois dont s'ornent
Le front des cerfs,
Tes défenses dures et franches
S'incurvaient, blanches,
Vers les airs.

Et la rêveuse agenouillée
Dans l'ensoleillement de la sainte maison,
Implore le Seigneur en son âme humiliée,
De peur que sa faiblesse un jour soit dépouillée
Des défenses de l'oraison.

Leur intacte blancheur écarte les pervers

Et l'ivoire est vraiment la force immaculée
Par qui la ruse est acculée
Aux portes rouges de l'enfer.

Avec une âpreté aiguë et incisive
Il est la chasteté qui s'arme et se défend,
L'ivoire ! et c'était lui qui prenait l'offensive
Jadis, quand éclatait le chant de l'olifant.

Contre les sarrazins, race impudique
Liberté ! Chasteté ! occidental trésor
Que pour l'Afrique esclave à présent revendique
Celle dont la jeunesse a su braver la mort,
C'est vous que défendait l'appel chrétien du cor.

Jours de Roland et jours de Godefroid,
Age des preux, temps sublime où la Gloire
Etait la fille de la Foi !

Lors sainte Jeanne en forçant la victoire
Mêlait du ciel aux pages de l'Histoire,
Et bergère, sauvait les rois !

Alors la dague à la garde d'ivoire
Avait la forme de la croix.

Alors votre clarté, neiges marmoréennes
Qui couronniez sur fond d'azur et d'or
L'élan vertigineux des tours pyrénéennes,
Evoquait à l'espoir du Cid Campéador :
Marie, la Tour éburnéenne!
La Tour dont l'ivoire éclatant
Use les dents, casse les dents
Du temps,
Tour de blancheur debout dans l'immortel Printemps.

Quelle force en sa gloire égalerait la tienne?
Eléphant! ton ivoire est l'image chrétienne
De Celle qui vainquit Satan.

LES QUATRE CHEVAUX DE L'APOCALYPSE

I

Le Cheval Blanc

Plus clair qu'un marbre équestre, où la victoire
S'éternise en beauté,
Plus un qu'en aucun bloc sculpté :
Le cheval blanc et le Guerrier de gloire.

Bloc de lumière où le neigeux cheval
Est le corps vierge et le cavalier l'âme,
Transverbérant une armure de flamme,
Etoile ardente éclairant du cristal.

Bloc de blancheur foulant la noirceur des nuages,
Bloc dont l'élan montre l'éternité,
Bloc qui conserve en galopant sur les orages
Le calme de la Force et de sa Royauté.

Derrière eux deux l'armée du ciel : o neiges !
Chevaux d'albâtre, aérien cortège,
Robe de lin, cuirasses d'argent clair :
Une aube en fleur se levant sur la mer.

Le Guerrier blanc qui conduit cette foule,
Eblouissante ainsi qu'une enfance au Baptême,
Dardant la flèche, a lancé l'anathème
Contre les chevaux de la houle.

Son cheval blanc bondit, ses sabots foulent
Le tumulte cabré des eaux.
Il les culbute, il les refoule
Avec le vent soufflant de ses naseaux.

Alors et contre lui les cavales marines
Dont la fureur dilate les narines,
Crinière au vent, poitrail dressé,
Et col gonflé maculé d'écume,
Du fond des brumes
Se déchainent en rangs pressés.

Pour les laisser passer
Les portes de l'enfer ont sauté de leurs gonds
Mais le cheval blanc les a dispersées
D'un seul bond.

Ses cavaliers clairs,
Volant à sa suite
Sur le tumulte et la révolte de la mer,
S'élancent à travers l'air
A la poursuite

Des monstres que l'abîme a, par milliers, vomis
Contre sa blancheur sainte et l'antique ennemi,
L'affreux Leviathan qui monte de l'abîme
Dresse la mer en murailles mouvantes,
Excite en vain ses réserves ultimes,
Et c'est lui maintenant qui connaît l'épouvante
A voir que son pouvoir séculaire et géant,
Qui gonflait le cyclone, ameutait l'océan,
Hérissait les récifs et crevait les orages,
Se réduit à néant ;
Et que sombre vaincu, l'orgueil de ses enfants,
Poulpes, lamproies, requins, enfantés par sa rage,
Sous la calme blancheur du cheval triomphant,
Dans l'instant qu'en bonds fous ses cavales maudites,
Dont le galop panique aveugle les yeux pers,
Au milieu des clameurs d'un effroi qui s'irrite,
Buttant contre le Roc plus acéré qu'un fer,
Font s'y briser les Portes de l'enfer,
Font s'y broyer les escadrons des mers
En fuite !

II

Le Cheval Noir

A l'horizon morne d'un sable insalubre,
Trainant au ciel jaune l'odeur des marais,
Dans le soir de flamme
Où plane lugubre,
La plainte des âmes,
Le cheval funèbre,
Caparaçonné de ténèbres,
Paraît.

Etalon terrible à la tête ardente,
Prunelles dardantes
Sous les crins fougeux,
Renaclant de l'ombre et soufflant du feu,
Simulant Celui qui souffle où il veut
Parmi les frocs d'Apostasie,
Sur l'effondrement des vouloirs et des vœux,
Il propage vos frénésies,
O mors-aux-dents de l'Hérésie :
Moines d'orgueil masqués de Dieu !

Pouvoir en joie rabique et foulant tes récoltes,
Blé dru du Pain mystique, écraser tes épis !...
Mais les jours sont défunts des féroces révoltes.

Et dans le ciel du soir en piaffant de dépit
L'étalon de l'orgueil songe qu'au Nord s'affaissent
Les remparts que la glace opposait au soleil.
Pour consoler le Cœur divin que tu délaisses
Jusqu'au retour des lys, o France du sommeil,
Au blanc septentrion les monts roses renaissent :
Vergers miraculeux d'un immortel réveil !

Rien que d'y songer l'Etalon hennit;
Sa fureur l'emporte à travers la nuit
Contre le Roc romain d'où l'éclair l'a banni.

Fuyant la Lune-Hostie avec des bonds d'orgueil,
Affolant le démon qui chevauche son deuil,
Brusque ouragan noir son élan s'engouffre,
En flèche au fond du soir où brûle un lac de souffre.

III

Le Cheval Pale

Les flancs décharnés et les yeux livides,
Parmi les lueurs du mortel métal,
Quel est ce cheval
Qui descend du vide,
Portant sur ses os le faucheur fatal ?

Hideux cheval pâle à la chair exsangue,
Cadavre puant sans rênes, sans mors,
Bucéphal pourri, empereur des morts.
Les vers du remords
Ont rongé sa langue.

Et la teigne attaque ses pieds claudicants.
Mais aucun amour, aucun héroïsme
N'arrêtera l'élan — vertige au paroxisme —
Du cheval déterré qui passe sur le camps.

Dans les camps assaillis
Sous le choc des cohortes
Le sang humain jaillit
Où son galop l'emporte.

Brandissant dans la nuit l'éclair des coutelas,
Le meurtre qui dormait bondit à son approche.

Un coup de ses sabots met en branle les cloches ;
Dans la ténèbre, sous le ciel bas
De proche en proche,
— Sombre déferlement de houle sur les roches —
Sonnent le glas.

Typhus, Choléra, Gangrènes et Lèpres,
Sont avec la Peste ses suivants célèbres,
Plus épouvantables que tous les combats.

Milans, éperviers, vautours et vampires,
Précédés du cortège innombré des corbeaux,
Escortent dans l'ombre celui dont l'empire
Est sur les tombeaux.

Où va son galop, ton corps desséché
Répand dans l'espace l'odeur du Péché,
Toi qui le chevauches ;
Vers le genre humain ton corps s'est penché
Et tu fauches !

IV

Le Cheval Roux

La crinière en flamme parmi les vents fous,
Foulant des nuages de foudre
D'où son galop roux
Fait gicler les éclairs et crépiter la poudre,
Cabré, frémissant, humant le carnage,
Le cheval cruel en bruit de tonnerres
Déchaine et propage
La Guerre !

D'un bond sauvage
Ebranlant la Terre,
Son sabot la frappe en rythmant les coups
De mille canons tonnant tout-à-coup,
Qui crachent la mort sur des heurts de rage.

Lui-même, embrasé des flancs jusqu'au cou,
Du haut des remparts se jette à la nage
Dans le sang fumant des preux et des doux.

Son ange lui dit que la terre entière
Est un abattoir où du sang humain
Arrête la Main
Qui rendrait au néant l'orgueil de la matière.

Soufflant en tempête
Le vent des conquêtes,
Son ange lui dit qu'il venge les bêtes
Qu'innombrablement, pour se mieux nourrir,
L'homme a fait mourir.

Peut-être sait-il, le cheval farouche,
Que tout rachat vient du sang répandu ?

Non ! son cœur féroce n'a rien entendu.
Il sait que du sang c'est doux à sa bouche
Et donc il s'y rue, ainsi qu'en leurs bouges
Se ruaient la nuit ces hordes tuées
Sur les ventres morts des prostituées...

Et le cheval roux devient cheval rouge !

Grand-Prêtre sanglant des fauves discordes,
Apôtre infernal qui rend les combats
Sans miséricorde,
Place au destrier chéri du Très-Bas !

Son poil a l'odeur des fenaisons mortes,
Sa crinière a l'aspect sinistre d'un bûcher ;
Bonaparte et Néron tous deux l'ont chevauché
Malheur soit aux nations qui lui ouvrent leurs portes !

Il vautre son poitrail parmi les égorgés.
Où il fait des martyrs il viendra les venger.
Qu'importe l'innocence et le péché qu'importe !
Il foule à la fois les loups, les bergers.

Espoir et terreur des fous et des sages,
Frappant sans les voir les sages, les fous,
Avec ses sabots meurtriers dont les coups
Font gicler les éclairs et crépiter l'orage,
Cabré, frémissant, humant le carnage,
Le cheval cruel en bruits de tonnerre
Déchaine et propage
La Guerre !

LES TAUREAUX

I

Le corps campé d'un bloc sur les jarrets nerveux,
Le poitrail anguleux, le cou trapu, les cornes
Au sommet dur d'un front qui veut
Dardant leur vouloir fier vers les gazons sans borne.

Dans l'herbe chaude où rien ne bruit, où rien ne bouge
Que l'ombre sous leurs pas de leurs flancs fastueux,
Beaux de force tranquille, herculéens, l'œil rouge,
Ils marchent vers la mer, lents et majestueux.

La mer est devant eux : elle est la foule
Où s'affolent sans fin tous les désirs pervers;
Et toutes les fureurs des naseaux de l'enfer,
Taureaux damnés, mugissent dans sa houle.

Impassiblement forts, ils outragent la mer
Du silence pesant de leur dédain superbe.
Et le dégoût les prend qui loin du monde amer
Ramène leur puissance à la douceur de l'herbe.

II

« Cornua in manibus ejus »
(Habaccuc. Propheta).

Mais là, dans les prés mous des bas-fonds palludiques
Les taureaux roux, le front toujours penché,
Remâchent le foin mort qu'ils ont cent fois mâché.
Le ciel a pris sur eux la couleur des rochers,
Le fouet clair des éclairs qui semble les toucher
N'allume aucun effroi sur leur mufle impudique.

Immobiles, obstinés, lourds,
Sous le fracas d'un ciel qui tonne et qui fulmine,
Ils ruminent,
Ils restent sourds.

Puis tout-à-coup comme un défi à sa colère,
Leur rut bondit vers les génisses apeurées !
Et l'éclair les épargne et le ciel les tolère
Pour que l'œuvre d'Amour du Taureau tutélaire.
A leur débauche, un Jour, soit comparée.

Ils viendront contre Lui les naseaux mugissant,
Le sang gonflé de haine et l'œil gonflé de sang,
Dardant tous vers un seul, force têtue,
Les cornes de l'orgueil, qui tuent!

Alors le Taureau pur aux ongles bien fendus,
Sur un front tout puissant, mais nu,
Fera croître soudain, terrible, inattendue,

La corne du défi de l'Amour méconnu.

O Christ ! Et dans tes mains à ta Croix suspendues
Ne tiens-tu pas, au bout de tes bras nus
Les deux cornes par qui ta force est défendue ?
Les deux cornes, Seigneur, qui prolongent tes mains,
Les deux bras de la Croix qui troueront ton chemin
Triomphal et sanglant à travers leur débâcle !

Ce chemin qui, demain,
Parti des tabernacles,
Doit, guidant les cœurs purs jusqu'au divin Cénacle,
Révéler ton Amour à tout le genre humain !...

AU PROPHÈTE D'ASSISE

Dans l'âge culminant des gloires de l'Eglise
La Colombe de Dieu descendit sur Assise.
En ce temps-là François ouvrit à l'Esprit-Saint
Son cœur, colombier d'or des candides essaims.

. . . . . .

O cœur stigmatisé du plus fervent ami
De l'Agneau rédempteur mort par amour des âmes,
L'Esprit depuis ta mort, en colombes de flamme
S'échappe hors de la crypte où tu t'es endormi.
Et tandis que ton cœur repose dans ton corps,
Amant du sang divin, couché parmi les morts,
Dans le chœur immortel des Tendresses mystiques
Ton âme au pied du Fils chante encor son cantique
Et l'écho sous nos fronts s'en répercute encor.

O Saint François d'Assise, ineffable poète,
Dont l'amour pour en faire à Jésus la conquête
Eût voulu, d'une étreinte, embrasser l'univers,
Des poètes nouveaux s'éveillent à tes vers.

Prédicateur des fleurs, des astres et des bêtes,
Six siècles pélerins ont baisé ton tombeau.
La nuit du monde approche et tes fils, doux Prophète,
Comme toi fraternels aux fleurs des champs en fête,
Proclament après toi combien ce globe est beau.

Sur un sol menacé ceux que l'Eglise allaite
Ont soif du grand Espoir qui criait dans tes cris !
La terre en sa beauté c'est Dieu qui se reflète ;
Et de son sang de Dieu l'arrosa Jésus-Christ.

Patriarche ingénu des bêtes et des plantes,
Chrétien, qui du trésor de la nature aimante
Fis un présent d'amour au Poète immortel,
Dans le soir de ce monde entends-tu ce que chantent
Les derniers inspirés de ton chant fraternel ?

„ *Soyez loué, Esprit de Jésus notre Frère ;*
Que le Nom inconnu de votre Sainteté,
Feu que nous adorons, Feu que notre âme espère,
Soit dans nos chants futurs à jamais exalté.

„ *Créatures du Feu, gloire au Feu Créateur !*
Accordez, pour louer sa splendeur souveraine
Vos théorbes de flamme au chant de votre Reine,
Séraphins que sa Face enivre de splendeur.

" *Louez l'Esprit du Père et de l'Emmanuel*
Qui fait autour des cieux brûler les neuf couronnes.
Unis aux chérubins, chantez au pied du Trône,
D'une inlassable voix le SANCTUS *éternel.*

„ Et nous — tels autrefois les juifs de la fournaise :
Ananias, Azarias et Misaël —
Aux lueurs des volcans que notre ardeur renaisse,
Pour te chanter avant qu'on ne te méconnaisse,
Terre où dorment les morts du second Israël.

„ L'Ange sombre a sonné l'ère de la Colère ;
L'Agneau va déchaîner les châtiments prédits
Du haut de la Salette où sanglota la Mère,
Et le Feu règnera sur les globes maudits.

„ Déjà lave, mitraille et l'éclair des tempêtes
Illuminent la nuit comme pour une fête.
Des îles vont sombrer !... L'hosannah des poètes
S'élève nostalgique ainsi qu'un chant d'adieu.

„ L'Occident renégat déterre les faux-dieux.
L'Eglise de Jésus penche sur ses colonnes.
En gémissant pour les péchés de Babylone
Les trois règnes du monde ont clamé vers les cieux !...

„ Monde ! et voici le temps où ton sort se décide.
Pauvre vermine humaine aux rages déicides,
Les éléments ligués : le Vent, la Mer, le Feu,
Dévoreront " ta „ Terre autant que Dieu le veut.

„ Sur les flancs crevassés de " ta „ Terre mouvante
Le Feu, la Mer, le Vent prêchent les épouvantes.

„ Le sol de l'Arménie est un Getshémani.
Ce sol où dans Noé fut sauvé l'Univers
Au déluge de Feu verra l'Arche de fer.
L'Eglise va crier : " LAMMA SABACTHANI ! „

„ Le roc tremble de peur ; les sursauts de la Terre
Ouvrent sous les cités les gouffres de la mort.

Détournez, Vent du Ciel, la fureur des cratères
De ceux qui vont chanter selon les harpes d'or.

„ Qu'un ange parfumé descende dans les flammes
Pour affermir en eux un impavide Espoir,
Que de son souffle pur il répande en leurs âmes
Une fraîcheur pareille à la brise du soir. „

TABLE

Préface 8
Dédicace 15
Prélude au Chant des Trois Règnes 18

Le Règne du Père

Le Culte Minéral 23

DES FLANCS DU SOL

Le Limon de l'Eden 28
L'Argile de Babel 29
Sable et Rocher 35
Le Destin de la Pierre 37
La Roche Immaculée 38
Les Sommets de la Certitude 39

LA FORCE DES METAUX

Le Veau d'or 42
L'Argent-Dieu 46
La Pierre Philosophale 49
Les Siècles de Fer 50
L'Armure 55
Le Règne du Cuivre. 56

LES TRÉSORS DE LA TERRE

Le Trône de Salomon 60
A la Gloire des marbres. 62
Mosaïques 63
Le Cristal vivant 64
Le Grottes Firmamentaires 67
Les Grenats d'Orient 71
Les Oripeaux de la Prostituée 74
L'Onyx 76
Les Gemmes de l'Idole 77

LES JOYAUX DE LA MER

Les Roches du Corail 80
Coquillages 84
Les Perles 86

LES GEMMES ÉTERNELLES

La Perfection des Gemmes 90
Les Gemmes du Matin :
Les Opâles 92
L'Hyacinthe 94
Les Gemmes du Midi :
La Chrysolithe 96
La Gloire des Topazes 97
Les Gemmes du Crépuscule :
L'Emeraude 100
La Sarde. 103
Le Béryl. 105

Les Gemmes de la Nuit :
L'Amétyste 107
Le Saphir 110
Les Gemmes Divines 112
La Cité Bien-Aimée 114
Le Trésor caché. 116
Les Gemmes Eternelles 118

Le Règne du Fils

Le Culte Végétal 124

LE PLANTAIRE THEOLOGAL

Les Racines de la Foi 130
Les Verdures de l'Espérance 134
Fleurs et Fruits de l'Amour 140

LES VÉGÉTATIONS BÉNIES

Semen Domini 146
Les Foins 148
Les Joncs 149
Le Chardon 151
Fleurs des Champs 152
L'Hélianthe 154
Le Lin céleste 156
La Louange du Blé 158
Passiflore 160
Les Fleurs prophétiques. 162
A la gloire des Roses 164
La Louange des Lys 168
Les Végétations de la Mer 171
Sur la Colline des Parfums 174

LA FLORE EMPOISONNÉE

Le Tamaris 178
L'Absinthe 180
La Fleur du Néant 182
Le Rosier satanique 183
Les Champignons 184
Les Jardins de la Gourmandise 187
La Légende de la Vigne. 188
La Forêt païenne 191

LE SYMBOLE DES ARBRES

L'Hysope 196
La Parabole du Roi des Arbres. 199
Les Saules 201
La Plante admirable. 203
Le Figuier de Chanaan 204
Le Sénevé 207
Les Poiriers 208
L'Orme 210
L'Arbre de Saint-Bavon. 211
Gloria Olivae 213
Les Palmiers de l'Oasis 216

Le Règne du Saint-Esprit

Le Culte d'Amour 222

LA FAUNE DE DIEU

I. Les Gemmes de la Vie :

Les Insectes de la Lumière 228
L'Auréole de Saint Ambroise 231

La Louange du Ver-à-soie 232
Papillons. 233
La Création du cinquième jour 238
Les Paons 240

II. Les Oiseaux du Ciel

Le Coq 242
La Pentecôte des oiseaux 246
Les Colombes 250
L'Amour des Cygnes 253
Les Corbeaux 256
Les Aigles 258

III. Animaux Bibliques

L'Ane 264
Les Brebis 266
Les Chiens de l'Evangile 269
Les Chameaux 272
Les Solitaires de l'Océan 275
La Dignité des Bêtes 277

LE BESTIAIRE INFERNAL

Le Serpent de l'Eden 280
Les Monstres engloutis 283
La Faune des Abysses 285
Les Fils de l'Hyène 288
Les Grenouilles 290
Les Sangsues 295
Le Chat 296
Le Hibou. 300
Les Rats 302

Les Lièvres 303
Les Singes 304
Le Troupeau de l'Enfant Prodigue 306
La Vision de Saint Pierre. 309

INIMITIÉS MYSTIQUES

Dilemme. 312
L'Araignée 313
Les Serpentaires 316
Le Festin des Oiseaux rapaces 317
Le Renne 319
Les Tigres 320
Le Combat des Lions 323
La Force de l'Eléphant 326
Les Quatre Chevaux de l'Apocalypse 330
Les Taureaux 340

Au Prophète d'Assise. 343

M. CASTIAUX, IMPRIMEUR, 69, RUE DU MAIL, 69, QUARTIER LOUISE, ACHEVA D'IMPRIMER CE LIVRE POUR " DURENDAL „ LE 1er MARS MCMVI.

« DURENDAL » REVUE CATHOLIQUE D'ART ET DE LITTÉRATURE, PARAIT CHAQUE MOIS EN LUXUEUX FASCICULE ILLUSTRÉ. PRIX 10 FRANCS L'AN. — BRUXELLES, 22, RUE DU GRAND CERF. — PARIS, 61, AVENUE DE LA GRANDE ARMÉE.